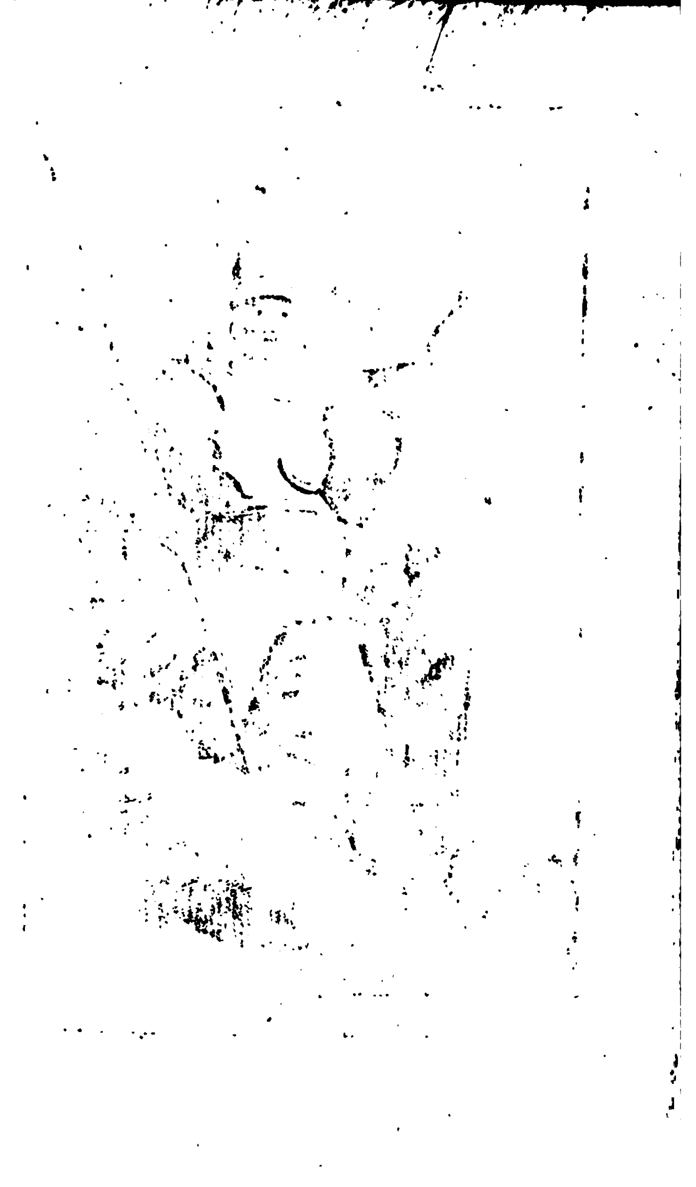






LES CARACTERES DE THEOPHRASTE TRADUITS DU GREC.

AVEC

LES CARACTERES OU LES MOEURS DE CE SIECLE.

Par Mr. DE LA BRUYERE, de l'Academie Françoise.

ET LA CLEF,

En marge &

Par Ordre Alphabetique.

TOME SECOND.

Nouvelle Edition Augmentée.



A AMSTERDAM.
Chez PIERRE MARTEAU, Libraire.

M. DCCI.



LES CARACTERES OU LES MOEURS DE CE SIECLE.

LA prévention du peuple en faveur des Grands est si aveugle, & l'entêtement pour leur geste, leur visage, leur ton de voix & leurs manieres si general; que s'ils s'avisoient d'être bons, cela iroit à l'idolâtrie.

* Si vous étes né vicieux, * ô *Theagene*, je vous plains: si vous le devenez par foiblesse pour ceux qui ont interêt que vous le soyez, qui ont juré entr'eux de vous corrompre, & qui se vantent déja de pouvoir y réüssir, souffrez que je vous méprise. Mais si vous étes sage, temperant, mode-

ſte, civil, genereux, reconnoiſſant, laborieux, d'un rang d'ailleurs & d'une naiſſance à donner des exemples plûtôt qu'à les prendre d'autruy, & faire les régles plûtôt qu'à les recevoir; convenez avec cette ſorte de gens de ſuivre par complaiſance leurs déreglemens, leurs vices, & leur folie, quand ils auront par la déference qu'ils vous doivent, exercé toutes les vertus que vous cheriſſez: ironie forte, mais utile, trés-propre à mettre vos mœurs en ſeureté, à renverſer tous leurs projets, & à les jetter dans le parti de continuer d'étre ce qu'ils ſont, & de vous laiſſer tel que vous étes.

* L'avantage des Grands ſur les autres hommes eſt immenſe par un endroit; je leur cede leur bonne chere, leurs riches ameublemens, leurs chiens, leurs chevaux, leurs ſinges, leurs nains, leurs fous & leurs flateurs; mais je leur envie le bonheur d'avoir à leur ſervice des gens qui les égalent par le cœur & par l'eſprit, & qui les paſſent quelquefois.

* Les Grands ſe piquent d'ouvrir une allée dans une forêt, de ſoûtenir des terres par de longues murailles, de dorer des plafonds, de faire venir dix pouces d'eau, de meubler une orangerie: mais de rendre un cœur content, de combler une ame de joye, de prévenir d'extrémes beſoins, ou d'y remedier; leur curioſité ne s'étend point juſques-là.

* On demande si en comparant ensemble les differentes conditions des hommes, leurs peines, leurs avantages, on n'y remarqueroit pas un mélange, ou une espece de compensation de bien & de mal, qui établiroit entr'elles l'égalité, ou qui feroit du moins que l'un ne seroit gueres plus desirable que l'autre: celuy qui est puissant, riche, & à qui il ne manque rien, peut former cette question; mais il faut que ce soit un homme pauvre qui la décide.

Il ne laisse pas d'y avoir comme un charme attaché à chacune des differentes conditions, & qui y demeure, jusques à ce que la misere l'en ait ôté. Ainsi les Grands se plaisent dans l'excés, & les petits aiment la moderation; ceux-là ont le goût de dominer & de commander, & ceux-cy sentent du plaisir, & même de la vanité à les servir & à leur obéir: les Grands sont entourez, saluez, respectez: les petits entourent, saluent, se prosternent, & tous sont contens.

* Il coûte si peu aux Grands à ne donner que des paroles, & leur condition les dispense si fort de tenir les belles promesses qu'ils vous ont faites; que c'est modestie à eux de ne promettre pas encore plus largement.

* Il est vieux & usé, dit un Grand, il s'est crévé à me suivre, qu'en faire? Un autre plus jeune enleve ses esperances, & ob-

obtient le poste qu'on ne refuse à ce malheureux, que parce qu'il l'a trop merité.

* Je ne sçay, dites-vous avec un air froid & dédaigneux, *Philante* a du merite, de l'esprit, de l'agrément, de l'exactitude sur son devoir, de la fidelité & de l'attachement pour son maître, & il en est mediocrement consideré, il ne plaît pas, il n'est pas goûté: expliquez-vous, est-ce Philante, ou le Grand qu'il sert, que vous condamnez?

* Il est souvent plus utile de quitter les Grands que de s'en plaindre.

* Qui peut dire pourquoy quelques-uns ont le gros lot, ou quelques autres la faveur des Grands?

* Les Grands sont si heureux, qu'ils n'essuyent pas même dans toute leur vie l'inconvenient de regretter la perte de leurs meilleurs serviteurs, ou des personnes illustres dans leur genre, & dont ils ont tiré le plus de plaisir & le plus d'utilité. La premiere chose que la flatterie sçait faire aprés la mort de ces hommes uniques & qui ne se reparent point, est de leur supposer des endroits foibles, dont elle prétend que ceux qui leur succedent sont trés exempts; elle assure que l'un avec toute la capacité & toutes les lumieres de l'autre dont il prend la place, n'en a point les défauts; & ce stile sert aux Princes à se consoler du grand & de l'excellent par le mediocre.

* Les

* Les Grands dédaignent les gens d'esprit qui n'ont que de l'esprit; les gens d'esprit méprisent les Grands qui n'ont que de la grandeur: les gens de bien plaignent les uns & les autres, qui ont ou de la grandeur ou de l'esprit, sans nulle vertu.

* Quand je vois d'une part auprés des Grands, à leur table, & quelquefois dans leur familiarité; de ces hommes alertes, empressez, intriguans, avanturiers, esprits dangereux & nuisibles; & que je considere d'autre part quelle peine ont les personnes de merite à en approcher, je ne suis pas toûjours disposé à croire que les méchans soient soufferts par interêt, ou que les gens de bien soient regardez comme inutiles; je trouve plus mon compte à me confirmer dans cette pensée, que grandeur & discernement sont deux choses differentes, & l'amour pour la vertu & pour les vertueux, une troisiéme chose.

* *Lucile* aime mieux user sa vie à se faire supporter de quelques Grands, que d'être reduit à vivre familierement avec ses égaux.

La régle de voir de plus grands que soy, doit avoir ses restrictions. Il faut quelquefois d'étranges talens pour la reduire en pratique.

* Quelle est l'incurable maladie de *Theophile*? elle lui dure depuis plus de trente années, il ne guerit point, il a voulu, il

* L'Evesque d'Autun.

il veut, & voudra gouverner les Grands; la mort seule lui ôtera avec la vie cette soif d'empire & d'ascendant sur les esprits; est-ce en lui zele du prochain? est-ce habitude? est-ce une excessive opinion de soy même? Il n'y a point de Palais où il ne s'insinuë; ce n'est pas au milieu d'une chambre qu'il s'arrête, il passe à une embrasure ou au cabinet, on attend qu'il ait parlé, & longtemps & avec action, pour avoir audience, pour être vû. Il entre dans le secret des familles, il est de quelque chose dans tout ce qui leur arrive de triste ou d'avantageux; il prévient, il s'offre, il se fait de fête, il faut l'admettre. Ce n'est pas assez pour remplir son temps ou son ambition, que le soin de dix mille ames dont il répond à Dieu comme de la sienne propre, il en a d'un plus haut rang & d'une plus grande distinction dont il ne doit aucun compte, & dont il se charge plus volontiers: il écoute, il veille sur tout ce qui peut servir de pâture à son esprit d'intrigue, de mediation ou de manege: * à peine un Grand est-il débarqué, qu'il l'empoigne & s'en saisit; on entend plûtôt dire à Théophile, qu'il le gouverne, qu'on n'a pû soupçonner qu'il pensoit à le gouverner.

* Le Roy d'Angleterre Jaques II.

* Une froideur ou une incivilité qui vient de ceux qui sont au dessus de nous, nous les fait haïr; mais un salut ou un soûrire nous les reconcilie.

* Il

* Il y a des hommes superbes que l'élevation de leurs rivaux humilie & apprivoise; ils en viennent par cette disgrace jusqu'à rendre le salut: mais le temps qui adoucit toutes choses, les remet enfin dans leur naturel.

* Le mépris que les Grands ont pour le peuple, les rend indifferens sur les flatteries ou sur les loüanges qu'ils en reçoivent, & tempere leur vanité. De même les Princes loüez sans fin & sans relâche des grands ou des Courtisans, en seroient plus vains, s'ils estimoient davantage ceux qui les loüent.

* Les Grands croyent être seuls parfaits, n'admettent qu'à peine dans les autres hommes la droiture d'esprit, l'habileté, la délicatesse, & s'emparent de ces riches talens, comme de choses dûës à leur naissance: c'est cependant en eux une erreur grossiere de se nourrir de si fausses préventions; ce qu'il y a jamais eu de mieux pensé, de mieux dit, de mieux écrit, & peut-être d'une conduite plus délicate ne nous est pas toûjours venu de leur fond: ils ont de grands domaines, & vne longue suite d'Ancêtres, cela ne leur peut être contesté.

* Avez-vous de l'esprit, de la grandeur, de l'habileté, du goût, du discernement? en croiray-je la prévention & la flatterie qui publient hardiment vôtre me- * Mr. de la Feuillade.

mes? elles me sont suspectes, je les recuse. Me laisserai-je éblouir par un air de capacité ou de hauteur qui vous met au dessus de tout ce qui se fait, de ce qui se dit, & de ce qui s'écrit; qui vous rend sec sur les loüanges, & empêche qu'on ne puisse arracher de vous la moindre approbation? je conclus de là plus naturellement, que vous avez de la faveur, du crédit & de grandes richesses. Quel moyen de vous definir, *Telephon*, on n'approche de vous que comme du feu, & dans une certaine distance, & il faudroit vous développer, vous manier, vous confronter avec vos pareils, pour porter de vous un jugement sain & raisonnable: vôtre homme de confiance, qui est dans vôtre familiarité, dont vous prenez conseil, pour qui vous quittez *Socrate* & *Aristide*, avec qui vous riez, & qui rit plus haut que vous, * *Dave* enfin m'est trés-connu; seroit-ce assez pour vous bien connoître?

* Il y en a de tels, que s'ils pouvoient connoître leurs subalternes & se connoître eux-mêmes, ils auroient honte de primer.

* S'il y a peu d'excellens Orateurs, y a-t-il bien des gens qui puissent les entendre? S'il n'y a pas assez de bons Ecrivains, où sont ceux qui sçavent lire? De même on s'est toujours plaint du petit nombre de personnes capables de conseiller les Rois, & de

& de les aider dans l'administration de leurs affaires mais s'ils naissent enfin ces hommes habiles & intelligens, s'ils agissent selon leurs vûës & leurs lumieres, sont-ils aimez, sont ils estimez autant qu'ils le meritent? sont-ils loüez de ce qu'ils pensent & de ce qu'ils font pour la patrie? Ils vivent, il suffit, on les censure s'ils échoüent, & on les envie s'ils réüssissent: blâmons le peuple où il seroit ridicule de vouloir l'excuser; son chagrin & sa jalousie regardez des Grands ou des Puissans comme inévitables, les ont conduits insensiblement à le compter pour rien, & à negliger ses suffrages dans toutes leurs entreprises, à s'en faire même une régle de politique.

Les petits se haïssent les uns les autres lorsqu'ils se nuisent reciproquement, Les Grands sont odieux aux petits par le mal qu'ils leur font, & par tout le bien qu'ils ne leur font pas: ils leur sont responsables de leur obscurité, de leur pauvreté, & de leur infortune; ou du moins ils leur paroissent tels.

C'est déja trop d'avoir avec le peuple une même Religion & un même Dieu; quel moyen encore de s'appeller Pierre, Jean, Jacques, comme le Marchand ou le Laboureur: évitons d'avoir rien de commun avec la multitude, affectons au contraire toutes les distinctions qui nous en separent; qu'elle s'approprie les douze A-

Plusieurs grands Seigneurs qui portent les noms de Cezar Hercul Achil Phoeb

pôtres, leurs disciples, les premiers Martyrs (telles gens, tels Patrons;) qu'elle voye avec plaisir revenir toutes les années ce jour particulier que chacun celebre comme sa fête. Pour nous autres Grands, ayons recours aux noms profanes, faisons nous baptiser sous ceux d'Annibal, de César, & de Pompée, c'étoient de grands hommes; sous celui de Lucrece, c'étoit une illustre Romaine; sous ceux de Renaud, de Roger, d'Olivier & de Tancrede, c'étoient des paladins, & le Roman n'a point de Heros plus merveilleux; sous ceux d'Hector, d'Achilles, d'Hercules, tous demy-Dieux; sous ceux même de Phœbus & de Diane: & qui nous empêchera de nous faire nommer Jupiter ou Mercure, ou Venus, ou Adonis?

* Pendant que les Grands negligent de rien connoître, je ne dis pas seulement aux interêts des Princes & aux affaires publiques, mais à leurs propres affaires, qu'ils ignorent l'œconomie & la science d'un pere de famille, & qu'ils se loüent eux-mêmes de cette ignorance; qu'ils se laissent appauvrir & maîtriser par des intendans; qu'ils se contentent d'être gourmets ou coteaux, d'aller chez *Thaïs* ou chez *Phryné*, de parler de la meute & de la vieille meute, de dire combien il y a de postes de Paris à Besançon, ou à Philisbourg: des Citoyens s'instruisent du dedans & du dehors d'un

Ro-

Royaume, étudient le gouvernement, deviennent fins & politiques, sçavent le fort & le foible de tout un Etat, songent à se mieux placer, se placent, s'élevent, deviennent puissans, soulagent le Prince d'une partie des soins publics; les Grands qui les dédaignoient les reverent, heureux s'ils deviennent leurs gendres.

* Si je compare ensemble les deux conditions des hommes les plus opposées, je veux dire les Grands avec le peuple, ce dernier me paroît content du necessaire, & les autres sont inquiets & pauvres avec le superflu. Un homme du peuple ne sçauroit faire aucun mal; un Grand ne veut faire aucun bien & est capable de grands maux: l'un ne se forme & ne s'exerce que dans les choses qui sont utiles; l'autre y joint les pernicieuses: là se montrent ingenuëment la grossiereté & la franchise; icy se cache une séve maligne & corrompuë sous l'écorce de la politesse, le peuple n'a guéres d'esprit, & les Grands n'ont point d'ame, celui-là a bon fond & n'a point de dehors; ceux-cy n'ont que des dehors & qu'une simple superficie. Faut-il opter, je ne balance pas, je veux être peuple.

* Quelque profonds que soient les Grands de la Cour, & quelque art qu'ils ayent pour paroître ce qu'ils ne sont pas, & pour ne point paroître ce qu'ils sont, ils ne peuvent cacher leur malignité, leur extré-

me pente à rire aux dépens d'autruy, & à jetter un ridicule souvent où il n'y en peut avoir : ces beaux talens se découvrent en eux du premier coup d'œil, admirables sans doute pour envelopper une duppe, & rendre sot celui qui l'est deja ; mais encore plus propres à leur ôter tout le plaisir qu'ils pourroient tirer d'un homme d'esprit, qui sçauroit se tourner & se plier en mille manieres agreables & réjoüissantes, si le dangereux caractere du Courtisan ne l'engageoit pas à une fort grande retenuë : il lui oppose un caractere serieux dans lequel il se retranche ; & il fait si bien que les railleurs avec des intentions si mauvaises manquent d'occasions de se joüer de lui.

* Les aises de la vie, l'abondance, le calme d'une grande prosperité, font que les Princes ont de la joye de reste pour rire d'un nain, d'un singe, d'un imbecille, & d'un mauvais conte. Les gens moins heureux ne rient qu'à propos.

* Un Grand aime la Champagne, abhorre la Brie, il s'enyvre de meilleur vin que l'homme du peuple : seule difference que la crapule laisse entre les conditions les plus disproportionnées, entre le Seigneur & l'Estafier.

* Il semble d'abord qu'il entre dans les plaisirs des Princes un peu de celui d'incommoder les autres : mais non, les Princes ressemblent aux hommes ; ils songent

à eux-

à eux-mêmes, suivent leur goût, leurs passions, leur commodité; cela est naturel.

* Il semble que la premiere régle des compagnies, des gens en place, ou des puissans, est de donner à ceux qui dépendent d'eux pour le besoin de leurs affaires, toutes les traverses qu'ils en peuvent craindre.

* Si un Grand a quelque degré de bonheur sûr les autres hommes, je ne devine pas lequel, si ce n'est peut-être de se trouver souvent dans le pouvoir & dans l'occasion de faire plaisir; & si elle naît cette conjoncture, il semble qu'il doive s'en servir; si c'est en faveur d'un homme de bien, il doit apprehender qu'elle ne lui échape; mais comme c'est en une chose juste, il doit prévenir la sollicitation, & n'être vû que pour être remercié; & si elle est facile, il ne doit pas même la lui faire valoir; s'il la lui refuse, je les plains tous deux.

* Il y a des hommes nez inaccessibles; & ce sont precisément ceux de qui les autres ont besoin; de qui ils dépendent: ils ne sont jamais que sur un pied; mobiles comme le mercure ils piroüettent, ils gesticulent, ils crient, ils s'agitent; semblables à ces figures de carton qui servent de montre à une feste publique, ils jettent feu & flamme, tonnent & foudroient, on n'en approche pas, jusqu'à ce que venant à s'é-

teindre ils tombent, & par leur chûte deviennent traitables, mais inutiles.

† Le valet de Chambre, les Domestiques des le Tellier.

* † Le Suisse, le Valet de chambre, l'homme de livrée, s'ils n'ont plus d'esprit que ne porte leur condition, ne jugent plus d'eux-mêmes par leur premiere bassesse, mais par l'élevation & la fortune des gens qu'ils servent ; & mettent tous ceux qui entrent par leur porte, & montent leur escalier, indifferemment au dessous d'eux & de leurs maîtres : tant il est vray qu'on est destiné à souffrir des Grands & de ce qui leur appartient.

* Un homme en place doit aimer son Prince, sa femme, ses enfans & aprés eux les gens d'esprit ; il les doit adopter, il doit s'en fournir & n'en jamais manquer ; il ne sçauroit payer, je ne dis pas de trop de pensions & de bienfaits, mais de trop de familiarité & de caresses les secours & les services qu'il en tire, même sans le sçavoir : quels petits bruits ne dissipent-ils pas ? quelles histoires ne reduisent-ils pas à la fable & à la fiction ; ne sçavent-ils pas justifier les mauvais succés par les bonnes intentions, prouver la bonté d'un dessein & la justesse des mesures par le bonheur des évenemens, s'élever contre la malignité & l'envie pour accorder à de bonnes entreprises de meilleurs motifs, donner des explications favorables à des apparences qui étoient mauvaises ; détourner les petits défauts,

fauts, ne montrer que les vertus, & les mettre dans leur jour; semer en mille occasion des faits & des détails qui soient avantageux, & tourner le ris & la mocquerie contre ceux qui oseroient en douter, ou avancer des faits contraires? Je sçay que les Grands ont pour maxime de laisser parler & de continuer d'agir; mais je sçay aussi qu'il leur arrive en plusieurs rencontres, que laisser dire les empêche de faire.

* Sentir le merite; & quand il est une fois connu, le bien traiter, deux grandes démarches à faire tout de suite, & dont la plûpart des Grands sont fort incapables.

* Tu es grand, tu es puissant, ce n'est pas assez; fais que je t'estime, afin que je sois triste d'étre déchû de tes bonnes graces, ou de n'avoir pû les acquerir.

* Vous dites d'un Grand ou d'un homme en place, qu'il est prévenant, officieux, qu'il aime à faire plaisir: & vous le confirmez par un long détail de ce qu'il a fait en une affaire où il a sçû que vous preniez interêt; je vous entends, on va pour vous au devant de la sollicitation, vous avez du credit, vous étes connu du Ministre, vous étes bien avec les puissances; desiriez-vous que je sçusse autre chose?

Quelqu'un vous dit, *je me plains d'un tel, il est fier depuis son élevation, il me dédaigne, il ne me connoît plus. Je n'ai pas pour moy,*

moy, luy répondez-vous, *sujet de m'en plaindre, au contraire, je m'en loüe fort, & il me semble même qu'il est assez civil.* Je crois encore vous entendre, vous voulez qu'on sçache qu'un homme en place a de l'attention pour vous, & qu'il vous déméle dans l'antichambre entre mille honnêtes gens de qui il détourne ses yeux, de peur de tomber dans l'inconvenient de leur rendre le salut, ou de leur soûrire.

Se loüer de quelqu'un, se loüer d'un Grand, phrase délicate dans son origine, & qui signifie sans doute se loüer soy-même, en disant d'un Grand tout le bien qu'il nous a fait, ou qu'il n'a pas songé à nous faire.

On louë les Grands pour marquer qu'on les voit de prés, rarement par estime ou par gratitude; on ne connoît pas souvent ceux que l'on louë; la vanité ou la legereté l'emportent quelquefois sur le ressentiment, on est mal content d'eux, & on les louë.

* S'il est périlleux de tremper dans une affaire suspecte, il l'est encore davantage de s'y trouver complice d'un Grand; il s'en tire, & vous laisse payer doublement, pour lui & pour vous.

* Le Prince n'a point assez de toute sa fortune pour payer une basse complaisance, si l'on en juge par tout ce que celui qu'il veut recompenser y a mis du sien; et il n'a pas trop de toute sa puissance pour le

punir

punir, s'il mesure sa vengeance au tort qu'il en a reçû,

* La Noblesse expose sa vie pour le salut de l'Etat, & pour la gloire du Souverain. Le Magistrat décharge le Prince d'une partie du soin de juger les peuples : voilà de part & d'autre des fonctions bien sublimes & d'une merveilleuse utilité ; les hommes ne sont gueres capables de plus grandes choses ? & je ne sçay d'où la Robe & l'Epée ont puisé de quoy se mépriser reciproquement.

* S'il est vray qu'un Grand donne plus à la fortune lorsqu'il hazarde une vie destinée à couler dans les ris, le plaisir & l'abondance, qu'un particulier qui ne risque que des jours qui sont miserables ; il faut avoüer aussi qu'il a un tout autre dédommagement, qui est la gloire & la haute reputation : le soldat ne sent pas qu'il soit connu, il meurt obscur & dans la foule ; il vivoit de même à la verité, mais il vivoit ; & c'est l'une des sources du défaut de courage dans les conditions basses & serviles. Ceux au contraire que la naissance démêle d'avec le peuple, & expose aux yeux des hommes, à leur censure, & à leurs éloges, sont même capables de sortir par effort de leur temperament, s'il ne les portoit pas à la vertu : & cette disposition de cœur & d'esprit qui passe des ayeuls par les peres dans leurs descendans, est cet-

te bravoure si familiere aux personnes nobles, & peut être la noblesse même.

Jettez-moy dans les troupes comme un simple soldat, je suis Thersite : mettez-moy à la tête d'une armée dont j'aye à répondre à toute l'Europe, je suis ACHILLES.

* Les Princes sans autre science ny autre régle ont un goût de comparaison ; ils sont nez & élevez au milieu & comme dans le centre des meilleures choses, à quoy ils rapportent ce qu'ils lisent, ce qu'ils voyent, & ce qu'ils entendent. Tout ce qui s'éloigne trop de LULLY, de RACINE, & de LE BRUN, est condamné.

* Ne parler aux jeunes Princes que du soin de leur rang, est un excés de precaution, lorsque toute une Cour met son devoir & une partie de sa politesse à les respecter, & qu'ils sont bien moins sujets à ignorer aucun des égards dûs à leur naissance, qu'à confondre les personnes & les traiter indifferemment & sans distinction des conditions & des titres : ils ont une fierté naturelle qu'ils retrouvent dans les occasions ; il ne leur faut des leçons que pour la régler, que pour leur inspirer la bonté, l'honnêteté & l'esprit de discernement.

* C'est une pure hypocrisie à un homme d'une certaine élévation, de ne pas prendre d'abord le rang qui luy est dû, & que

que tout le monde luy cede; il ne luy coûte rien d'être modeste, de se méler dans la multitude qui va s'ouvrir pour luy, de prendre dans une assemblée une derniere place, afin que tous l'y voyent, & s'empressent de l'en ôter. La modestie est d'une pratique plus amere aux hommes d'une condition ordinaire; s'ils se jettent dans la foule, on les écrase; s'ils choisissent un poste incommode, il leur demeure.

* *Aristarque* se transporte dans la place avec un Herault & un Trompette, celuy-cy commence, toute la multitude accourt & se rassemble; écoutez, peuple, dit le Herault, soyez attentifs, silence, *Aristarque que vous voyez present doit faire demain une bonne action*; je diray plus simplement & sans figure, quelqu'un fait bien, veut-il faire mieux? que je ne sçache pas qu'il fait bien, ou que je ne le soupçonne pas du moins de me l'avoir appris.

* Les meilleures actions s'alterent & s'affoiblissent par la maniere dont on les fait, & laissent même douter des intentions; celuy qui protege ou qui loue la vertu pour la vertu, qui corrige ou qui blâme le vice à cause du vice, agit simplement, naturellement, sans aucun tour, sans nulle singularité, sans faste, sans affectation: il n'use point de réponses graves & sententieuses, encore moins de traits

traits picquans & satiriques : ce n'est jamais une scene qu'il joue pour le public, c'est un bon exemple qu'il donne, & un devoir dont il s'acquitte ; il ne fournit rien aux visites des femmes, ny au cabinet*, ny aux nouvellistes, il ne donne point à un homme agreable la matiere d'un joly conte : le bien qu'il vient de faire est un peu moins sçû à la verité, mais il a fait ce bien, que voudroit-il davantage?

* Rendez-vous à Paris de quelques honnêtes gens pour la conversation.

* Les Grands ne doivent point aimer les premiers temps, ils ne leur sont point favorables ; il est triste pour eux d'y voir que nous sortions tous du frere & de la sœur. Les hommes composent ensemble une même famille ; il n'y a que le plus ou le moins dans le degré de parenté.

* † *Theognis* est recherché dans son ajustement, & il sort paré comme une femme : il n'est pas hors de sa maison, qu'il a déja ajusté ses yeux & son visage, afin que ce soit une chose faite quand il sera dans le public, qu'il y paroisse tout concerté, que ceux qui passent le trouvent déja gratieux & leur souriant, & que nul ne luy échappe. Marche-t-il dans les salles, il se tourne à droit où il y a un grand monde, & à gauche où il n'y a personne ; il saluë ceux qui n'y sont pas : il embrasse un homme qu'il trouve sous sa main, il luy presse la tête contre sa poitrine, il demande ensuite qui est celuy qu'il a embrassé. Quelqu'un a besoin

† L'Archevesque de Paris.

soin de luy dans une affaire qui est facile, il va le trouver, luy fait sa priere, Theognis l'écoute favorablement, il est ravi de luy être bon à quelque chose; il le conjure de faire naître des occasions de luy rendre service; & comme celuy-cy insiste sur son affaire, il luy dit qu'il ne la fera point, il le prie de se mettre en sa place, il l'en fait juge: le client sort, reconduit, caressé, confus, presque content d'être refusé.

* C'est avoir une trés-mauvaise opinion des hommes, & neanmoins les bien connoître, que de croire dans un grand poste leur imposer par des caresses étudiées, par de longs & steriles embrassemens.

* † *Pamphile* ne s'entretient pas avec les gens qu'il rencontre dans les salles ou dans les cours; si l'on en croit sa gravité & l'élevation de sa voix, il les reçoit, leur donne audience, les congedie, il a des termes tout à la fois civils & hautains, une honnesteté imperieuse & qu'il employe sans discernement; il a une fausse grandeur qui l'abaisse & qui embarasse fort ceux qui sont ses amis, & qui ne veulent pas le mépriser.

† Le Marquis de Dangeau.

Un Pamphile est plein de luy-même, ne se perd pas de vûë; ne sort point de l'idée de sa grandeur, de ses alliances, de sa charge, de sa dignité: il ramasse, pour ainsi dire, toutes ses pieces, s'en enveloppe pour se faire valoir: il dit, *Mon Ordre*, *mon Cordon*

bleu,

bleu, il l'étale ou il le cache par ostentation: un Pamphile en un mot veut être grand, il croit l'être, il ne l'est pas, il l'est d'aprés un Grand. Si quelquefois il sourit à un homme du dernier ordre, à un homme d'esprit, il choisit son temps si juste qu'il n'est jamais pris sur le fait; aussi la rougeur lui monteroit-elle au visage s'il étoit malheureusement surpris dans la moindre familiarité avec quelqu'un qui n'est ny opulent, ny puissant, ny ami d'un Ministre, ny son allié, ny son domestique; il est severe & inexorable à qui n'a point encore fait sa fortune: il vous apperçoit un jour dans une gallerie, & il vous fuit; & le lendemain s'il vous trouve en un endroit moins public, ou s'il est public, en la compagnie d'un Grand, il prend courage; il vient à vous, & il vous dit, *Vous ne faisiez pas hier semblant de me voir*. Tantôt il vous quitte brusquement pour joindre un Seigneur ou un premier Commis; & tantôt s'il les trouve avec vous en conversation, il vous coupe & vous les enléve: vous l'abordez une autre fois, & il ne s'arréte pas; il se fait suivre, vous parle si haut, que c'est une scene pour ceux qui passent: aussi les Pamphiles sont-ils toûjours comme sur un theatre; gens nourris dans le faux, & qui ne haïssent rien tant que d'étre naturels; vrais personnages de comedie; des Floridors, des Mondoris.

On

On ne tarit point sur les Pamphiles ; ils sont bas & timides devant les Princes & les Ministres, pleins de hauteur & de confiance avec ceux qui n'ont que de la vertu ; muets & embarrassez avec les sçavans ; vifs, hardis & decisifs avec ceux qui ne sçavent rien ; ils parlent de guerre à un homme de robbe, & de politique à un Financier ; ils sçavent l'histoire avec les femmes, ils sont Poëtes avec un Docteur, & Geometres avec un Poëte : de maximes ils ne s'en chargent pas, de principes encore moins, ils vivent à l'avanture, poussez & entrainez par le vent de la faveur, & par l'attrait des richesses ; ils n'ont point d'opinion qui soit à eux, qui leur soit propre, ils en empruntent à mesure qu'ils en ont besoin ; & celui à qui ils ont recours, n'est gueres un homme sage, ou habile, ou vertueux, c'est un homme à la mode.

* Nous avons pour les Grands & pour les gens en place une jalousie stérile, ou une haine impuissante, qui ne nous vange point de leur splendeur & de leur élevation, & qui ne fait qu'ajoûter à nôtre propre misére le poids insupportable du bonheur d'autruy : que faire contre une maladie de l'ame si inveterée & si contagieuse ? Contentons-nous de peu, & de moins encore s'il est possible ; sçachons perdre dans l'occasion, la recette est infaillible, & je consens à l'éprouver : j'évite par là d'apprivoiser un

un Suisse ou de fléchir un Commis, d'être repoussé à une porte par la foule innombrable de cliens ou de Courtisans dont la maison d'un Ministre se dégorge plusieurs fois le jour; de languir dans sa salle d'audience, de lui demander en tremblant & en balbutiant une chose juste, d'essuyer sa gravité, son ris amer, & son *Laconisme*: alors je ne le hais plus, je ne lui porte plus d'envie; il ne me fait aucune priere, je ne lui en fais pas; nous sommes égaux, si ce n'est peut-être qu'il n'est pas tranquille, & que je le suis.

* Si les Grands ont les occasions de nous faire du bien, ils en ont rarement la volonté; & s'ils desirent de nous faire du mal, ils n'en trouvent pas toûjours les occasions: ainsi l'on peut être trompé dans l'espece de culte qu'on leur rend, s'il n'est fondé que sur l'esperance, ou sur la crainte; & une longue vie se termine quelquefois, sans qu'il arrive de dépendre d'eux pour le moindre interêt, ou qu'on leur doive sa bonne ou sa mauvaise fortune: nous devons les honorer parce qu'ils sont grands; & que nous sommes petits, & qu'il y en a d'autres plus petits que nous, qui nous honorent.

* A la Cour, à la Ville mêmes passions, mêmes foiblesses, mêmes petitesses, mêmes travers d'esprit, mêmes broüilleries dans les familles & entre les pro-

proches, mêmes envies, mêmes antipathies : par tout des brus & des belles-mêres, des maris & des femmes, des divorces, des ruptures, & de mauvais raccommodemens : par tout des humeurs, des coleres, des partialitez, des rapports, & ce qu'on appelle de mauvais discours : avec de bons yeux on voit sans peine la petite ville, la ruë S. Denis comme transportées à U** ou à F**. Icy l'on croit se haïr avec plus de fierté & de hauteur, & peut-être avec plus de dignité ; on se nuit reciproquement avec plus d'habileté & de finesse ; les coleres sont plus éloquentes, & l'on se dit des injures plus poliment & en meilleurs termes, l'on n'y blesse point la pureté de la langue, l'on n'y offense que les hommes ou que leur reputation ; tous les dehors du vice y sont specieux, mais le fond encore une fois y est le même que dans les conditions les plus ravalées, tout le bas, tout le foible & tout l'indigne s'y trouvent : ces hommes si grands ou par leur naissance, ou par leur faveur, ou par leurs dignitez ; ces têtes si fortes & si habiles ; ces femmes si polies & si spirituelles, tous méprisent le peuple, & ils sont peuple.

Versaille. Fontainebleau.

Qui dit le peuple dit plus d'une chose ; c'est une vaste expression, & l'on s'étonneroit de voir ce qu'elle embrasse, & jusques où elle s'étend : il y a le peuple qui est op-

posé aux Grands, c'est la populace & la multitude; il y a le peuple qui est opposé aux sages, aux habiles & aux vertueux, ce sont les Grands comme les petits.

* Les Grands se gouvernent par sentiment, ames oisives sur lesquelles tout fait d'abord une vive impression: une chose arrive, ils en parlent trop; bientôt ils en parlent peu; ensuite ils n'en parlent plus, & ils n'en parleront plus: action, conduite, ouvrage, évenement, tout est oublié; ne leur demandez ny correction, ny prévoyance, ny reflexion, ny reconnoissance, ny recompense.

* L'on se porte aux extremitez opposées à l'égard de certains personnages; la satyre aprés leur mort court parmy le peuple, pendant que les voûtes des Temples retentissent de leurs éloges; ils ne meritent quelquefois ny libelles ny discours funebres; quelquefois aussi ils sont dignes de tous les deux.

* L'on doit se taire sur les Puissans; il y a presque toûjours de la flatterie à en dire du bien; il y a du peril à en dire du mal pendant qu'ils vivent, & de la lâcheté quand ils sont morts.

DU

DU SOUVERAIN,

OU

DE LA REPUBLIQUE.

QUAND l'on parcourt sans la prévention de son païs toutes les formes de gouvernement, l'on ne sçait à laquelle se tenir; il y a dans toutes le moins bon, & le moins mauvais. Ce qu'il y a de plus raisonnable & de plus seur, c'est d'estimer celle où l'on est né, la meilleure de toutes, & de s'y soûmettre.

* Il ne faut ny art ny science pour exercer la tyrannie; & la politique qui ne consiste qu'à répandre le sang est fort bornée & de nul raffinement; elle inspire de tuer ceux dont la vie est un obstacle à nôtre ambition; un homme né cruel fait cela sans peine. C'est la maniere la plus horrible & la plus grossiere de se maintenir, ou de s'agrandir.

* C'est une politique seure & ancienne dans les Republiques, que d'y laisser le peuple s'endormir dans les fêtes, dans les spectacles, dans le luxe, dans le faste, dans les plaisirs, dans la vanité & la mollesse; le laisser se remplir de vuide, & savourer la bagatelle: quelles grandes démarches ne fait-on pas au despotique par cette indulgence!

* Il n'y a point de patrie dans le despotique, d'autres choses y suppléent, l'interest, la gloire, le service du Prince.

* Quand on veut changer & innover dans une Republique, c'est moins les choses que le temps que l'on considere : il y a des conjonctures où l'on sent bien qu'on ne sçauroit trop attenter contre le peuple ; & il y en a d'autres où il est clair qu'on ne peut trop le ménager. Vous pouvez aujourd'huy ôter à cette ville ses franchises, ses droits, ses privileges ; mais demain ne songez pas même à reformer ses enseignes.

* Quand le peuple est en mouvement, on ne comprend pas par où le calme peut y rentrer ; & quand il est paisible, on ne voit pas par où le calme peut en sortir.

* Il y a de certains maux dans la Republique qui y sont soufferts, parce qu'ils préviennent ou empêchent de plus grands maux. Il y a d'autres maux qui sont tels seulement par leur établissement, & qui étant dans leur origine un abus ou un mauvais usage, sont moins pernicieux dans leurs suites & dans la pratique, qu'une loy plus juste, ou une coûtume plus raisonnable. L'on voit une espece de maux que l'on peut corriger par le changement ou la nouveauté, qui est un mal, & fort dangereux. Il y en a d'autres cachez & enfoncez comme des ordures dans une cloaque, je veux

veux dire ensevelis sous la honte, sous le secret & dans l'obscurité ; on ne peut les foüiller & les remuër, qu'ils n'exhalent le poison & l'infamie : les plus sages doutent quelquefois s'il est mieux de connoitre ces maux, que de les ignorer. L'on tolere quelquefois dans un Etat un assez grand mal, mais qui détourne un million de petits maux, ou d'inconveniens qui tous seroient inévitables & irremediables. Il se trouve des maux dont chaque particulier gemit, & qui deviennent neanmoins un bien public, quoy que le public ne soit autre chose que tous les particuliers. Il y a des maux personnels, qui concourent au bien & à l'avantage de chaque famille. Il y en a qui affligent, ruinent ou deshonorent les familles, mais qui tendent au bien & à la conservation de la machine de l'Etat & du gouvernement. D'autres maux renversent des Etats, & sur leurs ruines en élevent de nouveaux. On en a vû enfin qui ont sappé par les fondemens de grands Empires, & qui les ont fait évanoüir de dessus la terre, pour varier & renouveller la face de l'Univers.

* Qu'importe à l'Etat qu'*Ergaste* soit riche, qu'il ait des chiens qui arrétent bien, qu'il crée les modes sur les équipages & sur les habits, qu'il abonde en superfluitez ? Où il s'agit de l'interêt & des commoditez de tout le public, le particulier est-il

compté? La consolation des peuples dans les choses qui lui pesent un peu, est de sçavoir qu'ils soulagent le Prince; ou qu'ils n'enrichissent que lui; ils ne se croient point redevables à Ergaste de l'embellissement de sa fortune.

* La guerre a pour elle l'antiquité, elle a été dans tous les siecles : on l'a toûjours vûë remplir le monde de veuves & d'orphelins, épuiser les familles d'heritiers & faire perir les freres à une même bataille. Jeune SOYECOUR! je regrette ta vertu, ta pudeur, ton esprit déja meur, penetrant, élevé, sociable : je plains cette mort prématurée qui te joint à ton intrepide frere, & t'enleve à une Cour où tu n'as fait que te montrer : malheur déplorable, mais ordinaire! De tout temps les hommes pour quelque morceau de terre de plus ou de moins sont convenus entr'eux de se dépoüiller, se brûler, se tuer, s'égorger les uns les autres; & pour le faire plus ingenieusement & avec plus de seureté, ils ont inventé de belles régles qu'on appelle l'art militaire; ils ont attaché à la pratique de ces régles la gloire, ou la plus solide réputation, & ils ont depuis encheri de siecle en siecle sur la maniere de se detruire reciproquement. De l'injustice des premiers hommes comme de son unique source est venuë la guerre; ainsi que la necessité où ils se sont trouvez de se donner des

maî-

maîtres qui fixassent leurs droits & leurs prétentions : si content du sien on eût pû s'abstenir du bien de ses voisins, on avoit pour toûjours la paix & la liberté.

* Le peuple paisible dans ses foyers, au milieu des siens, & dans le sein d'une grande Ville où il n'a rien à craindre ny pour ses biens ny pour sa vie, respire le feu & le sang, s'occupe de guerres, de ruines, d'embrasemens & de massacres, souffre impatiemment que des armées qui tiennent la campagne, ne viennent point à se rencontrer, ou si elles sont une fois en presence, qu'elles ne combattent point, ou si elles se mêlent, que le combat ne soit pas sanglant, & qu'il y ait moins de dix mille hommes sur la place : il va même souvent jusques à oublier ses interêts les plus chers, le repos & la seureté par l'amour qu'il a pour le changement, & par le goût de la nouveauté, ou des choses extraordinaires : quelques-uns consentiroient à voir une autre fois les ennemis aux portes de Dijon ou de Corbie, à voir tendre des chaînes, & faire des barricades, pour le seul plaisir d'en dire ou d'en apprendre la nouvelle.

* *Demophile* à ma droite se lamente & s'écrie, tout est perdu, c'est fait de l'Etat, il est du moins sur le penchant de sa ruine. Comment resister à une si forte & si generale conjuration? quel moyen, je ne dis pas d'être superieur, mais de suffire seul à tant

l'Abbé de St. Helene.

& de si puissans ennemis? cela est sans exemple dans la Monarchie. Un Heros, un ACHILLES y succomberoit. On a fait, ajoûte-t-il, de lourdes fautes; je sçay bien ce que je dis, je suis du métier, j'ay vû la guerre, & l'histoire m'en a beaucoup appris. Il parle là-dessus avec admiration d'Olivier le Daim & de Jacques Coeur, c'étoient là des hommes, dit-il, c'étoient des Ministres. Il debite ses nouvelles, qui sont toutes les plus tristes & les plus desavantageuses que l'on pourroit feindre: tantôt un parti des nôtres a été attiré dans une embuscade, & taillé en pieces: tantôt quelques troupes renfermées dans un Château se sont renduës aux ennemis à discretion & ont passé par le fil de l'épée, & si vous lui dites que ce bruit est faux & qu'il ne se confirme point, il ne vous écoute pas, il ajoûte qu'un tel General a été tué; & bien qu'il soit vray qu'il n'a reçû qu'une legere blessure, & que vous l'en assuriez, il déplore sa mort, il plaint sa veuve, ses enfans, l'Etat, il se plaint lui-même, *il a perdu un bon amy & une grande protection.* Il dit que la Cavallerie Allemande est invincible; il pâlit au seul nom des Cuirassiers de l'Empereur. Si l'on attaque cette place, continuë-t-il, on levera le siege. Ou l'on demeurera sur la défensive sans livrer de combat, ou si on le livre, on le doit

doit perdre; & si on le perd, voilà l'ennemi sur la frontiere; & comme Demophile le fait voler, le voilà dans le cœur du Royaume; il entend déja sonner le beffroy des Villes, & crier à l'allarme: il songe à son bien & à ses terres; où conduira-t-il son argent, ses meubles, sa famille? où se refugiera-t-il, en Suisse ou à Venise?

Antifrondeurs.

Mais à ma gauche *Basilide* met tout d'un coup sur pied une armée de trois cens mille hommes, il n'en rabattroit pas une seule brigade: il a la liste des escadrons & des bataillons, des Generaux & des Officiers, il n'oublie pas l'artillerie ny le bagage. Il dispose absolument de toutes ces troupes: il en envoye tant en Allemagne & tant en Flandre; il reserve un certain nombre pour les Alpes, un peu moins pour les Pyrenées, & il fait passer la mer à ce qui lui reste: il connoît les marches de ces armées, il sçait ce qu'elles feront & ce qu'elles ne feront pas, vous diriez qu'il ait l'oreille du Prince, ou le secret du Ministre. Si les ennemis viennent de perdre une bataille où il soit demeuré sur la place quelques neuf à dix mille hommes des leurs, il en compte jusqu'à trente mille, ny plus ny moins; car ses nombres sont toûjours fixes & certains, comme de celui qui est bien informé. S'il apprend le matin que nous avons perdu une bicoque, non seulement il envoye s'éxcuser à ses amis qu'il a la veille

convié à dîner, mais même ce jour-là il ne dîne point, & s'il soupe, c'est sans appetit. Si les nôtres assiegent une place tres-forte, tres-reguliere, pourvûë de vivres & de munitions, qui a une bonne garnison, commandée par un homme d'un grand courage, il dit que la Ville a des endroits foibles & mal fortifiez, qu'elle manque de poudre, que son Gouverneur manque d'experience, & qu'elle capitulera aprés huit jours de tranchée ouverte. Une autre fois il accourt tout hors d'haleine, & aprés avoir respiré un peu; voila, s'écrie-t-il, une grande nouvelle, ils sont défaits à platte couture; le General, les Chefs du moins une bonne partie, tout est tué, tout a peri; voila, continuë-t-il, un grand massacre, & il faut convenir que nous joüions d'un grand bonheur: il s'assied, il souffle aprés avoir débité sa nouvelle, à laquelle il ne manque qu'une circonstance, qui est qu'il est certain qu'il n'y a point eu de bataille. Il assure d'ailleurs qu'un tel Prince renonce à la ligue & quitte ses confederez; qu'un autre se dispose à prendre le même parti: il croit fermement avec la populace qu'un troisiéme est mort, il nomme le lieu où il est enterré, & quand on est détrompé aux Halles & aux Fauxbourgs, il parle encore pour l'affirmative. Il sçait par une voye indubitable que * T.K.L. fait de grands

* Tekeli.

progrés

progrés contre l'Empereur, que le Grand Seigneur arme *puissamment*, ne veut point de paix, & que son Visir va se montrer une autre fois aux portes de Vienne; il frappe des mains, & il tressaille sur cet évenement dont il ne doute plus: la triple alliance chez lui est un Cerbere, & les ennemis autant de monstres à assommer: il ne parle que de lauriers, que de palmes, que de triomphes, & que de trophées. Il dit dans le discours familier, *Nôtre auguste Heros, nôtre grand Potentat, nôtre invincible Monarque.* Reduisez-le si vous pouvez à dire simplement. *Le Roi a beaucoup d'ennemis, ils sont puissans, ils sont unis, ils sont aigris; il les a vaincus, j'espere toûjours qu'il les pourra vaincre.* Ce style trop ferme & trop decisif pour Démophile n'est pour Basilide ny assez pompeux ny assez exageré: il a bien d'autres expressions en tête; il travaille aux inscriptions des arcs & des pyramides, qui doivent orner la Ville capitale un jour d'entrée; & dés qu'il entend dire que les armées sont en presence, ou qu'une place est investie, il fait déplier sa robbe & la mettre à l'air, afin qu'elle soit toute prête pour la ceremonie de la Cathedrale.

* Il faut que le capital d'une affaire qui assemble dans une Ville les Plenipotentiaires ou les Agens des Couronnes & des Republiques soit d'une longue & extraor-

dinaire discussion, si elle leur coûte plus de tems, je ne dis pas que les seuls préliminaires, mais que le simple reglement des rangs, des préseances & des autres ceremonies.

Le Ministre ou le Plenipotentiaire est un Cameleon, est un Prothée, semblable quelquefois à un joüeur habile, il ne montre ny humeur, ny complexion; soit pour ne point donner lieu aux conjectures, ou se laisser penetrer; soit pour ne rien laisser échaper de son secret par passion, ou par foiblesse. Quelquefois aussi il sçait feindre le caractere le plus conforme aux vûës qu'il a, & aux besoins où il se trouve, & paroître tel qu'il a interêt que les autres croyent qu'il est en effet. Ainsi dans une grande puissance, ou dans une grande foiblesse qu'il veut dissimuler, il est ferme & inflexible, pour ôter l'envie de beaucoup obtenir; ou il est facile, pour fournir aux autres les occasions de lui demander, & se donner la même licence. Une autre fois ou il est profond & dissimulé, pour cacher une verité en l'annonçant, parce qu'il lui importe qu'il l'ait dite, & qu'elle ne soit pas crûë; ou il est franc & ouvert, afin que lors qu'il dissimule ce qui ne doit pas étre sçû, l'on croye neanmoins qu'on n'ignore rien de ce que l'on veut sçavoir, & que l'on se persuade qu'il a tout dit. De même ou il est vif & grand

par-

parleur pour faire parler les autres, pour empêcher qu'on ne lui parle de ce qu'il ne veut pas, ou de ce qu'il ne doit pas sçavoir, pour dire plusieurs choses indifferentes qui se modifient, ou qui se détruisent les unes les autres, qui confondent dans les esprits la crainte & la confiance, pour se défendre d'une ouverture qui lui est échappée par une autre qu'il aura faite; ou il est froid & taciturne, pour jetter les autres dans l'engagement de parler, pour écouter longtemps, pour être écouté quand il parle, pour parler avec ascendant & avec poids, pour faire des promesses ou des menaces qui portent un grand coup, & qui ébranlent. Il s'ouvre & parle le premier, pour en découvrant les oppositions, les contradictions, les brigues & les cabales des Ministres étrangers sur les propositions qu'il aura avancées, prendre ses mesures & avoir la replique; & dans une autre rencontre il parle le dernier, pour ne point parler en vain, pour être précis, pour connoître parfaitement les choses sur quoy il est permis de faire fond pour lui, ou pour ses alliez, pour sçavoir ce qu'il doit demander, & ce qu'il peut obtenir. Il sçait parler en termes clairs & formels; il sçait encore mieux parler ambiguëment, d'une maniere enveloppée, user de tours ou de mots équivoques qu'il peut faire valoir, ou diminuer dans les occasions, & selon ses

interêts. Il demande peu quand il ne veut pas donner beaucoup pour avoir peu & l'avoir plus seurement. Il exige d'abord de petites choses, qu'il prêtend ensuite lui devoir étre comptées pour rien, & qui ne l'excluënt pas d'en demander une plus grande; & il évite au contraire de commencer par obtenir un point important, s'il l'empêche d'en gagner plusieurs autres de moindre consequence, mais qui tous ensemble l'emportent sur le premier. Il demande trop, pour être refusé; mais dans le dessein de se faire un droit ou une bienseance de refuser lui-même ce qu'il sçait bien qui lui sera demandé, & qu'il ne veut pas octroyer: aussi soigneux alors d'exagerer l'énormité de la demande, & de faire convenir, s'il se peut, des raisons qu'il a de n'y pas entendre, que d'affoiblir celles qu'on prétend avoir de ne lui pas accorder ce qu'il sollicite avec instance: également appliqué à faire sonner haut, & à grossir dans l'idée des autres le peu qu'il offre, & à méprïser ouvertement le peu que l'on consent de lui donner. Il fait de fausses offres, mais extraordinaires, qui donnent de la défiance, & obligent de rejetter ce que l'on accepteroit inutilement; qui lui sont cependant une occasion de faire des demandes exorbitantes, & mettent dans leur tort ceux qui les lui refusent. Il accorde plus qu'on ne lui demande, pour avoir encore plus qu'il ne

doit donner. Il se fait longtemps prier, presser, importuner sur une chose mediocre, pour éteindre les esperances, & ôter la pensée d'exiger de lui rien de plus fort; ou s'il se laisse fléchir jusques à l'abandonner, c'est toûjours avec des conditions qui lui font partager le gain & les avantages avec ceux qui reçoivent. Il prend directement ou indirectement l'interêt d'un allié, s'il y trouve son utilité & l'avancement de ses prétensions. Il ne parle que de paix, que d'alliances, que de tranquillité publique, que d'interêt public; & en effet il ne songe qu'aux siens, c'est à dire à ceux de son Maître ou de sa Republique. Tantôt il reünit quelques-uns qui étoient contraires les uns aux autres, & tantôt il divise quelques autres qui étoient unis: il intimide les forts & les puissans, il encourage les foibles: il unit d'abord d'interêt plusieurs foibles contre un plus puissant pour rendre la balance égale; il se joint ensuite aux premiers pour la faire pancher, & il leur vend cher sa protection & son alliance. Il sçait interesser ceux avec qui il traite; & par un adroit manége, par de fins & de subtils détours il leur fait sentir leurs avantages particuliers, les biens & les honneurs qu'ils peuvent esperer par une certaine facilité, qui ne choque point leur commission, ny les intentions de leurs Maîtres: il ne veut pas aussi être crû imprenable par cet en-

droit;

droit; il laiſſe voir en lui quelque peu de ſenſibilité pour ſa fortune; il s'attire par là des propoſitions qui lui découvrent les vûës des autres les plus ſecrettes, leurs deſſeins les plus profonds & leur derniere reſſource, & il en profite. Si quelquefois il eſt lezé dans quelques chefs qui ont enfin été reglez, il crie haut; ſi c'eſt le contraire, il crie plus haut, & jette ceux qui perdent ſur la juſtification & la défenſive. Il a ſon fait digeré par la Cour, toutes ſes demarches ſont meſurées, les moindres avances qu'il fait lui ſont preſcrites; & il agit neanmoins dans les points difficiles, & dans les articles conteſtez, comme s'il ſe relâchoit de lui-même ſur le champ, & comme par un eſprit d'accommodement: il n'oſe même promettre à l'Aſſemblée qu'il fera goûter la propoſition, & qu'il n'en ſera pas déſavoüé: il fait courir un bruit faux des choſes ſeulement dont il eſt chargé, muni d'ailleurs de pouvoirs particuliers, qu'il ne découvre jamais qu'à l'extremité, & dans les momens où il lui ſeroit pernicieux de ne les pas mettre en uſage. Il tend ſur tout par ſes intrigues au ſolide & à l'eſſentiel, toûjours prêt de leur ſacrifier les minuties & les points d'honneur imaginaires. Il a du flegme, il s'arme de courage & de patience, il ne ſe laſſe point, il fatigue les autres, il les pouſſe juſqu'au découragement:

ment : il se précautionne & s'endurcit contre les lenteurs & les remises, contre les reproches, les soupçons, les defiances, contre les difficultez & les obstacles, persuadé que le temps seul & les conjonctures amenent les choses, & conduisent les esprits au point où on les souhaite. Il va jusques à feindre un interêt secret à la rupture de la negociation, lors qu'il desire le plus ardemment qu'elle soit continuée; & si au contraire il a des ordres précis de faire les derniers efforts pour la rompre, il croit devoir pour y réüssir en presser la continuation & la fin. S'il survient un grand évenement, il se roidit ou il se relâche selon qu'il lui est utile ou prejudiciable; & si par une grande prudence il sçait le prévoir, il presse & il temporise selon que l'Etat pour qui il travaille en droit craindre ou esperer, & il regle sur ses besoins ses conditions. Il prend conseil du temps, du lieu, des occasions, de sa puissance ou de sa foiblesse, du genie des nations avec qui il traite, du temperament & du caractere des personnes avec qui il negocie: toutes ses vûës, toutes ses maximes, tous les raffinemens de la politique, tendent à une seule fin, qui est de n'être point trompé, & de tromper les autres.

* Le caractere des François demande du serieux dans le Souverain.

* L'un des malheurs du Prince est d'être souvent trop plein de son secret, par le peril qu'il y a à le répandre; son bonheur est de rencontrer une personne seure qui l'en décharge.

* Il ne manque rien à un Roy que les douceurs d'une vie privée ; il ne peut être consolé d'une si grande perte que par le charme de l'amitié, & par la fidelité de ses amis.

* Le plaisir d'un Roy qui merite de l'être, est de l'être moins quelquefois; de sortir du theatre, de quitter le bas de saye & les brodequins, & de joüer avec une personne de confiance un rôle plus familier.

* Rien ne fait plus d'honneur au Prince, que la modestie de son favori.

* Le favori n'a point de suite; il est sans engagement & sans liaisons; il peut être entouré de parens & de creatures, mais il n'y tient pas; il est détaché de tout, & comme isolé.

* Je ne doute point qu'un favori s'il a quelque force & quelque élevation; ne se trouve souvent confus & déconcerté des bassesses, des petitesses, de la flatterie, des soins superflus & des attentions frivoles de ceux qui le courent, qui le suivent, & qui s'attachent à luy comme ses viles creatures; & qu'il ne se dédommage dans le particulier d'une si grande servitude, par

par le ris & la mocquerie.

* Hommes en place, Ministres, Favoris, me permettrez-vous de le dire ; ne vous reposez point sur vos descendans pour le soin de vôtre memoire, & pour la durée de vôtre nom : les titres passent, la faveur s'évanoüit, les dignitez se perdent, les richesses se dissipent, & le merite dégenere : vous avez des enfans, il est vray, dignes de vous, j'ajoûte même capables de soûtenir toute vôtre fortune ; mais qui peut vous en promettre autant de vos petits-fils ? Ne m'en croyez pas, regardez cette unique fois de certains hommes que vous ne regardez jamais, que vous dédaignez ; ils ont des ayeuls, à qui tout grands que vous étes, vous ne faites que succeder. Ayez de la vertu & de l'humanité, & si vous me dites, qu'aurons-nous de plus ? je vous répondray, de l'humanité & de la vertu : maîtres alors de l'avenir, & indépendans d'une posterité, vous étes seurs de durer autant que la Monarchie ; & dans le temps que l'on montrera les ruines de vos Châteaux, & peut-étre la seule place où ils étoient construits, l'idée de vos loüables actions sera encore fraîche dans l'esprit des peuples, ils considereront avidement vos portraits & vos medailles, ils diront, * cet homme dont vous regardez la peinture a parlé à son maître avec force & avec liber-

* Le Cardinal George d'Amboise.

liberté, & a plus craint de lui nuire que de lui déplaire; il lui a permis d'être bon & bienfaisant, de dire de ses Villes, *ma bonne Ville*, & de son Peuple, *mon Peuple*.

* Le Cardinal de Richelieu.

* Cet autre dont vous voïez l'image, & en qui l'on remarque une phisionomie forte, jointe à un air grave, austere & majestueux, augmente d'année à autre de reputation : les plus grands politiques souffrent de lui être comparez : son grand dessein a été d'affermir l'autorité du Prince & la seureté des peuples par l'abaissement des Grands; ny les partis, ny les conjurations, ni les trahisons, ny le peril de la mort, ny ses infirmitez n'ont pû l'en détourner: il a eu du temps de reste, pour entamer un ouvrage, continué ensuite & achevé par l'un de nos plus grands & de nos meilleurs Princes, l'extinction de l'heresie.

* Le panneau le plus délié & le plus specieux qui dans tous les temps ait été tendu aux Grands par leurs gens d'affaires, & aux Rois par les Ministres, est la leçon qu'ils leur font de s'acquiter & de s'enrichir. Excellent conseil! maxime utile, fructueuse, une mine d'or, un Perou, du moins pour ceux qui ont sçû jusqu'à present l'inspirer à leurs Maîtres.

* C'est un extréme bonheur pour les peuples, quand le Prince admet dans sa confiance, & choisit pour le ministere ceux mê-

mêmes qu'ils auroient voulu lui donner, s'ils en avoient été les maîtres.

* Le ſcience des détails, ou une diligente attention aux moindres beſoins de la Republique, eſt une partie eſſentielle au bon gouvernement, trop negligée à la verité dans les derniers temps par les Rois ou par les Miniſtres, mais qu'on ne peut trop ſouhaiter dans le Souverain qui l'ignore, ny aſſez eſtimer dans celui qui la poſſede. Que ſert en effet au bien des peuples, & à la douceur de leurs jours, que le Prince place les bornes de ſon empire au-delà des terres de ſes ennemis, qu'il faſſe de leurs Souverainetez des Provinces de ſon Roiaume; qu'il leur ſoit également ſuperieur pas les ſieges & par les batailles, & qu'ils ne ſoient devant lui en ſeureté ny dans les plaines, ny dans les plus forts baſtions: que les nations s'appellent les unes les autres, ſe liguent enſemble pour ſe défendre & pour l'arrêter; qu'elles ſe liguent en vain, qu'il marche toûjours, & qu'il triomphe toûjours: que leurs dernieres eſperances ſoient tombées par le raffermiſſement d'une ſanté qui donnera au Monarque le plaiſir de voir les Princes ſes petits-fils ſoûtenir ou accroître ſes deſtinées, ſe mettre en campagne, s'emparer de redoutables forteresſes, & conquerir de nouveaux Etats; commander de vieux & experimentez Capitaines, moins

par

par leur rang & leur naissance, que par leur genie & leur sagesse; suivre les traces augustes de leur victorieux pere, imiter sa bonté, sa docilité, son équité, sa vigilance, son intrepidité? que me serviroit en un mot, comme à tout le peuple, que le Prince fût heureux & comblé de gloire par lui-même & par les siens, que ma patrie fût puissante & formidable? si triste & inquiet, j'y vivois dans l'oppression ou dans l'indigence; si à couvert des courses de l'ennemi, je me trouvois exposé dans les places ou dans les ruës d'une ville au fer d'un assassin, & que je craignisse moins dans l'horreur de la nuit d'être pillé ou massacré dans d'épaisses forêts, que dans ses carrefours; si la seureté, l'ordre & la propreté ne rendoient pas le sejour des Villes si délicieux, & n'y avoient pas amené avec l'abondance, la douceur de la societé; si foible & seul de mon parti j'avois à souffrir dans ma metairie du voisinage d'un Grand, & si l'on avoit moins pourvû à me faire justice de ses entreprises; si je n'avois pas sous ma main autant de maîtres & d'excellens maîtres pour élever mes enfans dans les sciences ou dans les arts qui feront un jour leur établissement; si par la facilité du commerce il m'étoit moins ordinaire de m'habiller de bonnes étoffes, & de me nourrir de viandes saines, & de l'achêter peu, si enfin par les soins du Prince je n'étois pas aussi

aussi content de ma fortune, qu'il doit lui-même par ses vertus l'être de la sienne.

* Les huit ou les dix mille hommes sont au Souverain comme une monnoye dont il achete une place ou une victoire; s'il fait qu'il lui en coûte moins, s'il épargne les hommes, il ressemble à celui qui marchande & qui connoît mieux qu'un autre le prix de l'argent.

* Tout prospere dans une Monarchie, où l'on confond les interêts de l'Etat avec ceux du Prince.

* Nommer un Roi PERE DU PEUPLE, est moins faire son éloge, que l'appeller par son nom, ou faire sa definition.

* Il y a un commerce ou un retour de devoirs du Souverain à ses Sujets, & de ceux-cy au Souverain; quels sont les plus assujettissans & les plus penibles, je ne le decideray pas: il s'agit de juger d'un côté entre les étroits engagemens du respect, des secours, des services, de l'obéissance, de la dépendance; & d'un autre, les obligations indispensables de bonté, de justice, de soins, de defense, de protection: dire qu'un Prince est arbitre de la vie des hommes, c'est dire seulement que les hommes par leurs crimes deviennent naturellement soûmis aux loix & à la justice, dont le Prince est le depositaire; ajoûter qu'il est maître absolu de tous les biens de ses Sujets, sans egards, sans compte

ny discussion, c'est le langage de la flatterie, c'est l'opinion d'un favori qui se dédira à l'agonie.

* Quand vous voyez quelquefois un nombreux troupeau, qui répandu sur une colline vers le declin d'un beau jour paît tranquillement le thim & le serpolet, ou qui broute dans une prairie une herbe menuë & tendre qui a échapé à la faux du moissonneur; le berger soigneux & attentif est debout auprés de ses brebis, il ne les perd pas de vûë, il les suit, il les conduit, il les change de pâturage; si elles se dispersent, il les rassemble; si un loup avide paroît, il lâche son chien, qui le met en fuite, il les nourrit, il les défend; l'aurore le trouve déja en pleine campagne, d'où il ne se retire qu'avec le Soleil, quels soins! quelle vigilance! quelle servitude! quelle condition vous paroît la plus delicieuse & la plus libre, ou du berger ou des brebis? le troupeau est-il fait pour le berger, ou le berger pour le troupeau? image naïve des peuples & du Prince qui les gouverne, s'il est bon Prince.

Le faste & le luxe dans un Souverain, c'est le berger habillé d'or & de pierreries, la houlette d'or en ses mains; son chien a un collier d'or, il est attaché avec une lesse d'or & de soye, que sert tant d'or à son troupeau, ou contre les loups?

* Quelle heureuse place que celle qui

fournit

fournit dans tous les inſtans l'occaſion à un homme de faire du bien à tant de milliers d'hommes ; quel dangereux poſte que celui qui expoſe à tous momens un homme à nuire à un million d'hommes !

* Si les hommes ne ſont point capables ſur la terre d'une joye plus naturelle, plus flatteuſe & plus ſenſible que de connoître qu'ils ſont aimez ; & ſi les Rois ſont hommes, peuvent-ils jamais trop acheter le cœur de leurs peuples ?

* Il y a peu de régles generales & de meſures certaines pour bien gouverner ; l'on ſuit le temps & les conjonctures, & cela roule ſur la prudence & ſur les vûës de ceux qui regnent ; auſſi le chef-d'œuvre de l'eſprit, c'eſt le parfait gouvernement ; & ce ne ſeroit peut-être pas une choſe poſſible, ſi les peuples par l'habitude où ils ſont de la dépendance & de la ſoûmiſſion ; ne faiſoient la moitié de l'ouvrage.



* Sous un trés grand Roi ceux qui tiennent les premieres places n'ont que des devoirs faciles ; & que l'on remplit ſans nulle peine : tout coule de ſource ; l'autorité & le genie du Prince leur applaniſſent les chemins, leur épargnent les difficultez, & font tout proſperer au delà de leur attente : ils ont le merite de ſubalternes.

* Si c'eſt trop de ſe trouver chargé d'une ſeule famille, ſi c'eſt aſſez d'avoir

à répondre de soy seul, quel poids, quel accablement que celui de tout un Royaume ! Un Souverain est-il payé de ses peines par le plaisir que semble donner une puissance absoluë, par toutes les prosternations des Courtisans? Je songe aux penibles, douteux & dangereux chemins qu'il est quelquefois obligé de suivre pour arriver à la tranquillité publique ; je repasse les moyens extrémes, mais necessaires, dont il use souvent pour une bonne fin ; je sçay qu'il doit répondre à Dieu même de la felicité de ses peuples, que le bien & le mal est en ses mains, & que toute ignorance ne l'excuse pas ; & je me dis à moy-même, voudrois-je regner ? Un homme un peu heureux dans une condition privée devroit-il y renoncer pour une Monarchie ? n'est-ce pas beaucoup pour celui qui se trouve en place par un droit hereditaire, de supporter d'étre né Roi?

* Le Roy.

* Que de dons du Ciel ne faut-il pas pour bien regner ? une naissance auguste, un air d'empire & d'autorité, un visage qui remplisse la curiosité des peuples empressez de voir le Prince, & qui conserve le respect dans un Courtisan, Une parfaite égalité d'humeur, un grand éloignement pour la raillerie piquante, ou assez de raison pour ne se la permettre point ; ne faire jamais ny menaces, ny reproches, ne point

ceder

ceder à la colere, & être toûjours obéï. L'esprit facile, insinuant; le cœur ouvert, sincere, & dont on croit voir le fond, & ainsi tres-propre à se faire des amis, des creatures, & des alliez; être secret toutefois, profond & impenetrable dans ses motifs & dans ses projets. Du serieux & de la gravité dans le public; de la brieveté, jointe à beaucoup de justesse & de dignité, soit dans les réponses aux Ambassadeurs des Princes, soit dans les Conseils. Une maniere de faire des graces, qui est comme un second bienfait, le choix des personnes que l'on gratifie: le discernement des esprits, des talens & des complexions pour la distribution des postes & des emplois; le choix des Generaux & des Ministres. Un jugement ferme, solide, décisif dans les affaires, qui fait que l'on connoit le meilleur parti & le plus juste; un esprit de droiture & d'équité qui fait qu'on le suit, jusques à prononcer quelquefois contre soy-même en faveur du peuple, des alliez, des ennemis; une memoire heureuse & tres-presente qui rapelle les besoins des Sujets, leurs visages, leurs noms, leurs requestes. Une vaste capacité qui s'étende non seulement aux affaires de dehors, au commerce, aux maximes d'Etat, aux vûës de la politique, au reculement des frontieres par la conqueste de nouvelles Provinces, & à leur seureté

par un grand nombre de forteresses inaccessibles ; mais qui sçache aussi se renfermer au dedans, & comme dans les détails de tout un Royaume, qui en bannisse un culte faux, suspect & ennemi de la Souveraineté, s'il s'y rencontre ; qui abolisse des usages cruels & impies, s'ils y regnent ; qui reforme les loix & les coûtumes, si elles étoient remplies d'abus ; qui donne aux Villes plus de seureté & plus de commoditez par le renouvellement d'une exacte police, plus d'éclat & plus de majesté par des édifices somptueux. Punir severement les vices scandaleux ; donner par son autorité & par son exemple du credit à la pieté & à la vertu : proteger l'Eglise, ses Ministres, ses droits, ses libertez : ménager ses peuples comme ses enfans ; être toûjours occupé de la pensée de les soulager, de rendre les subsides legers, & tels qu'ils se levent sur les provinces sans les appauvrir. De grands talens pour la guerre ; être vigilant, appliqué, laborieux : avoir des armées nombreuses, les commander en personne ; être froid dans le peril, ne ménager sa vie que pour le bien de son Etat, aimer le bien de son Etat & sa gloire plus que sa vie. Une puissance tres-absoluë, qui ne laisse point d'occasion aux brigues, à l'intrigue & à la cabale ; qui ôte cette distance infinie qui est quelquefois entre les grands & les petits, qui

qui les rapproche, & sous laquelle tous plient également. Une étenduë de connoissance qui fait que le Prince voit tout par ses yeux, qu'il agit immediatement & par lui-même; que ses Generaux ne sont quoy qu'éloignez de lui que ses Lieutenans, & les Ministres que ses Ministres. Une profonde sagesse qui sçait declarer la guerre, qui sçait vaincre & user de la victoire; qui sçait faire la paix, qui sçait la rompre, qui sçait quelquefois & selon les divers interêts contraindre les ennemis à la recevoir; qui donne des régles à une vaste ambition, & sçait jusques où l'on doit conquerir. Au milieu d'ennemis couverts ou declarez se procurer le loisir des jeux, des fêtes, des spectacles; cultiver les arts & les sciences; former & executer des projets d'édifices surprenants. Un genie enfin superieur & puissant qui se fait aimer & reverer des siens, craindre des étrangers; qui fait d'une Cour, & même de tout un Royaume comme une seule famille unie perfaitement sous un même chef, dont l'union & la bonne intelligence est redoutable au reste du monde. Ces admirables vertus me semblent renfermées dans l'idée du Souverain; il est vrai qu'il est rare de les voir réünies dans un même sujet; il faut que trop de choses concourent à la fois, l'esprit, le coeur, les dehors, le temperament; &

il me paroit qu'un Monarque qui les rassemble toutes en sa personne, est bien digne du nom de Grand.

DE L'HOMME.

NE nous emportons point contre les hommes en voyant leur dureté, leur ingratitude, leur injustice, leur fierté, l'amour d'eux-mêmes, & l'oubli des autres: ils sont ainsi faits, c'est leur nature, c'est ne pouvoir supporter que la pierre tombe, ou que le feu s'éleve.

* Les hommes en un sens ne sont point legers, ou ne le sont que dans les petites choses: ils changent de goût quelquefois; ils gardent leurs moeurs toûjours mauvaises; fermes & constans dans le mal, ou dans l'indifference pour la vertu.

* Le Stoïcisme est un jeu d'esprit & une idée semblable à la Republique de Platon. Les Stoïques ont feint qu'on pouvoit rire dans la pauvreté; être insensible aux injures, à l'ingratitude, aux pertes des biens, comme à celles des parens & des amis; regarder froidement la mort, & comme une chose indifferente qui ne devoit ny réjoüir, ny rendre triste; n'être vaincu ny par le plaisir, ny par la douleur; sentir le fer ou le feu dans quelque partie de son corps sans pousser le moindre soupir, ny jetter une seule

ſeule larme ; & ce phantome de vertu & de conſtance ainſi imaginé, il leur a plû de l'appeller un ſage, Ils ont laiſſé à l'homme tous les défauts qu'ils lui ont trouvez & n'ont preſque relevé aucun de ſes foibles : au lieu de faire de ſes vices des peintures affreuſes ou ridicules qui ſerviſſent à l'en corriger, ils lui ont tracé l'idée d'une perfection & d'un heroïſme dont il n'eſt point capable, & l'ont exhorté à l'impoſſible. Ainſi le ſage qui n'eſt pas, ou qui n'eſt qu'imaginaire, ſe trouve naturellement & par lui-même au deſſus de tous les évenemens & de tous les maux ; ny la goutte la plus douloureuſe, ny la colique la plus aiguë ne ſçauroient lui arracher une plainte ; le Ciel & la terre peuvent étre renverſez ſans l'entraîner dans leur chûte, & il demeureroit ferme ſur les ruines de l'Univers ; pendant que l'homme qui eſt en effet, ſort de ſon ſens, crie, ſe deſeſpere, étincelle des yeux, & perd la reſpiration, pour un chien perdu, ou pour une porcelaine qui eſt en pieces,

* Inquietude d'eſprit, inégalité d'humeur, inconſtance de cœur, incertitude de conduite. Tous vices de l'ame, mais differens, & qui avec tout le rapport qui paroît entr'eux ne ſe ſuppoſent pas toûjours l'un l'autre dans un même ſujet.

* Il eſt difficile de décider ſi l'irreſolution rend l'homme plus malheureux que mé-

méprisable : de même s'il y a toûjours plus d'inconvenient à prendre un mauvais parti, qu'à n'en prendre aucun.

* Un homme inégal n'est pas un seul homme, ce sont plusieurs ; il se multiplie autant de fois qu'il a de nouveaux goûts & de manieres differentes : il est à chaque moment ce qu'il n'étoit point ; & il va étre bien-tôt ce qu'il n'a jamais été, il se succede à lui-même : ne demandez pas de quelle complexion il est, mais quelles sont ses complexions : ni de quelle humeur, mais combiem il a de sortes d'humeurs. Ne vous trompez-vous point ? est-ce *Eutichrate* que vous abordez ? aujourd'huy quelle glace pour vous ! hier il vous recherchoit, il vous caressoit, vous donniez de la jalousie à ses amis : vous reconnoît-il bien ? dites-lui vôtre nom.

* *Menalque* † descend son escalier, ouvre sa porte pour sortir, il la referme; il s'apperçoit qu'il est en bonnet de nuit & venant à mieux s'examiner, il se trouve rasé à moitié, il voit que son épée est mise du côté droit, que ses bas sont rabbattus sur ses talons, & que sa chemise est pardessus ses chausses. S'il marche dans les places, il se sent tout d'un coup rudement frapper à l'estomac, ou au visage, il

* Cecy est moins un caractere particulier qu'un recuëil de faits de distractions : ils ne sçauroient étre en trop grand nombre s'ils sont agreables ; car les goûts étant differens, on a à choisir.

† Le Comte De Brancas Chevalier d'honneur de la Reine mere. L'avanture de la perruque luy arriva chez cette Princesse.

il ne ſoupçonne point ce que ce peut être, juſqu'à ce qu'ouvrant les yeux & ſe réveillant, il ſe trouve ou devant un limon de charette, ou derriere un longais de menuiſerie que porte un ouvrier ſur ſes épaules. On l'a vû une fois heurter du front contre celui d'un aveugle, s'embaraſſer dans ſes jambes, & tomber avec lui chacun de ſon côté à la renverſe: il lui eſt arrivé plusieurs fois de ſe trouver téte pour tête à la rencontre d'un Prince & ſur ſon paſſage, ſe reconnoître à peine, & n'avoir que le loiſir de ſe coller à un mur pour lui faire place. Il cherche, il broüille, il crie, il s'échaufle, il appelle ſes valets l'un aprés l'autre, *on lui perd tout, on lui égare tout*; il demande ſes gants qu'il a dans ſes mains; ſemblable à cette femme qui prenoit le temps de demander ſon maſque, lors qu'elle l'avoit ſur ſon viſage. Il entre à l'appartement, & paſſe ſous un luſtre où ſa perruque s'accroche & demeure ſuſpenduë, tous les Courtiſans regardent & rient; Menalque regarde auſſi, & rit plus haut que les autres, il cherche des yeux dans toute l'aſſembleé où eſt celuy qui montre ſes oreilles, & à qui il manque une perruque. S'il va par la Ville, aprés avoir fait quelque chemin, il ſe croit égaré, il s'émeut, & il demande où il eſt à des paſſans, qui lui diſent préciſement le nom de ſa ruë: il entre enſuite dans ſa mai-

ſon, d'où il ſort précipitamment, croyant qu'il s'eſt trompé. Il deſcend du Palais, & trouvant au bas du grand dêgré un caroſſe qu'il prend pour le ſien, il ſe met dedans; le cocher touche, & croit remener ſon Maître dans ſa maiſon; Menalque ſe jette hors de la portiere, traverſe la cour, monte l'eſcalier, parcourt l'antichambre, la chambre, le cabinet tout lui eſt familier, rien ne lui eſt nouveau, il s'aſſied, il ſe repoſe, il eſt chez ſoy; le Maître arrive, celui-cy ſe leve pour le recevoir, il le traite fort civilement; le prie de s'aſſeoir, & croit faire les honneurs de ſa chambre; il parle; il réve, il reprend la parole; le Maître de la maiſon s'ennuye, & demeure étonné; Menalque ne l'eſt pas moins, & ne dit pas ce qu'il en penſe; il a affaire à un fâcheux, à un homme oiſif, qui ſe retirera à la fin, il l'eſpere, & il prend patience; la nuit arrive qu'il eſt à peine dêtrompé. Une autre fois il rend viſite à une femme, & ſe perſuadant bien-tôt que c'eſt lui qui la reçoit, il s'établit dans ſon fauteüil, & ne ſonge nullement à l'abandonner; il trouve enſuite que cette Dame fait ſes viſites longues, il attend à tous momens qu'elle ſe leve & le laiſſe en liberté; mais comme cela tire en longueur, qu'il a faim, & que la nuit eſt déja avancée, il la prie à ſouper; elle rit, & ſi haut, qu'elle le réveille. Lui-même ſe marie le matin, l'oublie le ſoir, &

découe-

découche la nuit de ses nôces: & quelques années aprés il perd sa femme; elle meurt entre ses bras, il assiste à ses obseques, & le lendemain quand on lui vient dire qu'on a servi, il demande si sa femme est prête, & si elle est avertie. C'est lui encore qui entre dans une Eglise, & prenant l'aveugle qui est collé à la porte pour un pilier, & sa tasse pour un benitier, y plonge la main, la porte à son front, lors qu'il entend tout d'un coup le pillier qui parle, & qui lui offre des oraisons: il s'avance dans la nef, il croit voir un Prié-Dieu, il se jette lourdement dessus; la machine plie, s'enfonce & fait des efforts pour crier; Menalque est surpris de se voir à genoux sur les jambes d'un fort petit homme, appuyé sur son dos, les deux bras passez sur ses épaules, & ses deux mains jointes & étenduës qui lui prennent le nez & lui ferment la bouche, il se retire confus & va s'agenoüiller ailleurs: il tire un livre pour faire sa priere, c'est sa pantoufle qu'il a prise pour ses heures, & qu'il a mise dans sa poche avant que de sortir; il n'est pas hors de l'Eglise qu'un homme de livrée court aprés lui, le joint, lui demande en riant s'il n'a point veu la pantoufle de Monseigneur; Menalque lui montre la sienne, & lui dit, *Voilà toutes les pantoufles que j'ay sur moy*, il se foüille neanmoins & tire celle de l'Evêque de ** qu'il vient de quitter, qu'il a trou-

trouvé malade auprés de son feu, & dont avant de prendre congé de lui, il a ramassé la pantoufle, comme l'un des ses gants qui étoit à terre; ainsi Menalque s'en retourne chez soy avec une pantoufle de moins. Il a une fois perdu au jeu tout l'argent qui est dans sa bourse, & voulant continuer de joüer, il entre dans son cabinet, ouvre une armoire, y prend sa cassette, en tire ce qui lui plaît, croit la remettre où il l'a prise; il entend abboyer dans son armoire qu'il vient de fermer, étonné de ce prodige il l'ouvre une seconde fois, & il éclatte de rire d'y voir son chien qu'il a serré pour sa cassette. Il joue au trictrac, il demande à boire, on lui en apporte, c'est à lui à joüer; il tient le cornet d'une main & un verre de l'autre, & comme il a une grande soif, il avale les dez & presque le cornet, jette le verre d'eau dans le trictrac, & inonde celui contre qui il joue: & dans une chambre où il est familier, il crache sur le lit, & jette son chapeau à terre, en croyant faire tout le contraire. Il se promene sur l'eau, & il demande quelle heure il est; on lui presente une montre; à peine l'a-t-il reçûë, que ne songeant plus ny à l'heure, ny à la montre, il la jette dans la riviere, comme une chose qui l'embarasse. Luy-même écrit une longue lettre, met de la poudre dessus à plusieurs reprises, & jette toûjours la poudre dans l'encrier; ce n'est

pas

pas tout, il écrit une seconde lettre, & aprés les avoir achevées toutes deux, il se trompe à l'adresse; un Duc & Pair reçoit l'une de ces deux lettres, & en l'ouvrant y lit ces mots, *Maître Olivier, ne manquez si tôt la presente reçûë, de m'envoyer ma provision de foin*.... Son Fermier reçoit l'autre, il l'ouvre, & se la fait lire, on y trouve, *Monseigneur, j'ay reçû avec une soûmission aveugle les ordres qu'il a plû à Votre Grandeur*... Lui-même encore écrit une lettre pendant la nuit, & aprés l'avoir cachetée, il éteint sa bougie, il ne laisse pas d'être surpris de ne voir *goutte*, & il sçait à peine comment cela est arrivé. Menalque descend l'escalier du Louvre, un autre le monte, à qui il dit, *c'est vous que je cherche*; il le prend par la main, le fait descendre avec lui, traverse plusieurs cours, entre dans les salles, en sort, il va, il revient sur ses pas; il regarde enfin celui qu'il traîne aprés soy depuis un quart-d'heure, il est étonné que ce soit lui, il n'a rien à luy dire, il lui quitte la main, & tourne d'un autre côté. Souvent il vous interroge, & il est déja bien loin de vous, quand vous songez à lui répondre; ou bien il vous demande en courant comment se porte vôtre pere, & comme vous lui dites qu'il est fort mal, il vous crie qu'il en est bien-aise: il vous trouve quelque autre fois sur son chemin, *Il est ravi de vous rencontrer, il sort*

de chez vous pour vous entretenir d'une certaine chose, il comtemple vôtre main, vous avez-là, dit-il, un beau rubis: est-il Balais? il vous quitte & continuë sa route: voilà l'affaire importante dont il avoit à vous parler. Se trouve-t-il en campagne, il dit à quelqu'un qu'il le trouve heureux d'avoir pû se dérober à la Cour pendant l'automne, & d'avoir passé dans ses terres tout le tems de Fontainebleau; il tient à d'autres d'autres discours, puis revenant à celui-cy, vous avez eu, lui dit-il, de beaux jours à Fontainebleau, vous y avez sans doute beaucoup chassé. Il commence ensuite un conte qu'il oublie d'achever, il rit en lui-même, il éclate d'une chose qui lui passe par l'esprit, il répond à sa pensée, il chante entre ses dents, il siffle, il se renverse dans une chaise, il pousse un cry plaintif, il baaille, il se croit seul. S'il se trouve à un repas, on voit le pain se multiplier insensiblement sur son assiette; il est vray que ses voisins en manquent, aussi-bien que de couteaux & de fourchettes, dont il ne les laisse pas joüir longtems. On a inventé aux tables une grande cueillere pour la commodité du service; il la prend, la plonge dans le plat, l'emplit, la porte à sa bouche, & il ne sort pas d'étonnement de voir répandu sur son linge & sur ses habits le potage qu'il vient d'avaler. Il oublie de boire pendant tout le dîner; ou s'il s'en sou-

souvient, & qu'il trouve que l'on lui donne trop de vin, il en *flaque* plus de la moitié au visage de celui qui est à sa droite; il boit le reste tranquillement, & ne comprend pas pourquoy tout le monde éclate de rire, de ce qu'il a jetté à terre ce qu'on lui a versé de trop. Il est un jour retenu au lit pour quelque incommodité, on lui rend visite; il y a un cercle d'hommes & de femmes dans sa ruelle qui l'entretiennent, & en leur presence il souleve sa couverture & crache dans ses draps. On le mene aux Chartreux, on lui fait voir un Cloître orné d'ouvrages, tous de la main d'un excellent Peintre; le Religieux qui les lui explique, parle de saint BRUNO, du Chanoine & de son avanture, en fait une longue histoire & la montre dans l'un de ses tableaux: Menalque qui pendant la narration est hors du Cloître, & bien loin au delà, y revient enfin, & demande au Pere si c'est le Chanoine ou saint Bruno qui est damné. Il se trouve par hazard avec une jeune veuve, il lui parle de son dêfunt mari, lui demande comment il est mort; cette femme à qui ce discours renouvelle ses douleurs, pleure, sanglotte, & ne laisse pas de reprendre tous les détails de la maladie de son époux, qu'elle conduit depuis la veille de sa fiévre qu'il se portoit bien, jusqu'à l'agonie. *Madame*, lui demande Menalque qui l'avoit apparemment écoutée avec

avec attention, *n'aviez-vous que celuy-là?* Il s'avise un matin de faire tout hâter dans sa cuisine, il se leve avant le fruit, & prend congé de la compagnie; on le voit ce jour-là en tous les endroits de la ville, hormis en celui où il a donné un rendez-vous précis pour cette affaire qui l'a empêché de diner, & l'a fait sortir à pied, de peur que son carosse ne le fist attendre. L'entendez-vous crier, gronder, s'emporter contre l'un de ses domestiques, il est étonné de ne le point voir, où peut-il être, dit-il, que fait-il, qu'est-il devenu? qu'il ne se presente plus devant moy, je le chasse dés à cette heure; le valet arrive, à qui il demande fierement d'où il vient, il lui répond qu'il vient de l'endroit où il l'a envoyé, & il lui rend un fidele compte de sa commission. Vous le prendriez souvent pour tout ce qu'il n'est pas; pour un stupide, car il n'écoute point, & il parle encore moins; pour un fou, car outre qu'il parle tout seul, il est sujet à de certaines grimaces & à des mouvemens de tête involontaires; pour un homme fier & incivil, car vous le saluez, & il passe sans vous regarder, ou il vous regarde sans vous rendre le salut; pour un inconsideré, car il parle de banqueroute au milieu d'une famille où il y a cette tache; d'execution & d'échafaut devant un homme dont le pere y a monté; de roture devant les roturiers

qui

qui ſont riches, & qui ſe donnent pour nobles. De même il a deſſein d'élever auprés de ſoy un fils naturel, ſous le nom & le perſonnage d'un valet ; & quoy qu'il veüille le dérober à la connoiſſance de ſa femme & de ſes enfans, il lui échape de l'appeller ſon fils dix fois le jour : il a pris auſſi la reſolution de marier ſon fils à la fille d'un homme d'affaires, & il ne laiſſe pas de dire de temps en temps en parlant de ſa maiſon & de ſes ancêtres, que les Menalques ne ſe ſont jamais meſalliez. Enfin il n'eſt ni preſent ni attentif dans une compagnie à ce qui fait le ſujet de la converſation ; il penſe, & il parle, tout à la fois, mais la choſe dont il parle, eſt rarement celle à laquelle il penſe, auſſi ne parle-t-il gueres conſequemment & avec ſuite ; où il dit, *Non*, ſouvent il faut dire *Oüy*, & où il dit *Ouy*, croyez qu'il veut dire *Non* ; il a en vous répondant ſi juſte les yeux fort ouverts, mais il ne s'en ſert point, il ne regarde ny vous, ny perſonne, ny rien qui ſoit au monde : tout ce que vous pouvez tirer de lui, & encore dans le temps qu'il eſt le plus appliqué & d'un meilleur commerce, ce ſont ces mots. *Oüy vrayement. C'eſt vray*: *Bon! Tout de bon ? Oüy-dà! je penſe qu'oüy. aſſurement*: *Ah! Ciel!* & quelques autres monoſyllabes qui ne ſont pas même placez à propos. Jamais auſſi il n'eſt avec ceux avec qui il paroit être : il appelle

appelle serieusement son laquais *Monsieur* & son ami, il l'appelle *la Verdure*: il dit, *Vôtre Reverence* à un Prince du Sang, & *Vôtre Altesse* à un Jesuite. Il entend la Messe, le Pretre vient à éternuer, il lui dit, *Dieu vous assiste.* Il se trouve avec un Magistrat; cet homme grave par son caractere, venerable par son âge & par sa dignité, l'interroge sur son événement, & lui demande si cela est ainsi, Menalque lui repond, *Ouy, Mademoiselle.* Il revient une fois de la campagne, ses laquais en livrées entreprennent de le voler & y reüssissent, ils descendent de son carosse, lui portent un bout de flambeau sous la gorge, lui demandent la bourse, & il la rend, arrivé chez soy il raconte son avanture à ses amis, qui ne manquent pas de l'interroger sur les circonstances, & il leur dit, *demandez à mes gens, ils y étoient.*

* L'incivilité n'est pas un vice de l'ame, elle est l'effet de plusieurs vices, de la sotte vanité, de l'ignorance de ses devoirs, de la paresse, de la stupidité, de la distraction, du mépris des autres, de la jalousie: pour ne se répandre que sur les dehors, elle n'en est que plus haïssable, parce que c'est toûjours un defaut visible & manifeste: il est vray cependant qu'il offense plus ou moins selon la cause qui le produit.

* Dire d'un homme colere, inégal, que-

querelleux, chagrin, pointilleux, capricieux, c'eſt ſon humeur, n'eſt pas l'excuſer, comme on le croit; mais avoüer ſans y penſer que de ſi grands défauts ſont irremediables.

Ce qu'on appelle humeur eſt une choſe trop negligée parmi les hommes; ils devroient comprendre qu'il ne leur ſuffit pas d'être bons, mais qu'ils doivent encore paroître tels, du moins s'ils tendent à être ſociables, capables d'union & de commerce, c'eſt à dire à être des hommes: l'on n'exige pas des ames malignes qu'elles ayent de la douceur & de la ſoupleſſe; elle ne leur manque jamais, & elle leur ſert de piege pour ſurprendre les ſimples, & pour faire valoir leurs artifices: l'on deſireroit de ceux qui ont un bon cœur, qu'ils fuſſent toûjours plians, faciles, complaiſans; & qu'il fût moins vray quelquefois que ce ſont les méchans qui nuiſent, & les bons qui font ſouffrir.

* Le commun des hommes va de la colere à l'injure: quelques-uns en uſent autrement, ils offenſent & puis ils ſe fâchent; la ſurpriſe où l'on eſt toûjours de ce procedé ne laiſſe pas de place au reſſentiment.

* Les hommes ne s'attachent pas aſſez à ne point manquer les occaſions de faire plaiſir: il ſemble que l'on n'entre dans un employ que pour pouvoir obliger

&

& n'en rien faire; la chose la plus promte & qui se presente d'abord, c'est le refus, & l'on n'accorde que par reflexion.

* Sçachez précisément ce que vous pouvez attendre des hommes en general, & de chacun d'eux en particulier, & jettez-vous ensuite dans le commerce du monde.

* Si la pauvreté est la mere des crimes, le défaut d'esprit en est le pere.

* Il est difficile qu'un fort malhonnête homme ait assez d'esprit, un genie qui est droit & perçant conduit enfin à la régle, à la probité, à la vertu: il manque du sens & de la penetration à celuy qui s'opiniâtre dans le mauvais comme dans le faux; l'on cherche en vain à le corriger par des traits de satyre qui le désignent aux autres, & où il ne se reconnoit pas luy-même; ce sont des injures dites à un sourd. Il seroit desirable pour le plaisir des honnêtes gens & pour la vengeance publique, qu'un coquin ne le fût pas au point d'être privé de tout sentiment.

* Il y a des vices que nous ne devons à personne, que nous apportons en naissant, & que nous fortifions par l'habitude; il y en a d'autres que l'on contracte, & qui nous sont étrangers: l'on est né quelquesfois avec des moeurs faciles, de la complaisance & tout le desir de plaire; mais par les traitemens que l'on reçoit de ceux

avec

avec qui l'on vit, ou de qui l'on dépend, l'on est bien-tôt jetté hors de ses mesures, & même de son naturel; l'on a des chagrins, & une bile que l'on ne se connoissoit point, l'on se voit une autre complexion, l'on est enfin étonné de se trouver dur & épineux.

* L'on demande pourquoy tous les hommes ensemble ne composent pas comme une seule nation & n'ont point voulu parler une meme langue, vivre sous les mêmes loix, convenir entr'eux des mêmes usages & d'un même culte: & moy pensant à la contrarieté des esprits, des goûts & des sentimens, je suis étonné de voir jusques à sept ou huit personnes se rassembler sous un même toit, dans une même enceinte, & composer une seule famille.

* Il y a d'étranges peres, & dont toute la vie ne semble occupée qu'à préparer à leurs enfans des raisons de se consoler de leur mort.

* Tout est étranger dans l'humeur, les mœurs & les manieres de la plûpart des hommes: tel a vécu pendant toute sa vie chagrin, emporté, avare, rampant, soûmis, laborieux, interessé; qui étoit né gay, paisible, paresseux, magnifique, d'un courage fier, & éloigné de toute bassesse: les besoins de la vie, la situation où l'on se trouve, la loy de la necessité for-

forcent la nature, & y causent ces grands changemens. Ainsi tel homme au fond, & en lui-même ne se peut définir, trop de choses qui sont hors de lui, l'alterent, le changent, le bouleversent, il n'est point précisément ce qu'il est, ou ce qu'il paroît étre.

* La vie est courte & ennuyeuse, elle se passe toute à desirer; l'on remet à l'avenir son repos & ses joyes, à cet âge souvent où les meilleurs biens ont déja disparu, la santé & la jeunesse. Ce temps arrive qui nous surprend encore dans les desirs: on en est là, quand la fiévre nous saisit & nous éteint; si l'on eût gueri, ce n'étoit que pour desirer plus longtems.

* Lorsqu'on desire, on se rend à discretion à celui de qui l'on espere; est-on seur d'avoir, on temporise, on parlemente, on capitule.

* Il est si ordinaire à l'homme de n'étre pas heureux, & si essentiel à tout ce qui est un bien d'étre acheté par mille peines, qu'une affaire qui se rend facile, devient suspecte: l'on comprend à peine, ou que ce qui coûte si peu, puisse nous étre fort avantageux; ou qu'avec des mesures justes, l'on doive si aisément parvenir à la fin que l'on se propose: l'on croit mériter les bons succés, mais n'y devoir compter que fort rarement.

* L'homme qui dit qu'il n'est pas né heu-

heureux, pourroit du moins le devenir par le bonheur de ſes amis ou de ſes proches. L'envie lui ôte cette derniere reſſource.

* Quoy que j'aye pû dire ailleurs, peut-être que les affligez ont tort: les hommes ſemblent être nez pour l'infortune, la douleur & la pauvreté, peu en échapent; & comme toute diſgrace peut leur arriver, ils devroient être preparez à toute diſgrace.

* Les hommes ont tant de peine à s'approcher ſur les affaires, ſont ſi épineux ſur les moindres interêts, ſi heriſſez de difficultez, veulent ſi fort tromper, & ſi peu être trompez; mettent ſi haut ce qui leur appartient, & ſi bas ce qui appartient aux autres; que j'avouë que je ne ſçay par où, & comment ſe peuvent conclure les mariages, les contrats, les acquiſitions, la paix, la tréve, les traitez, les alliances.

* A quelques-uns l'arrogance tient lieu de grandeur; l'inhumanité, de fermeté, & la fourberie, d'eſprit.

* Les fourbes croyent aiſément que les autres le ſont; ils ne peuvent gueres être trompez, & ils ne trompent pas longtemps.

Je me racheteray toûjours fort volontiers d'être fourbe, par être ſtupide & paſſer pour tel.

On ne trompe point en bien, la fourberie

berie ajoûte la malice au mensonge.

* S'il y avoit moins de duppes, il y auroit moins de ce qu'on appelle des hommes fins ou entendus, & de ceux qui tirent autant de vanité que de distinction d'avoir sçû pendant tout le cours de leur vie tromper les autres: comment voulez-vous qu'*Erophile* à qui le manque de parole, les mauvais offices, la fourberie, bien loin de nuire, ont mérité des graces & des bienfaits de ceux mêmes qu'il a ou manqué de servir, ou desobligez, ne présume pas infiniment de soy & de son industrie?

* L'on n'entend dans les places & dans les ruës des grandes Villes, & de la bouche de ceux qui passent, que les mots *d'exploit*, de *saisie*, d'*interrogatoire*, de *promesse*, & de *plaider contre sa promesse*: est-ce qu'il n'y auroit pas dans le monde la plus petite équité? Seroit-il au contraire rempli de gens qui demandent froidement ce qui ne leur est pas dû, ou qui refusent nettement de rendre ce qu'ils doivent.

Parchemins inventez pour faire souvenir ou pour convaincre les hommes de leur parole: honte de l'humanité.

Ostez les passions, l'interêt, l'injustice, quel calme dans les plus grandes Villes! Les besoins & la subsistance n'y font pas le tiers de l'embarras.

* Rien n'engage tant un esprit raisonnable à supporter tranquillement des parens

rens & des amis les torts qu'ils ont à son égard, que la reflexion qu'il fait sur les vices de l'humanité; & combien il est penible aux hommes d'etre constans, genereux, fideles, d'étre touchez d'une amitié, plus forte que leur interêt : comme il connoît leur portée, il n'exige point d'eux qu'ils penetrent les corps, qu'ils volent dans l'air, qu'ils ayent de l'équité; il peut haïr les hommes en general, où il y a si peu de vertu; mais il excuse les particuliers, il les aime même par des motifs plus relevez; & il s'étudie à meriter le moins qu'il se peut une pareille indulgence.

* il y de certains biens que l'on desire avec emportement, & dont l'idée seule nous enleve & nous transporte; s'il nous arrive de les obtenir, on les sent plus tranquillement qu'on ne l'eût pensé, on en joüit moins, que l'on aspire encore à de plus grands.

* Il y a des maux effroyables & d'horribles malheurs où l'on n'ose penser; & dont la seule vûë fait fremir; s'il arrive que l'on y tombe, l'on se trouve des ressources que l'on ne se connoissoit point, l'on se roidit contre son infortune, & l'on fait mieux qu'on ne l'esperoit.

* Il ne faut quelquefois qu'une jolie maison dont on herite; qu'un beau cheval, ou un joli chien dont on se trouve le

c'est un indéfini dans le temps qui tient quelque chose de l'infini, & de ce qu'on appelle éternité.

* Pensons que comme nous soûpirons présentement pour la florissante jeunesse qui n'est plus, & ne reviendra point ; la caducité suivra qui nous fera regretter l'âge viril où nous sommes encore, & que nous n'estimons pas assez.

* L'on craint la vieillesse, que l'on n'est pas seur de pouvoir atteindre.

* L'on espere de vieillir & l'on craint la vieillesse, c'est-à-dire, l'on aime la vie & l'on fuit la mort.

* C'est plûtôt fait de ceder à la nature & de craindre la mort, que de faire de continuels efforts, s'armer de raisons & de reflexions, & étre continuellement aux prises avec soy-même, pour ne la pas craindre.

* Si de tous les hommes les uns mouroient, les autres non, ce seroit une désolante affliction que de mourir.

* Une longue maladie semble étre placée entre la vie & la mort, afin que la mort même devienne un soulagement & à ceux qui meurent, & à ceux qui restent.

* A parler humainement, la mort a un bel endroit, qui est de mettre fin à la vieillesse.

La mort qui prévient la caducité arrive plus à propos, que celle qui la termine.

* Le

* Le regret qu'ont les hommes du mauvais employ du temps qu'ils ont déja vécu, ne les conduit pas toûjours à faire de celui qui leur reste à vivre, un meilleur usage.

* La vie est un sommeil, les vieillards sont ceux dont le sommeil a été plus long; ils ne commencent à se réveiller que quand il faut mourir : s'ils repassent alors sur tout le cours de leurs années, ils ne trouvent souvent ny vertus, ny actions loüables qui les distinguent les unes des autres; ils confondent leurs differens âges, ils n'y voyent rien qui marque assez pour mesurer le temps qu'ils ont vécu : ils ont eu un songe confus, informe & sans aucune suite; ils sentent neanmoins, comme ceux qui s'éveillent, qu'ils ont dormi long-temps.

* Il n'y a pour l'homme que trois évenemens, naître, vivre & mourir : il ne se sent pas naître, il souffre à mourir, & il oublie de vivre.

* Il y a un temps où la raison n'est pas encore, où l'on ne vit que par instinct à la maniere des animaux, & dont il ne reste dans la memoire aucun vestige. Il y a un second temps où la raison se déve-loppe, où elle est formée, & où elle pourroit agir, si elle n'étoit pas obscurcie & comme éteinte par les vices de la complexion, & par un enchaînement de pas-

L'unique soin des enfans est de trouver l'endroit foible de leurs maîtres, comme de tous ceux à qui ils sont soûmis : dés qu'ils ont pû les entamer ils gagnent le dessus, & prennent sur eux un ascendant qu'ils ne perdent plus. Ce qui nous fait décheoir une premiere fois de cette superiorité à leur égard, est toûjours ce qui nous empêche de la recouvrer.

V * La paresse, l'indolence, & l'oisiveté, vices si naturels aux enfans, disparoissent dans leurs jeux, où ils sont vifs, appliquez, exacts ; amoureux des régles & de la symmetrie ; où ils ne se pardonnent nulle faute les uns aux autres, & recommencent eux-mêmes plusieurs fois une seule chose qu'ils ont manquée : présages certains qu'ils pourront un jour negliger leurs devoirs, mais qu'ils n'oublieront rien pour leurs plaisirs.

* Aux enfans tout paroît grand, les cours, les jardins, les édifices, les meubles, les hommes, les animaux : aux hommes les choses du monde paroissent ainsi, & j'ose dire par la même raison, parce qu'ils sont petits.

* Les enfans commencent entre eux par l'état populaire, chacun y est le maître ; & ce qui est bien naturel, ils ne s'en accommodent pas longtemps, & passent au Monarchique : quelqu'un se distingue, ou par une plus grande vivacité, ou par une

une meilleure disposition du corps, ou par une connoissance plus exacte des jeux differens & des petites loix qui les composent; les autres lui déferent, & il se forme alors un gouvernement absolu qui ne roule que sur le plaisir.

* Qui doute que les enfans ne conçoivent, qu'ils ne jugent, qu'ils ne raisonent consequemment; si c'est seulement sur de petites choses, c'est qu'ils sont enfans, & sans une longue experience; & c'est en mauvais termes, c'est moins leur faute que celle de leurs parens ou de leurs maîtres.

* C'est perdre toute confiance dans l'esprit des enfans & leur devenir inutile, que de les punir des fautes qu'ils n'ont point faites, ou même severement de celles qui sont legeres; ils sçavent précisément & mieux que personne ce qu'ils méritent, & ils ne méritent gueres que ce qu'ils craignent; ils connoissent si c'est à tort ou avec raison qu'on les châtie, & ne se gâtent pas moins par des peines mal ordonnées que par l'impunité.

* On ne vit point assez pour profiter de ses fautes; on en commet pendant tout le cours de sa vie, & tout ce que l'on peut faire à force de faillir, c'est de mourir corrigé.

Il n'y a rien qui rafraîchisse le sang,

le monde nous connoît : l'on fait l'aveu de sa paresse en des termes qui signifient toûjours son désinteressement, & que l'on est gueri de l'ambition : l'on ne rougit point de sa mal-propreté qui n'est qu'une negligence pour les petites choses, & qui semble supposer qu'on n'a d'application que pour les solides & essentielles. Un homme de guerre aime à dire que c'étoit par trop d'empressement ou par curiosité qu'il se trouva un certain jour à la tranchée, ou en quelque autre poste tres-perilleux, sans être de garde ny commandé ; & il ajoûte qu'il en fut repris de son General. De même une bonne tête, ou un ferme genie qui se trouve né avec cette prudence que les autres hommes cherchent vainement à acquerir ; qui a fortifié la trempe de son esprit par une grande experience ; que le nombre, le poids, la diversité, la difficulté, & l'importance des affaires occupent seulement, & n'accablent point ; qui par l'étenduë de ses vûës & de sa penetration se rend maître de tous les évenemens ; qui bien loin de consulter toutes les reflexions qui sont écrites sur le gouvernement & la politique, est peut-être de ces ames sublimes nées pour regir les autres, & sur qui ces premieres regles ont été faites ; qui est détourné par les grandes choses qu'il fait, des belles ou des agreables qu'il pourroit lire, & qui

qui au contraire ne perd rien à retracer & à feüilleter, pour ainsi dire, sa vie & ses actions. Un homme ainsi fait peut dire aisément & sans se commettre, qu'il ne connoît aucun livre, & qu'il ne lit jamais.

* On veut quelquefois cacher ses foibles, ou en diminuer l'opinion par l'aveu libre que l'on en fait. Tel dit, je suis ignorant, qui ne sçait rien : un homme dit ; je suis vieux, il passe soixante ans : un autre encore, je ne suis pas riche, & il est pauvre.

* La modestie n'est point, ou est confonduë avec une chose toute differente de soy, si on la prend pour un sentiment interieur qui avilit l'homme à ses propres yeux, & qui est une vertu surnaturelle qu'on appelle humilité. L'homme de sa nature pense hautement & superbement de lui-même, & ne pense ainsi que de lui-même ; la modestie ne tend qu'à faire que personne n'en souffre ; elle est une vertu du dehors qui régle ses yeux, sa démarche, ses paroles, son ton de voix ; & qui le fait agir exterieurement avec les autres, comme s'il n'étoit pas vray qu'il les compte pour rien.

* Le monde est plein de gens qui faisant exterieurement & par habitude, la comparaison d'eux-mêmes avec les autres, decident toûjours en faveur de leur merite, & agissent consequemment.

* Vous dites qu'il faut être modeste; les gens bien nez ne demandent pas mieux: faites seulement que les hommes n'empietent pas sur ceux qui cedent par modestie, & ne brisent pas ceux qui plient.

De même l'on dit, il faut avoir des habits modestes; les personnes de mérite ne desirent rien davantage: mais le monde veut de la parure, on lui en donne; il est avide de la superfluité, on lui en montre: quelques-uns n'estiment les autres que par de beau linge ou par une riche étoffe, l'on ne refuse pas toûjours d'être estimé à ce prix: il y a des endroits où il faut se faire voir, un galon d'or plus large, ou plus étroit, vous fait entrer ou refuser.

* Nôtre vanité & la trop grande estime que nous avons de nous-mêmes, nous fait soupçonner dans les autres une fierté à nôtre égard qui y est quelquefois, & qui souvent n'y est pas: une personne modeste n'a point cette délicatesse.

* Comme il faut se défendre de cette vanité qui nous fait penser que les autres nous regardent avec curiosité & avec estime, & ne parlent ensemble que pour s'entretenir de nôtre merite & faire nôtre éloge: aussi devons-nous avoir une certaine confiance qui nous empêche de croire qu'on ne se parle à l'oreille que pour dire du mal de nous, ou que l'on ne rit que pour s'en mocquer.

* D'où

* D'où vient qu'*Alcippe* me saluë aujourd'huy, me soûrit & se jette hors d'une portiere de peur de me manquer ? je ne suis pas riche, & je suis à pied, il doit dans les regles ne me pas voir ; n'est-ce point pour étre vû lui-même dans un même fond avec un Grand ?

* L'on est si rempli de soi-même, que tout s'y rapporte ; l'on aime à étre vû, à étre montré, à étre salué, même des inconnus ; ils sont fiers, s'ils l'oublient : l'on veut qu'ils nous devinent.

* Nous cherchons nôtre bonheur hors de nous-mêmes, & dans l'opinion des hommes que nous connoissons flatteurs, peu sinceres, sans équité, pleins d'envie, de caprices & de préventions : quelle bizarrerie !

* Il semble que l'on ne puisse rire que des choses ridicules ; l'on voit neanmoins de certaines gens qui rient également des choses ridicules, & de celles qui ne le sont pas. Si vous étes sot & inconsideré, & qu'il vous échape devant eux quelque impertinence, ils rient de vous : si vous étes sage, & que vous ne disiez que des choses raisonnables, & du ton qu'il les faut dire, ils rient de même.

* Ceux qui nous ravissent les biens par la violence, ou par l'injustice, & qui nous ôtent l'honneur par la calomnie, nous marquent assez leur haine pour nous ; mais ils

ne

ne nous prouvent pas également qu'ils ayent perdu à nôtre égard toute sorte d'estime aussi ne sommes nous pas incapables de quelque retour pour eux, & de leur rendre un jour nôtre amitié. La mocquerie au contraire est de toutes les injures celle qui se pardonne le moins; elle est le langage du mépris, & l'une des maniéres dont il se fait le mieux entendre; elle attaque l'homme dans son dernier retranchement, qui est l'opinion qu'il a de soy-même; elle veut le rendre ridicule à ses propres yeux, & ainsi elle le convainc de la plus mauvaise disposition où l'on puisse être pour lui, & le rend irreconciliable.

C'est une chose monstrueuse que le goût & la facilité qui est en nous de railler, d'improuver & de mépriser les autres; & tout ensemble la colere que nous ressentons contre ceux qui nous raillent, nous improuvent, & nous méprisent.

* La santé & les richesses ôtant aux hommes l'experience du mal, leur inspirent la dureté pour leurs semblables; & les gens déja chargez de leur propre misère sont ceux qui entrent davantage par la compassion dans celle d'autruy.

* Il semble qu'aux âmes bien nées les fêtes, les spectacles, la symphonie raprochent & font mieux sentir l'infortune de nos proches ou de nos amis.

* Une

* Une grande ame est au dessus de l'injure, de l'injustice, de la douleur, de la mocquerie; & elle seroit invulnerable, si elle ne souffroit par la compassion.

* Il y a une espece de honte d'être heureux à la vûe de certaines miseres.

* On est prompt à connoître ses plus petits avantages, & lent à penetrer ses défauts: on n'ignore point qu'on a de beaux sourcils, les ongles bienfaits; on sçait à peine que l'on est borgne, on ne sçait point du tout que l'on manque d'esprit.

Argyre tire son gant pour montrer une belle main, & elle ne neglige pas de découvrir un petit soulier qui suppose qu'elle a le pied petit; elle rit des choses plaisantes ou serieuses pour faire voir de belles dents, si elle montre son oreille, c'est quelle l'a bien faite, & si elle ne danse jamais, c'est qu'elle est peu contente de sa taille qu'elle a épaisse; elle entend tous ses interêts à l'exception d'un seul, elle parle toûjours, & n'a point d'esprit.

* Les hommes comptent presque pour rien toutes les vertus du cœur, & idolâtrent les talens du corps & de l'esprit: celuy qui dit froidement de soy, & sans croire blesser la modestie, qu'il est bon, qu'il est constant, fidele, sincere, equitable, reconnoissant, n'ose dire qu'il est vif, qu'il a les dents.

dents belles & la peau douce; cela est trop fort.

Il est vray qu'il y a deux vertus que les hommes admirent, la bravoure & la liberalité; parce qu'il y a deux choses qu'ils estiment beaucoup, & que ces vertus font negliger, la vie & l'argent: aussi personne n'avance de soy qu'il est brave ou liberal.

Personne ne dit de soy, & sur tout sans fondement, qu'il est beau, qu'il est genereux, qu'il est sublime: on a mis ces qualitez à un trop haut prix; on se contente de le penser.

* Quelque rapport qu'il paroisse de la jalousie à l'émulation, il y a entr'elles le même éloignement, que celuy qui se trouve entre le vice & la vertu.

La jalousie & l'émulation s'exercent sur le même objet, qui est le bien ou le merite des autres, avec cette difference, que celle-cy est un sentiment volontaire, courageux, sincere, qui rend l'ame feconde, qui la fait profiter des grands exemples, & la porte souvent au dessus de ce qu'elle admire; & que celle-là au contraire est un mouvement violent & comme un aveu contraint du mérite qui est hors d'elle; qu'elle va même jusques à nier la vertu dans les sujets où elle existe, ou qui forcée de la reconnoître, luy refuse les éloges ou luy envie les recompenses;

ſes; une paſſion ſterile qui laiſſe l'homme dans l'état où elle le trouve; qui le remplit de lui-même, de l'idée de ſa reputation; qui le rend froid & ſec ſur les actions ou ſur les ouvrages d'autruy, qui fait qu'il s'étonne de voir dans le monde d'autres talens que les ſiens, ou d'autres hommes avec les mêmes talens dont il ſe pique; vice honteux, & qui par ſon excés rentre toûjours dans la vanité & dans la preſomption; & ne perſuade pas tant à celuy qui en eſt bleſſé, qu'il a plus d'eſprit & de merite que les autres, qu'il lui fait croire qu'il a lui ſeul de l'eſprit & du merite.

L'émulation & la jalouſie ne ſe rencontrent gueres que dans les perſonnes de même art, de mêmes talens, & de même condition. Les plus vils artiſans ſont les plus ſujets à la jalouſie, ceux qui font profeſſion des arts liberaux ou des belles-lettres, les Peintres, les Muſiciens, les Orateurs, les Poëtes, tous ceux qui ſe mêlent d'écrire ne devroient être capables que d'émulation.

Toute jalouſie n'eſt point exempte de quelque ſorte d'envie, & ſouvent même ces deux paſſions ſe confondent. L'envie au contraire eſt quelquefois ſeparée de la jalouſie; comme eſt celle qu'excitent dans nôtre ame les conditions fort élevées au deſſus de la nôtre, les grandes for-

fortunes, la faveur, le ministere.

L'envie & la haine s'unissent toûjours & se fortifient l'une l'autre dans un même sujet; & elles ne sont reconnoissables entre elles, qu'en ce que l'une s'attache à la personne, l'autre à l'état & à la condition.

Un homme d'esprit n'est point jaloux d'un ouvrier qui a travaillé une bonne épée, ou d'un statuaire qui vient d'achever une belle figure: il sçait qu'il y a dans ces arts des regles & une methode qu'on ne devine point, qu'il y a des outils à manier dont il ne connoit ny l'usage, ny le nom, ny la figure; & il lui suffit de penser qu'il n'a point fait l'apprentissage d'un certain métier, pour se consoler de n'y être point maître; il peut au contraire être susceptible d'envie & même de jalousie contre un Ministre & contre ceux qui gouvernent comme si la raison & le bons sens qui lui sont communs avec eux, étoient les seuls instrumens qui servent à regir un Etat & à presider aux affaires publiques: & qu'ils dussent suppléer aux regles, aux preceptes, à l'experience.

* L'on voit peu d'esprits entierement lourds & stupides; l'on en voit encore moins qui soient sublimes & transcendans; le commun des hommes nage entre ces deux extrémitez: l'intervalle est rempli par un grand nombre de talens ordinaires,

mais

mais qui sont d'un grand usage, servent à la Republique, & renferment en soy l'utile & l'agreable ; comme le commerce, les finances, le détail des armées, la navigation, les arts, les métiers, l'heureuse memoire, l'esprit du jeu, celui de la societé & de la conversation.

* Tout l'esprit qui est au monde, est inutile à celui qui n'en a point ; il n'a nulles vûës, & il est incapable de profiter de celles d'autruy.

* Le premier degré dans l'homme aprés la raison, ce seroit de sentir qu'il l'a perduë ; la folie même est incompatible avec cette connoissance ; de même ce qu'il y auroit en nous de meilleur aprés l'esprit, ce seroit de connoître qu'il nous manque, par là on feroit l'impossible, on sçauroit sans esprit n'étre pas un sot, ny un fat, ny un impertinent.

* Un homme qui n'a de l'esprit que dans une certaine mediocrité est serieux & tout d'une piece ; il ne rit point, il ne badine jamais, il ne tire aucun fruit de la bagatelle ; aussi incapable de s'élever aux grandes choses, que de s'accommoder même par relâchement des plus petites, il sçait à peine joüer avec ses enfans.

* Tout le monde dit d'un fat, qu'il est un fat ; personne n'ose le lui dire à lui-même, il meurt sans le sçavoir, & sans que personne se soit vangé.

* Quelle mesintelligence entre l'esprit & le cœur! Le Philosophe vit mal avec tous ses preceptes, & le politique rempli de vûës & de reflexions ne sçait pas se gouverner.

* L'esprit s'use comme toutes choses; les sciences sont ses alimens, elles le nourrissent & le consument.

* Les petits sont quelquefois chargez de mille vertus inutiles; ils n'ont pas de quoy les mettre en œuvre.

* Il se trouve des hommes qui soûtiennent facilement le poids de la faveur & de l'autorité, qui se familiarisent avec leur propre grandeur, & à qui la tête ne tourne point dans les postes les plus élevez. Ceux au contraire que la fortune aveugle sans choix & sans discernement a comme accablez de ses bienfaits, en joüissent avec orgüeil & sans moderation; leurs yeux, leur démarche, leur ton de voix & leur accés marquent longtemps en eux l'admiration où ils sont d'eux-mêmes, & de se voir si éminens; & ils deviennent si farouches, que leur chûte seule peut les apprivoiser.

* Un homme haut & robuste, qui a une poitrine large, & de larges épaules, porte legerement & de bonne grace un lourd fardeau, il luy reste encore un bras de libre; un nain seroit écrasé de la moitié de sa charge: ainsi les postes éminens rendent les grands hommes encore plus grands,

grands, & les petits beaucoup plus petits.

* Il y a des gens qui gagnent à être extraordinaires: ils voguent, ils cinglent dans une mer où les autres échoüent & se brisent; ils parviennent, en blessant toutes les regles de parvenir; ils tirent de leur irregularité & de leur folie tous les fruits d'une sagesse la plus consommée; hommes dévoüez à d'autres hommes, aux Grands à qui ils ont sacrifié, en qui ils ont placé leurs dernieres esperances; ils ne les servent point; mais ils les amusent; les personnes de merite & de service sont utiles aux Grands, ceux-cy leur sont necessaires, ils blanchissent auprés d'eux dans la pratique des bons mots, qui leur tiennent lieu d'exploits dont ils attendent la récompense: ils s'attirent à force d'être plaisans, des emplois graves, & s'élevent par un continuel enjoüement jusqu'au serieux des dignitez: ils finissent enfin, & rencontrent inopinément un avenir qu'ils n'ont ny craint ny esperé; ce qui reste d'eux sur la terre, c'est l'exemple de leur fortune, fatal à ceux qui voudroient le suivre.

* L'on exigeroit de certains personnages qui ont une fois été capables d'une action noble, heroïque, & qui a été sçûë de toute la terre, que sans paroître comme épuisez par un si grand effort, ils eussent du

du moins dans le reste de leur vie cette conduite sage & judicieuse qui se remarque même dans les hommes ordinaires, qu'ils ne tombassent point dans des petitesses indignes de la haute reputation qu'ils avoient acquise, que se mêlant moins dans le peuple, & ne lui laissant pas le loisir de les voir de prés, ils ne le fissent point passer de la curiosité & de l'admiration à l'indifference, & peut-être au mépris.

* Il coute moins à certains hommes de s'enrichir de mille vertus, que de se corriger d'un seul défaut : ils sont mêmes si malheureux, que ce vice est souvent celui qui convenoit le moins à leur état, & qui pouvoit leur donner dans le monde plus de ridicule ; il affoiblit l'éclat de leurs grandes qualitez, empêche qu'ils ne soient des hommes parfaits, & que leur reputation ne soit entiere : on ne leur demande point qu'ils soient plus éclairez & plus incorruptibles ; qu'ils soient plus amis de l'ordre & de la discipline ; plus fideles à leurs devoirs, plus zelez pour le bien public ; plus graves : on veut seulement qu'ils ne soient point amoureux.

* Quelques hommes dans le cours de leur vie sont si differens d'eux mêmes par le cœur & par l'esprit, qu'on est sûr de se méprendre, si l'on en juge seulement par ce qui a paru d'eux dans leur premiere jeunesse. Tels étoient pieux, sages, sça-

vains ; qui par cette molesse inseparable d'une trop riante fortune ne le sont plus. L'on en sçait d'autres qui ont commencé leur vie par les plaisirs, & qui ont mis ce qu'ils avoient d'esprit à les connoître ; que les disgraces ensuite ont rendu religieux, sages, temperans : ces derniers sont pour l'ordinaire de grands sujets, & sur qui l'on peut faire beaucoup de fond ; ils ont une probité éprouvée par la patience & par l'adversité ; ils entent sur cette extréme politesse que le commerce des femmes leur a donnée, & dont ils ne se défont jamais, un esprit de régle, de reflexion, & quelque-fois une haute capacité, qu'ils doivent à la chambre & au loisir d'une mauvaise fortune.

Tout nôtre mal vient de ne pouvoir être seuls ; de là le jeu, le luxe, la dissipation, le vin, les femmes, l'ignorance, la méfiance, l'envie, l'oubli de soi-même & de Dieu.

* L'homme semble quelquefois ne se suffire pas à soi-même, les tenebres, la solitude le troublent, le jettent dans des craintes frivoles, & dans de vaines terreurs ; le moindre mal alors qui puisse lui arriver est de s'ennuyer.

* L'ennuy est entré dans le monde par la paresse, elle a beaucoup de part dans la recherche que font les hommes des plaisirs,

du jeu, de la societé ; celuy qui aime le travail a assez de soi-même.

* La plûpart des hommes employent la premiere partie de leur vie à rendre l'autre miserable.

* Il y a des ouvrages qui commencent par A & finissent par Z ; le bon, le mauvais, le pire, tout y entre, rien en un certain genre n'est oublié ; quelle recherche, quelle affectation dans ces ouvrages ! On les appelle des jeux d'esprit. De même il y a un jeu dans la conduite ; on a commencé, il faut finir, on veut fournir toute la carriere : il seroit mieux ou de changer ou de suspendre, mais il est plus rare & plus difficile de poursuivre, on poursuit, on s'anime par les contradictions, la vanité soûtient, supplée à la raison qui cede & qui se desiste ; on porte ce raffinement jusques dans les actions les plus vertueuses, dans celles mêmes où il entre de la Religion.

* Il n'y a que nos devoirs qui nous coûtent ; parce que leur pratique ne regardant que les choses que nous sommes étroitement obligez de faire, elle n'est pas suivie de grands éloges, qui est tout ce qui nous excite aux actions loüables, & qui nous soûtient dans nos entreprises. N ** † aime une pieté fastueuse qui lui attire l'intendance des besoins des pauvres, le rend dépositaire de leur patrimoine, & fait

† De Mauroi Curé des invalides.

fait de sa maison un depost public où se font les distributions ; les gens à petits collets, & les *sœurs grises* y ont une libre entrée, toute une ville voit ses aumônes, & les publie : qui pourroit douter qu'il soit homme de bien, si ce n'est peut-être ses creanciers ?

* *Geronte* meurt de caducité, & sans avoir fait ce testament qu'il projettoit depuis trente années ; dix têtes viennent *ab intestat* partager sa succession: il ne vivoit de puis long-temps que par les soins d'*Asterie* sa femme, qui jeune encore s'étoit devoüée à sa personne, ne le perdoit pas de vûë, secouroit sa vieillesse, & lui a enfin fermé les yeux. Il ne lui laisse pas assez de bien pour pouvoir se passer pour vivre d'un autre vieillard.

* Laisser perdre charges & benefices plûtôt que de vendre ou de resigner méme dans son extrême vieillesse, c'est se persuader qu'on n'est pas du nombre de ceux qui meurent ; ou si l'on croit que l'on peut mourir, c'est s'aimer soi-même & n'aimer que soi.

* *Fauste* est un dissolu, un prodigue, un libertin, un ingrat, un emporté, qu'*Aurele* son oncle n'a pû haïr ni desheriter.

Frontin neveu d'Aurele aprés vingt années d'une probité connuë, & d'une complaisance aveugle pour ce vieillard, ne l'a

pû fléchir en sa faveur; & ne tire de sa dépoüille qu'une legere pension que Fauste unique légataire lui doit payer.

* Les haines sont si longues & si opiniatrées que le plus grand signe de mort dans un homme malade, c'est la reconciliation.

* L'on s'insinuë auprés de tous les hommes, ou en les flattant dans les passions qui occupent leur ame, ou en compatissant aux infirmitez qui affligent leur corps; en cela seul consistent les soins que l'on peut leur rendre: de là vient que celui qui se porte bien, & qui desire peu de choses, est moins facile à gouverner.

* La molesse & la volupté naissent avec l'homme, & ne finissent qu'avec lui; ny les heureux, ny les tristes évenemens ne l'en peuvent separer: c'est pour lui ou le fruit de la bonne fortune, ou un dedommagement de la mauvaise.

* C'est une grande difformité dans la nature qu'un vieillard amoureux.

* Peu de gens se souviennent d'avoir été jeunes, & combien il leur étoit difficile d'être chastes & temperans; la premiere chose qui arrive aux hommes aprés avoir renoncé aux plaisirs, ou par bienseance, ou par lassitude, ou par régime, c'est de les condamner dans les autres: il entre dans cette conduite une sorte d'atta-

che-

chement pour les choſes mêmes que l'on vient de quitter ; l'on aimeroit qu'un bien qui n'eſt plus pour nous, ne fût plus auſſi pour le reſte du monde : c'eſt un ſentiment de jalouſie.

* Ce n'eſt pas le beſoin d'argent où les vieillards peuvent apprehender de tomber un jour, qui les rend avares ; car il y en a de tels qui ont de ſi grands fonds, qu'ils ne peuvent gueres avoir cette inquietude ; & d'ailleurs comment pourroient-ils craindre de manquer dans leur caducité des commoditez de la vie, puis qu'ils s'en privent eux-mêmes volontairement pour ſatisfaire à leur avarice : ce n'eſt point auſſi l'envie de laiſſer de plus grandes richeſſes à leurs enfans, car il n'eſt pas naturel d'aimer quelque autre choſe plus que ſoy-même, outre qu'il ſe trouve des avares qui n'ont point d'heritiers. Ce vice eſt plûtôt l'effet de l'âge & de la complexion des vieillards, qui s'y abandonnent auſſi naturellement, qu'ils ſuivoient leurs plaiſirs dans leur jeuneſſe, ou leur ambition dans l'âge viril ; il ne faut ny vigueur, ny jeuneſſe, ny ſanté pour étre avare ; l'on n'a auſſi nul beſoin de s'empreſſer, ou de ſe donner le moindre mouvement pour épargner ſes revenus ; il faut laiſſer ſeulement ſon bien dans ſes coffres & ſe priver de tout ; cela eſt commode aux vieillards à qui il faut une paſſion, parce qu'ils ſont hommes.

* Il y a des gens qui sont mal logez, mal couchez, mal habillez & plus mal nourris; qui essuyent les rigueurs des saisons, qui se privent eux-mêmes de la societé des hommes, & passent leurs jours dans la solitude, qui souffrent du present, du passé, & de l'avenir, dont la vie est comme une penitence continuelle; & qui ont ainsi trouvé le secret d'aller à leur perte par le chemin le plus penible : ce sont les avares.

* Le souvenir de la jeunesse est tendre dans les vieillards; ils aiment les lieux où ils l'ont passée, les personnes qu'ils ont commencé de connoître dans ce temps leur sont cheres; ils affectent quelques mots du premier langage qu'ils ont parlé, ils tiennent pour l'ancienne maniere de chanter, & pour la vieille danse; ils vantent les modes qui regnoient alors dans les habits, les meubles & les équipages; ils ne peuvent encore desapprouver des choses qui servoient à leurs passions, qui étoient si utiles à leurs plaisirs, & qui en rappellent la memoire : comment pourroient ils leur préferer de nouveaux usages, & des modes toutes recentes, où ils n'ont nulle part, dont il n'esperent rien, que les jeunes gens ont faites, & dont ils tirent à leur tour de si grands avantages contre la vieillesse?

* Une trop grande negligence, comme une excessive parure dans les vieillards mul-

multiplient leurs rides, & font mieux voir leur caducité.

* Un vieillard est fier, dédaigneux, & d'un commerce difficile, s'il n'a beaucoup d'esprit.

* Un vieillard qui a vécu à la Cour, qui a un grand sens & une memoire fidelle, est un trésor inestimable; il est plein de faits & de maximes; l'on y trouve l'histoire du siecle, revétuë de circonstances tres-curieuses, & qui ne se lisent nulle part; l'on y apprend des regles pour la conduite & pour les moeurs, qui sont toûjours seures, parce qu'elles sont fondées sur l'experience.

* Les jeunes gens à cause des passions qui les amusent, s'accommodent mieux de la solitude que les vieillards.

* *Philippe* déja vieux raffine sur la proprété & sur la mollesse, il passe aux petites delicatesses; il s'est fait un art du boire, du manger, du repos & de l'exercice; les petites régles qu'il s'est prescrites, & qui tendent toutes aux aises de sa personne, il les observe avec scrupule, & ne les romproit pas pour une maîtresse, si le regime lui avoit permis d'en retenir; il s'est accablé de superfluitez, que l'habitude enfin lui rend necessaires: il double ainsi & renforce les liens qui l'attachent à la vie, & il veut employer ce qui lui en reste à en rendre la perte plus douloureuse; n'ap- L'abbé Dancer.

 pre-

prehendoit-il pas assez de mourir.

* Le gros Givry ou le Marquis de Sablé.

* *Gnathon* ne vit que pour soy, & tous les hommes ensemble sont à son égard comme s'ils n'étoient point : non content de remplir à une table la premiere place, il occupe lui seul celle de deux autres ; il oublie que le repas est pour lui & pour toute la compagnie, il se rend maître du plat, & fait son propre de chaque service ; il ne s'attache à aucun des mets, qu'il n'ait achevé d'essayer de tous, il voudroit pouvoir les savourer tous, tout à la fois : il ne se sert à table que de ses mains, il manie les viandes, les remanie, démembre, déchire, & en use de maniere qu'il faut que les conviez, s'ils veulent manger, mangent ses restes : il ne leur épargne aucune de ces malpropretez dégoûtantes, capables d'ôter l'appetit aux plus affamez, le jus & les sausses lui dégouttent du menton & de la barbe ; s'il enleve un ragoût de dessus un plat, il le répand en chemin dans un autre plat & sur la nappe, on le suit à la trace ; il mange haut & avec grand bruit, il roule les yeux en mangeant, la table est pour lui un ratelier ; il écure ses dents, & il continuë à manger. Il se fait, quelque part où il se trouve, une maniere d'établissement, & ne souffre pas d'être plus pressé au Sermon ou au theatre que dans sa chambre : il n'y a dans un carosse que les places du fond qui lui coviennent, dans

dans toute autre, si on veut l'en croire, il pâlit & tombe en foiblesse : s'il fait un voyage avec plusieurs, il les prévient dans les hôtelleries, & il sçait toûjours se conserver dans la meilleure chambre le meilleur lit : il tourne tout à son usage, ses valets, ceux d'autruy courent dans le même temps pour son service ; tout ce qu'il trouve sous sa main lui est propre, hardes, équipages : il embarasse tout le monde, ne se contraint pour personne, ne plaint personne, ne connoît de maux que les siens, que sa repletion & sa bile ; ne pleure point la mort des autres, n'apprehende que la sienne, qu'il racheteroit volontiers de l'extinction du genre humain,

* *Cliton* n'a jamais eu toute sa vie que deux affaires, qui est de diner le matin & de souper le soir, il ne semble né que pour la digestion ; il n'a de même qu'un entretien, il dit les entrées qui ont été servies au dernier repas où il s'est trouvé, il dit combien il y a eu de potages, & quels potages, il place ensuite le rost & les entremets, il se souvient exactement de quels plats on a relevé le premier service, il n'oublie pas les *hors d'œuvre*, le fruit & les assiettes, il nomme tous les vins & toutes les liqueurs dont il a bû, il possede le langage des cuisines autant qu'il peut s'étendre, & il me fait en- Feu Mr. Dolonne & Du Broussin.

vie de manger à une bonne table où il ne soit point; il a sur tout un palais sûr, qui ne prend point le change, & il ne s'est jamais vû exposé à l'horrible inconvenient de manger un mauvais ragoût, ou de boire d'un vin mediocre : c'est un personnage illustre dans son genre, & qui a porté le talent de se bien nourrir jusques où il pouvoit aller, on ne reverra plus un homme qui mange tant & qui mange si bien; aussi est-il l'arbitre des bons morceaux, & il n'est gueres permis d'avoir du goût pour ce qu'il desapprouve. Mais il n'est plus, il s'est fait du moins porter à table jusqu'au dernier soûpir : il donnoit à manger le jour qu'il est mort, quelque part où il soit il mange, & s'il revient au monde, c'est pour manger.

* *Ruffin* commence à grisonner; mais il est sain, il a un visage frais & un œil vif qui lui promettent encore vingt années de vie; il est gay, *jovial*, familier, indifferent; il rit de tout son cœur, & il rit tout seul & sans sujet; il est content de soy, des siens, de sa petite fortune, il dit qu'il est heureux; il perd son fils unique, jeune homme de grande esperance, & qui pouvoit un jour étre l'honneur de sa famille; il remet sur d'autres le soin de pleurer, il dit, *Mon fils est mort; cela fera mourir sa mere*, & il est consolé : il n'a point de passions, il n'a ny amis ny ennemis,

mis ; personne ne l'embarasse, tout le monde lui convient, tout lui est propre, il parle à celui qu'il voit une premiere fois avec la même liberté, & la même confiance, qu'à ceux qu'il apelle de vieux amis, & il lui fait part bien-tôt de ses *quolibets* & de ses historiettes, on l'aborde, on le quitte sans qu'il y fasse attention ; & le même conte qu'il a commencé de faire à quelqu'un, il l'acheve à celui qui prend sa place.

* N ** est moins affoibli par l'âge que par la maladie, car il ne passe point soixante-huit ans, mais il a la goutte, & il est sujet à une colique nephretique, il a le visage décharné, le teint verdâtre, & qui menace ruine : il fait marner sa terre, & il compte que de quinze ans entiers il ne sera obligé de la fumer ; il plante un jeune bois, & il espere qu'en moins de vingt années il lui donnera un beau couvert. Il fait bâtir dans la ruë ** une maison de pierre de taille, rafermie dans les encognures, par des mains de fer, & dont il assure en toussant & avec une voix frele & debile, qu'on ne verra jamais la fin ; il se promene tous les jours dans ses ateliers sur le bras d'un valet qui le soulage, il montre à ses amis ce qu'il a fait, & il leur dit ce qu'il a dessein de faire. Ce n'est pas pour ses enfans qu'il bâtit, car il n'en a point, ny pour ses heritiers, personnes viles, & qui se sont broüil-

leés avec lui : c'est pour lui seul, & il mourra demain.

* *Antagoras* a un visage trivial & populaire, un Suisse de Paroisse ou le Saint de pierre qui orne le grand Autel n'est pas mieux connu que lui de toute la multitude : il parcourt le matin toutes les Chambres & tous les Greffes d'un Parlement, & le soir les ruës & les carrefours d'une Ville; il plaide depuis quarante ans, plus proche de sortir de la vie que de sortir d'affaires : il n'y a point eu au Palais depuis tout ce tems de causes celebres ou de procedures longues & embroüillées où il n'ait du moins intervenu; aussi a-t-il un nom fait pour remplir la bouche de l'Avocat, & qui s'accorde avec le demandeur ou le défendeur comme le substantif & l'adjectif. Parent de tous, & haï de tous, il n'y a gueres de familles dont il ne se plaigne, & qui ne se plaignent de lui : appliqué successivement à saisir une terre, à s'opposer au sceau, à se servir d'un *committimus*, ou à mettre un Arrest en execution, outre qu'il assiste chaque jour à quelques assemblées de creanciers; par tout syndic de directions, & perdant à toutes les banqueroutes, il a des heures de reste pour ses visites; vieil meuble de ruelle où il parle procés & dit des nouvelles : vous l'avez laissé dans une maison au Marais, vous le retrouvez au grand Fauxbourg, où il vous a prévenu, & où déja

déja il redit ses nouvelles & son procés: si vous plaidez vous-même, & que vous alliez le lendemain à la pointe du jour chez l'un de vos Juges pour le solliciter, le Juge attend pour vous donner audience qu'Antagoras soit expedié.

* Tels hommes passent une longue vie à se défendre des uns & à nuire aux autres, & ils meurent consumez de vieillesse, aprés avoir causé autant de maux qu'ils en ont soufferts.

* Il faut des saisies de terre, & des enlevemens de meubles, des prisons & des supplices; je l'avouë: mais justice, loix, & besoins à part, ce m'est une chose toûjours nouvelle de contempler avec quelle ferocité les hommes traitent d'autres hommes.

* L'on voit certains animaux farouches, des mâles & des femelles répandus par la campagne, noirs, livides & tout brûlez du Soleil, attachez à la terre qu'ils foüillent, & qu'ils remuënt avec une opiniâtreté invincible; ils ont comme une voix articulée. & quand ils se levent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine, & en effet ils sont des hommes; il se retirent la nuit dans des tanieres où ils vivent de pain noir, d'eau, & de racines; ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer & de recüeillir pour vivre, & méritent ainsi

 de

de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé.

* *Don Fernand* dans sa Province est oisif, ignorant, médisant, querelleux, fourbe, intemperant, impertinent; mais il tire l'épée contre ses voisins, & pour un rien il expose sa vie; il a tué des hommes, il sera tué.

* Le noble de Province inutile à sa patrie, à sa famille, & à lui-même; souvent sans toit, sans habits, & sans aucun mérite, repete dix fois le jour qu'il est Gentilhomme, traite les fourrures & les mortiers de bourgeoisie, occupé toute sa vie de ses parchemins & de ses titres qu'il ne changeroit pas contre les masses d'un Chancelier.

* Il se fait generalement dans tous les hommes des combinaisons infinies de la puissance, de la faveur, du genie, des richesses, des dignitez, de la noblesse, de la force, de l'industrie, de la capacité, de la vertu, du vice, de la foiblesse, de la stupidité, de la pauvreté, de l'impuissance, de la roture, & de la bassesse: ces choses mêlees ensemble en mille manieres differentes, & compensées l'une par l'autre en divers sujets, forment aussi les divers états & les differentes conditions. Les hommes d'ailleurs qui tous sçavent le fort & le foible les uns des autres, agissent aussi reciproquement comme ils croyent le devoir

voir faire, connoissent ceux qui leur sont égaux, sentent la superiorité que quelques-uns ont sur eux, & celle qu'ils ont sur quelques autres, & de là naissent entr'eux ou la familiarité, ou le respect & la déference, ou la fierté & le mépris: de cette source vient que dans les endroits publics, & où le monde se rassemble, on se trouve à tous momens entre celui que l'on cherche à aborder ou à saluer, & cet autre que l'on feint de ne pas connoître, & dont l'on veut encore moins se laisser joindre; que l'on se fait honneur de l'un, & qu'on a honte de l'autre; qu'il arrive même que celui dont vous vous faites honneur, & que vous voulez retenir, est celui aussi qui est embarassé de vous, & qui vous quitte; & que le même est souvent celui qui rougit d'autruy, & dont on rougit, qui dédaigne icy, & qui là est dédaigné; il est encore assez ordinaire de mépriser qui nous méprise; quelle misere! & puis qu'il est vray que dans un si étrange commerce, ce que l'on pense gagner d'un côté, on le perd de l'autre, ne reviendroit-il pas au même de renoncer à toute hauteur & à toute fierté, qui convient si peu aux foibles hommes, & de composer ensemble de se traiter tous avec une mutuelle bonté, qui avec l'avantage de n'être jamais mortifiez, nous procureroit un aussi grand bien que celui de ne mortifier personne.

* L'on ne peut plus entendre que celle qui est dépendante de la Religion Chrêtienne.

* Bien loin de s'effrayer, ou de rougir même du nom de Philosophe, il n'y a personne au monde qui ne dût avoir une forte teinture de Philosophie. * Elle convient à tout le monde; la pratique en est utile à tous les âges, à tous les sexes; & à toutes les conditions; elle nous console du bonheur d'autruy, des indignes préferences, des mauvais succés, du declin de nos forces ou de nôtre beauté, elle nous arme contre la pauvreté, la vieillesse, la maladie, & la mort, contre les sots & les mauvais railleurs; elle nous fait vivre sans une femme, ou nous fait supporter celle avec qui nous vivons.

* Les hommes en un même jour ouvrent leur ame à de petites joyes, & se laissent dominer par de petits chagrins; rien n'est plus inégal & moins suivi, que ce qui se passe en si peu de tems dans leur cœur & dans leur esprit. Le remede à ce mal êst de n'estimer les choses du monde précisément que ce qu'elles valent.

* Il est aussi difficile de trouver un homme vain qui se croye assez heureux, qu'un homme modeste qui se croye trop malheureux.

* Le destin du Vigneron, du Soldat & du Tailleur de pierre m'empêche de m'estimer malheureux, par la fortune des Princes ou des Ministres qui me manque.

* Il

* Il n'y a pour l'homme qu'un vray malheur, qui est de se trouver en faute, & d'avoir quelque chose à se reprocher.

* La plûpart des hommes pour arriver à leurs fins sont plus capables d'un grand effort, que d'une longue perseverance : leur paresse ou leur inconstance leur fait perdre le fruit des meilleurs commencemens ; ils se laissent souvent devancer par d'autres qui sont partis aprés eux, & qui marchent lentement, mais constamment.

* J'ose presque assurer que les hommes sçavent encore mieux prendre des mesures que les suivre, resoudre ce qu'il faut faire & ce qu'il faut dire, que de faire ou de dire ce qu'il faut : on se propose fermement dans une affaire qu'on negocie, de taire une certaine chose, & ensuite ou par passion, ou par une intemperance de langue, ou dans la chaleur de l'entretien, c'est la premiere qui échape.

* Les hommes agissent mollement dans les choses qui sont de leur devoir, pendant qu'ils se font un mérite, ou plûtôt une vanité de s'empresser pour celles qui leur sont étrangeres, & qui ne conviennent ny à leur état, ny à leur caractere.

* La difference d'un homme qui se revêt d'un caractere étranger à lui-même, quand il rentre dans le sien, est celle d'un masque à un visage.

* Te-

* *Telephe* a de l'esprit, mais dix fois moins, de compte fait, qu'il ne presume d'en avoir: il est donc dans ce qu'il dit, dans ce qu'il fait, dans ce qu'il médite, & ce qu'il projette; dix fois au delà de ce qu'il a d'esprit, il n'est donc jamais dans ce qu'il a de force & d'étenduë; ce raisonnement est juste: il a comme une barriere qui le ferme, & qui devroit l'avertir de s'arrêter en deçà; mais il passe outre, il se jette hors de sa sphere; il trouve lui-même son endroit foible; & se montre par cet endroit; il parle de ce qu'il ne sçait point, ou de ce qu'il sçait mal; il entreprend au dessus de son pouvoir, il desire au delà de sa portée; il s'égale à ce qu'il y a de meilleur en tout genre: il a du bon & du loüable qu'il offusque par l'affectation du grand ou du merveilleux; on voit clairement ce qu'il n'est pas, & il faut deviner ce qu'il est en effet. C'est un homme qui ne se mesure point, qui ne se connoit point: son caractere est de ne sçavoir pas se renfermer dans celuy qui lui est propre, & qui est le sien.

* L'homme du meilleur esprit est inégal, il souffre des accroissemens & des diminutions, il entre en verve, mais il en sort: alors s'il est sage, il parle peu, il n'écrit point, il ne cherche point à imaginer ny à plaire. Chante-t-on avec un rhume? ne faut-il pas attendre que la voix revienne?

Le

Le sot est Automate, il est machine, il est ressort, le poids l'emporte, le fait mouvoir, le fait tourner, & toûjours, & dans le même sens, & avec la même égalité ; il est uniforme, il ne se dément point, qui l'a vû une fois, l'a vû dans tous les instans & dans toutes les periodes de sa vie ; c'est tout au plus le boeuf qui mengle ou le merle qui sifle, il est fixé & déterminé, par sa nature, & j'ose dire par son espece : ce qui paroit le moins en lui, c'est son ame, elle n'agit point, elle ne s'exerce point, elle se repose.

* Le sot ne meurt point ; ou si cela lui arrive selon nôtre maniere de parler, il est vray de dire qu'il gagne à mourir, & que dans ce moment où les autres meurent, il commence à vivre : son ame alors pense, raisonne, infere, conclut, juge, prévoit, fait précisement tout ce qu'elle ne faisoit point ; elle se trouve dégagée d'une masse de chair, où elle étoit comme ensevelie sans fonction, sans mouvement, sans aucun du moins qui fût digne d'elle : je dirois presque qu'elle rougit de son propre corps, & des organes brutes & imparfaits, ausquels elle s'est vûë attachée si long-temps, & dont elle n'a pû faire qu'un sot ou qu'un stupide : elle va d'égal avec les grandes ames, avec celles qui font les bonnes têtes ou les hommes d'esprit. L'ame d'*Alain* ne se démele plus d'avec celles du grand

CON-

CONDÉ, de RICHELIEU, de PASCAL: de LINGENDES.

* La fausse délicatesse dans les actions libres, dans les mœurs ou dans la conduite n'est pas ainsi nommée, parce qu'elle est feinte; mais parce qu'en effet elle s'exerce sur des choses & en des occasions qui n'en méritent point. La fausse délicatesse de goût & de complexion n'est telle au contraire que parce qu'elle est feinte ou affectée: c'est *Emilie* qui crie de toute sa force sur un petit peril qui ne lui fait pas de peur: c'est une autre qui par mignardise pâlit à la vûë d'une souris, ou qui veut aimer les violettes, & s'évanoüir aux tubereuses.

* Qui oseroit se promettre de contenter les hommes? Un Prince, quelque bon & quelque puissant qu'il fût, voudroit-il l'entreprendre? qu'il l'essaye. Qu'il se fasse lui-même une affaire de leurs plaisirs, qu'il ouvre son Palais à ses Courtisans, qu'il les admette jusques dans son domestique, que dans des lieux dont la vûë seule est un spectacle, il leur fasse voir d'autres spectacles, qu'il leur donne le choix des jeux, des concerts & de tous les rafraichissemens, qu'il y ajoûte une chere splendide & une entiere liberté; qu'il entre avec eux en societé des mêmes amusemens, que le grand homme devienne aimable, & que le Heros soit humain & familer, il n'aura pas assez fait. Les hommes s'ennuyent

enfin

enfin des mêmes choses qui les ont charmez dans leurs commencemens, ils deserteroient *la table des Dieux*, & le *Nectar* avec le tems leur devient insipide: ils n'hesitent pas de critiquer des choses qui sont parfaites; il y entre de la vanité & une mauvaise délicatesse; leur goût, si on les en croit, est encore au delà de toute l'affectation qu'on auroit à les satisfaire, & d'une depense toute roiale que l'on feroit pour y réüssir, il s'y méle de la malignité qui va jusques à vouloir affoiblir dans les autres la joye qu'ils auroient de les rendre contens. Ces mêmes gens pour l'ordinaire si flateurs & si complaisans peuvent se démentir; quelquefois on ne les reconnoît plus, & l'on voit l'homme jusques dans le Courtisan.

* L'affectation dans le geste, dans le parler, & dans les manieres est souvent une suite de l'oisiveté, ou de l'indifference; & il semble qu'un grand attachement ou de serieuses affaires jettent l'homme dans son naturel.

* Les hommes n'ont point de caracteres, ou s'ils en ont, c'est celui de n'en avoir aucun qui soit suivi, qui ne se démente point, & où ils soient reconnoissables: ils souffrent beaucoup à être toûjours les mêmes, à perseverer dans le desordre, & s'ils se délassent quelquefois d'une vertu par une autre vertu, ils se dégoûtent plus

souvent

souvent d'un vice par un autre vice; ils ont des passions contraires, & des foibles qui se contredisent: il leur coûte moins de joindre les extremitez, que d'avoir une conduite dont une partie naisse de l'autre; ennemis de la moderation, ils outrent toutes choses, les bonnes & les mauvaises, dont ne pouvant ensuite supporter l'excés, ils l'adoucissent par le changement. *Adraste* étoit si corrompu & si libertin, qu'il lui a été moins difficile de suivre la mode, & se faire devot; il lui eût coûté davantage d'être homme de bien.

* D'où vient que les mémes hommes qui ont un flegme tout prét pour recevoir indifferemment les plus grands desastres, s'échapent, & ont une bile intarissable sur les plus petits inconveniens; ce n'est pas sagesse en eux qu'une telle conduite, car la vertu est égale & ne se dément point; c'est donc un vice, & quel autre que la vanité qui ne se réveille & ne se recherche que dans les évenemens, où il y a de quoy faire parler le monde, & beaucoup à gagner pour elle; mais qui se neglige sur tout le reste.

* L'on se repent rarement de parler peu, tres-souvent de trop parler; maxime usée & triviale que tout le monde ne pratique pas.

* C'est se vanger contre soy-même, & donner un trop grand avantage à ses ennemis,

mais, que de leur imputer des choses qui ne sont pas vrayes, & de mentir pour les décrier.

* Si l'homme sçavoit rougir de soy, quels crimes non seulement cachez, mais publics & connus ne s'épargneroit-il pas?

* Si certains hommes ne vont pas dans le bien jusques où ils pourroient aller, c'est par le vice de leur premiere instruction.

* Il y a dans quelques hommes une certaine mediocrité d'esprit qui contribuë à les rendre sages.

* Il faut aux enfans les verges & la ferule; il faut aux hommes faits une couronne, un sceptre, un mortier, des fourrures, des faisceaux, des timbales, des hoquetons. La raison & la justice dénuées de tous leurs ornemens ny ne persuadent ny n'intimident: l'homme qui est esprit se mene par les yeux & les oreilles.

* *Timon* ou le misantrope peut avoir l'ame austere & farouche, mais exterieurement il est civil & *ceremonieux*; il ne s'échappe pas, il ne s'apprivoise pas avec les hommes, au contraire il les traite honnêtement & serieusement, il employe à leur égard tout ce qui peut éloigner leur familiarité, il ne veut pas les mieux connoître ny s'en faire des amis, semblable en ce sens à une femme qui est en visite chez une autre femme.

* La

* La raison tient de la verité: elle est une; l'on n'y arrive que par un chemin, & l'on s'en écarte par mille; l'étude de la sagesse a moins d'étenduë que celle que l'on feroit des sots & des impertinens: celui qui n'a vû que des hommes polis & raisonnables, ou ne connoît pas l'homme, ou ne le connoit qu'à demy; quelque diversité qui se trouve dans les complexions ou dans les moeurs, le commerce du monde & la politesse donnent les mêmes apparences, font qu'on se ressemble les uns aux autres par des dehors qui plaisent reciproquement, qui semblent communs à tous, & qui font croire qu'il n'y a rien ailleurs qui ne s'y rapporte: celui au contraire qui se jette dans le peuple ou dans la province, y fait bien-tôt, s'il a des yeux, d'étranges découvertes, y voit des choses qui lui sont nouvelles, dont il ne se doutoit pas, dont il ne pouvoit avoir le moindre soupçon; il avance par des experiences continuelles dans la connoissance de l'humanité, il calcule presque en combien de manieres differentes l'homme peut être insupportable.

* Aprés avoir meurement approfondi les hommes, & connu le faux de leurs pensées, de leurs sentimens, de leurs goûts & de leurs affections, l'on est reduit à dire, qu'il y a moins à perdre pour eux

eux par l'inconſtance que par l'opiniâtreté.

* Combien d'ames foibles, molles & indifferentes, ſans de grands défauts, & qui puiſſent fournir à la ſatyre. Combien de ſortes de ridicules répandus parmi les hommes ; mais qui par leur ſingularité ne tirent point à conſequence, & ne ſont d'aucune reſſource pour l'inſtruction & pour la morale : ce ſont des vices uniques qui ne ſont pas contagieux, & qui ſont moins de l'humanité que de la perſonne.

DES JUGEMENS.

RIEN ne reſſemble mieux à la vive perſuaſion que le mauvais entêtement : de là les partis, les cabales, les heresies.

* L'on ne penſe pas toûjours conſtamment d'un même ſujet : l'entêtement & le dégoût ſe ſuivent de prés.

* Les grandes choſes étonnent, & les petites rebutent ; nous nous apprivoiſons avec les unes & les autres par l'habitude.

* Deux choſes toutes contraires nous previennent également, l'habitude & la nouveauté.

* Il n'y a rien de plus bas, & qui convienne mieux au peuple, que de parler en des

des termes magnifiques de ceux mêmes dont l'on pensoit tres-modestement avant leur élevation.

* La faveur des Princes n'exclud pas le mérite, & ne le suppose pas aussi.

* Il est étonnant qu'avec tout l'orgueil dont nous sommes gonflez, & la haute opinion que nous avons de nous-mêmes & de la bonté de nôtre jugement, nous negligions de nous en servir pour prononcer sur le mérite des autres : la vogue, la faveur populaire, celle du Prince nous entraînent comme un torrent : nous loüons ce qui est loüé, bien plus que ce qui est loüable.

* Je ne sçay s'il y a rien au monde qui coûte davantage à approuver & à loüer, que ce qui est plus digne d'approbation & de loüange, & si la vertu, le mérite, la beauté, les bonnes actions, les beaux ouvrages ont un effet plus naturel & plus sûr que l'envie, la jalousie & l'antipathie. Ce n'est pas d'un Saint dont un devot * sçait dire du bien, mais d'un autre devot : si une belle femme approuve la beauté d'une autre femme, on peut conclure qu'elle a mieux, que ce qu'elle approuve : si un Poëte loüe les vers d'un autre Poëte, il y a à parier qu'ils sont mauvais & sans consequence.

* Faux devot.

* Les hommes ne se goûtent qu'à peine les uns les autres, n'ont qu'une foible pen-

pente à s'approuver reciproquement ; action, conduite, pensée, expression, rien ne plait, rien ne contente ; ils substituënt à la place de ce qu'on leur recite, de ce qu'on leur dit, ou de ce qu'on leur lit, ce qu'ils auroient fait eux-mêmes en pareille conjoncture, ce qu'ils penseroient ou ce qu'ils écriroient sur un tel sujet, & ils sont si pleins de leurs idées qu'il n'y a plus de place pour celles d'autruy.

* Le commun des hommes est si enclin au déréglement & à la bagatelle ; & le monde est si plein d'exemples ou pernicieux ou ridicules, que je croirois assez que l'esprit de singularité, s'il pouvoit avoir ses bornes, & ne pas aller trop loin, approcheroit fort de la droite raison & d'une conduite reguliere.

Il faut faire comme les autres ; maxime suspecte, qui signifie presque toûjours, il faut mal faire, dés qu'on l'étend au delà de ces choses purement exterieures, qui n'ont point de suite, qui dépendent de l'usage, de la mode ou des bienseances.

* Si les hommes sont hommes plûtôt qu'Ours ou Pantheres ; s'ils sont équitables, s'ils se font justice à eux-mêmes, & qu'ils la rendent aux autres, que deviennent les loix, leur texte & le prodigieux accablement de leurs commentaires ? que devient le *petitoire* & le *possessoire*, & tout ce qu'on appelle Jurisprudence ? où se re-

duisent même ceux qui doivent tout leur relief & toute leur enflure à l'autorité où ils sont établis de faire valoir ces mêmes loix? Si ces mêmes hommes ont de la droiture & de la sincerité; s'ils sont gueris de la prévention, où sont évanaüies les disputes de l'école, la scolastique, & les controverses? S'ils sont temperans; chastes & moderez, que leur sert le mysterieux jargon de la medecine, & qui est une mine d'or pour ceux qui s'avisent de le parler? Legistes, Docteurs, Medecins, quelle chûte pour vous, si nous pouvions tous, nous donner le mot de devenir sages!

De combien de grands hommes dans les differens exercices de la paix & de la guerre auroit-on dû se passer! A quel point de perfection & de raffinement n'a-t-on pas porté de certains arts & de certaines sciences qui ne doivent point être necessaires, & qui sont dans le monde comme des remedes à à tous les maux, dont nôtre malice est l'unique source!

Que de choses depuis VARRON que Varron a ignorées! Ne nous suffiroit-il pas même de n'être sçavant que comme PLATON ou comme SOCRATE?

* Tel à un Sermon, à une Musique, ou dans une gallerie de peintures, a entendu à sa droite & à sa gauche, sur une chose précisément la même, des sentimens précisement opposez; cela me feroit dire volon

sontiers que l'on peut hazarder dans tout genre d'ouvrages, d'y mettre le bon & le mauvais; le bon plaît aux uns, & le mauvais aux autres; l'on ne risque gueres davantage d'y mettre le pire, il a ses partisans.

* Le Phoenix de la Pöësie *Chantante* † renaît de ses cendres; il a vû mourir & revivre sa reputation en un même jour, ce juge même si infaillible & si ferme dans ses jugemens, le public, a varié sur son sujet, ou il se trompe, ou il s'est trompé; celuy qui prononceroit aujourd'huy que Q * * en un certain genre est mauvais Poëte, parleroit presque aussi mal que s'il eût dit il y a quelque temps *il est bon Poëte.* † Mr. Quinaut.

* C.P. † étoit riche, & C.N. † ne l'étoit pas; *la Pucelle* & *Rodogune* méritoient chacune une autre avanture : ainsi l'on a toûjours demandé pourquoy dans telle ou telle profession, celuy-cy avoit fait sa fortune, & cet autre l'avoit manquée; & en cela les hommes cherchent la raison de leurs propres caprices, qui dans les conjonctures pressantes de leurs affaires, de leurs plaisirs, de leur santé, & de leur vie, leur font souvent laisser les meilleurs, & prendre les pires. † Mr. Chapelain. † Corneille.

* La condition des Comediens étoit infame chez les Romains, & honorable chez les Grecs : qu'est-elle chez nous? on

pense d'eux comme les Romains, on vit avec eux comme les Grecs.

† Le basque ou Pécour. †Rhœur la Macé Roscie la Barberean Nerine. La Pesant.

* Il suffisoit à *Bathylle* † d'être Pantomime pour être couru des Dames Romaines, à *Rhoé* de danser au theatre, à *Roscie* † & à *Nerine* de representer dans les chœurs, pour s'attirer une foule d'amans. La vanité & l'audace suites d'une trop grande puissance avoient ôté aux Romains le goût du secret & du mystere; ils se plaisoient à faire du theatre public celuy de leurs amours; ils n'étoient point jaloux de l'amphitheatre, & partageoient avec la multitude les charmes de leurs maîtresses; leur goût n'alloit qu'à laisser voir qu'ils aimoient, non pas une belle personne, ou une excellente Comédienne, mais une † Comedienne.

† La Dancour.

* Rien ne découvre mieux dans quelle disposition sont les hommes à l'égard des sciences & des belles lettres, & de quelle utilité ils les croyent dans la republique, que le prix qu'ils y ont mis, & l'idée qu'ils se forment de ceux qui ont pris le parti de les cultiver. Il n'y a point d'art si mecanique ny de si vile condition, où les avantages ne soient plus seurs, plus prompts & plus solides. Le Comedien couché dans son carosse jette de la bouë au visage de CORNEILLE qui est à pied. Chez plusieurs, sçavant & pedant sont synonimes.

Sou-

Souvent où le riche parle & parle de doctrine, c'est aux doctes à se taire, à écouter, à applaudir, s'ils veulent du moins ne passer que pour doctes.

* Il y a une sorte de hardiesse à soûtenir devant certains esprits la honte de l'érudition : l'on trouve chez eux une prevention toute établie contre les sçavans, à qui ils ôtent les manieres du monde, le sçavoir vivre, l'esprit de societé, & qu'ils renvoyent ainsi dépoüillez à leur cabinet & à leurs livres. Comme l'ignorance est un état paisible, & qui ne coûte aucune peine, l'on s'y range en foule, & elle forme à la Cour & à la Ville un nombreux parti qui l'emporte sur celuy des Sçavans. S'ils alleguent en leur faveur les noms d'ESTRE'ES, de HARLAY, BOSSUET, SEGUIER, MONTAUSIER, VARDES, CHEVREUSE, NOVION, LA MOIGNON, SCUDERY *, PELISSON, & de tant d'autres Personnages également doctes & polis; s'ils osent même citer les grands noms de CHARTRES, de CONDE', de CONTI, de BOURBON, du MAINE, de VENDÔME, comme de Princes qui ont sçû joindre aux plus belles & aux plus hautes connoissances, & l'atticisme des Grecs, & l'urbanité des Romains, l'on ne feint point de leur dire que ce sont des exemples singuliers : & s'ils ont recours à de solides raisons, elles sont foibles contre la voix de la

* M le Scudery.

multitude. Il semble neanmoins que l'on devroit décider sur cela avec plus de precaution, & se donner seulement la peine de douter, si ce méme esprit qui fait faire de si grands progrés dans les sciences, qui fait bien penser, bien juger, bien parler & bien écrire, ne pourroit point encore servir à étre poli.

Il faut tres-peu de fonds pour la politesse dans les manieres; il en faut beaucoup pour celle de l'esprit.

* Il est sçavant, dit un politique, il est donc incapable d'affaires; je ne luy confierois pas l'état de ma garderobe; & il a raison. OSSAT, XIMENES, RICHELIEU, étoient sçavans, étoient-ils habiles? ont-ils passé pour de bons Ministres? Il sçait le Grec, continuë l'homme d'Etat, c'est un Grimaud, c'est un Philosophe. Et en effet, une Fruitier à Athenes selon les apparences parloit Grec, & par cette raison étoit Philosophe: les BIGNONS, les LAMOIGNONS étoient de purs grimauds, qui en peut douter? ils sçavoient le Grec. Quelles visions, quel delire au grand, au sage, au judicieux ANTONIN! de dire *qu'alors les peuples seroient heureux, si l'Empereur philosophoit; ou si le Philosophe, ou le grimaud venoit à l'Empire.*

Les langues sont la clef ou l'entrée des sciences, & rien davantage; le mépris des

unes

unes tombe sur les autres: il ne s'agit point si les langues sont anciennes ou nouvelles, mortes ou vivantes, mais si elles sont grossieres ou polies; si les livres qu'elles ont formez, sont d'un bon ou d'un mauvais goût. Supposons, que nôtre langue pût un jour avoir le sort de la Grecque & de la Latine, seroit-on pedant quelques siecles aprés qu'on ne la parleroit plus, pour lire MOLLIERE ou la FONTAINE?

* Je nomme *Euripile*, & vous dites, c'est un bel esprit, vous ditez aussi de celuy qui travaille une poutre, il est Charpentier, & de celuy qui refait un mur, il est Maçon: je vous demande quel est l'atelier, où travaille cet homme de métier, ce bel esprit? quelle est son enseigne? à quel habit le reconnoit-on? quels sont ses outils? est-ce le coin, sont-ce le marteau ou l'enclume; où fend-il, où cogne-t-il son ouvrage, où l'expose-t-il en vente? Un ouvrier se pique d'être ouvrier; Euripile se pique-t-il d'être bel esprit? s'il est tel, vous me peignez un fat, qui met l'esprit en roture, une ame vile & mécanique, à qui ny ce qui est beau, ny ce qui est esprit, ne sçauroient s'appliquer serieusement; & s'il est vray qu'il ne se pique de rien, je vous entends, c'est un homme sage & qui a de l'esprit, ne dites-vous pas encore du sçavantasse, il est bel esprit, & ainsi du mauvais Poëte? Mais

vous-même vous croyez-vous sans aucun esprit? & si vous en avez, c'est sans doute de celuy qui est beau & convenable; vous voilà donc un bel esprit: ou s'il s'en faut peu que vous ne preniez ce nom pour une injure; continuez, j'y consens, de le donner à Euripile, & d'employer cette ironie comme les sots sans le moindre discernement, ou comme les ignorans qu'elle console d'une certaine culture qui leur manque, & qu'ils ne voyent que dans les autres.

* Qu'on ne me parle jamais d'encre, de papier, de plume, de style, d'Imprimeur, d'Imprimerie: qu'on ne se hazarde plus de me dire, vous écrivez si bien, *Antisthene* †, continuez d'écrire; ne verrons-nous point de vous un *in folio*? traitez de toutes les vertus & de tous les vices dans un ouvrage suivi, methodique, qui n'ait point de fin, ils devroient ajoûter, & nul cours. Je renonce à tout ce qui a été, qui est, & qui sera livre. *Berylle* † tombe en syncope à la vûë d'un chat, & moy à la vûë d'un livre. Suis-je mieux nourri & plus lourdement vétu, suis-je dans ma chambre à l'abri du Nort, ay-je un lit de plumes aprés vingt ans entiers qu'on me debite dans la place? j'ay un grand nom, dites-vous, & beaucoup de gloire, dites que j'ay beaucoup de vent qui ne sert à rien, ay-je un grain de ce métal qui pro-

† De la Bruyere autheur des Caracteres.

† l'Abbé de Rubec.

cure toutes choses? Le vil Praticien grossit son memoire, se voit rembourser des frais qu'il n'avance pas, & il a pour gendre un Comte ou un Magistrat. Un homme *rouge* ou *feüille-morte* devient Commis, & bien-tôt plus riche que son Maître, il le laisse dans la roture, & avec de l'argent il devient noble. B** † s'enrichit à montrer dans un cercle des marionnettes. BB** † à vendre en bouteilles l'eau de la riviere. † Un autre Charlatan arrive icy de delà les Monts avec une malle, il n'est pas déchargé, que les pensions courent, & il est prêt de retourner d'où il arrive avec des mulets & des fourgons. *Mercure* est *Mercure*, & rien davantage, & l'or ne peut payer ses meditations & ses intrigues; on y ajoûte la faveur & les distinctions. Et sans parler que des licites, on paye au Thuillier la thuille, & à l'ouvrier son tems & son ouvrage, paye-t-on à un Auteur ce qu'il pense & ce qu'il écrit? & s'il pense tres-bien, le paye-t-on tres-largement? se meuble-t-il, s'annoblit-il à force de penser & d'écrire juste? Il faut que les hommes soient habillez, qu'ils soient rasez, il faut que retirez dans leurs maisons ils ayent une porte qui ferme bien; est-il necessaire qu'ils soient instruits? folie, simplicité, imbecillité! continuë Antisthene, de mettre l'enseigne d'Auteur ou de Philo-

† Benoist.

* Barbere au Empirique.

† Le Marquis de la Ratinap.

sophe: avoir, s'il se peut, un *Office lucratif*, qui rende la vie aimable, qui fasse préter à ses amis, & donner à ceux qui ne peuvent rendre: écrire alors par jeu, par oysiveté, & comme *Titye* sifle ou jouë de la flûte; cela, ou rien: j'écris à ces conditions, & je cede ainsi à la violence de ceux qui me prennent à la gorge, & me disent, vous écrirez. Ils liront pour titre de mon nouveau livre, DU BEAU, DU BON, DU VRAY. DES IDEES. DU PREMIER PRINCIPE; *par Antisthene vendeur de marée.*

Ceux de Siam.

* Si les Ambassadeurs des Princes étrangers étoient des Singes instruits à marcher sur leurs pieds de derriere, & à se faire entendre par interprete, nous ne pourrions pas marquer un plus grand étonnement que celuy que nous donne la justesse de leurs réponses, & le bon sens qui paroît quelquefois dans leurs discours. La prévention du païs, jointe à l'orgueil de la nation, nous fait oublier que la raison est de tous les climats, & que l'on pense juste par tout où il y a des hommes: nous n'aimerions pas à étre traitez ainsi de ceux que nous appellons barbares; & s'il y a en nous quelque barbarie, elle consiste à étre épouvantez de voir d'autres peuples raisonner comme nous.

Tous les étrangers ne sont pas barbares, & tous nos compatriotes ne sont pas civilisez:

ſez : de même toute campagne n'eſt pas agreſte *, & toute ville n'eſt pas polie : il y a dans l'Europe un endroit d'une Province maritime d'un grand Royaume, où le Villageois eſt doux & inſinuant, le Bourgeois au contraire & le Magiſtrat groſſiers, & dont la ruſticité eſt hereditaire.

* Ce terme s'entend icy metaphoriquement.

* Avec un langage ſi pur, une ſi grande recherche dans nos habits, des mœurs ſi cultivées, de ſi belles loix & un viſage blanc, nous ſommes barbares pour quelques peuples.

* Si nous entendions dire des Orientaux, qu'ils boivent ordinairement d'une liqueur qui leur monte à la tête, leur fait perdre la raiſon, & les fait vomir, nous dirions, cela eſt bien barbare.

* Ce Prelat † ſe montre peu à la Cour, il n'eſt de nul commerce, on ne le voit point avec des femmes ; il ne jouë ny à grande ny à petite prime, il n'aſſiſte ny aux feſtes ny aux ſpectacles, il n'eſt point homme de cabale, & il n'a point l'eſprit d'intrigue ; toûjours dans ſon Evêché, où il fait une reſidence continuelle, il ne ſonge qu'à inſtruire ſon peuple par la parole, & à l'édifier par ſon exemple ; il conſume ſon bien en des aumônes, & ſon corps par la penitence ; il n'a que l'eſprit de regularité, & il eſt imitateur du zele & de la pieté des Apôtres. Les temps ſont changez, & il eſt me-

† Le Cardinal le Camus.

menacé sous ce Regne d'un titre plus éminent.

* Ne pourroit on point faire comprendre aux personnes d'un certain caractere & d'une profession serieuse, pour ne rien dire de plus, qu'ils ne sont point obligez à faire dire d'eux, qu'ils joüent, qu'ils chantent, & qu'ils badinent comme les autres hommes, & qu'à les voir si plaisans & si agreables, on ne croiroit point qu'ils fussent d'ailleurs si reguliers & si severes; oseroit-on même leur insinuer qu'ils s'éloignent par de telles manieres de la politesse dont ils se piquent; qu'elle assortit au contraire & conforme les dehors aux conditions, qu'elle évite le contraste, & de montrer le même homme sous des figures differentes, & qui font de lui un composé bizarre, ou un grotesque.

* Il ne faut pas juger des hommes comme d'un tableau ou d'une figure sur une seule & premiere vûë; il y a un interieur, & un cœur qu'il faut approfondir, le voile de la modestie couvre le mérite, & le masque de l'hipocrisie cache la malignité; il n'y a qu'un tres petit nombre de connoisseurs qui discerne, & qui soit en droit de prononcer; ce n'est que peu à peu, & forcez même par le temps & les occasions que la vertu perfaite, & le vice consommé viennent enfin à se declarer.

En FRAGMENT.

* .... Il diſoit que l'eſprit dans cette belle perſonne étoit un diamant bien mis en œuvre, & continuant de parler d'elle; c'eſt, ajoûtoit-il, comme une nuance de raiſon & d'agrémens qui occupe les yeux & le cœur de ceux qui luy parlent, on ne ſçait ſi on l'aime ou ſi on l'admire; il y a en elle de quoy faire une parfaite amie, il y a auſſi de quoy vous mener plus loin que l'amitié : trop jeune & trop fleurie pour ne pas plaire, mais trop modeſte pour ſonger à plaire, elle ne tient compte aux hommes que de leur merite, & ne croit avoir que des amis: pleine de vivacitez & capable de ſentimens elle ſurprend & elle intereſſe; & ſans rien ignorer de ce qui peut entrer de plus délicat & de plus fin dans les converſations, elle a encore ces ſaillies heureuſes qui entr'autres plaiſirs qu'elles font, diſpenſent toûjours de la replique: elle vous parle comme celle qui n'eſt pas ſçavante, qui doute & qui cherche à s'éclaircir, & elle vous écoute comme celle qui ſçait beaucoup, qui connoît le prix de ce que vous luy dites, & auprés de qui vous ne perdez rien de ce qui vous échappe. Loin de s'appliquer à vous contredire avec eſprit, & d'imiter *Elvire* qui aime mieux paſſer pour une femme vive, que marquer du bon ſens & de la juſteſſe, elle s'approprie vos ſentimens, elle les croit ſiens, elle les étend, elle

" elle les embellit, vous étes content de vous
" d'avoir pensé si bien & d'avoir mieux dit
" encore que vous n'aviez crû. Elle est tou-
" jours au dessus de la vanité, soit qu'elle
" parle soit qu'elle écrive, elle oublie les
" traits où il faut des raisons, elle a déja com-
" pris que la simplicité est éloquente: s'il
" s'agit de servir quelqu'un & de vous jetter
" dans les mêmes interêts, laissant à Elvire
" les jolis discours & les belles lettres qu'elle
" met à tous usages, *Artenice* n'employe au-
" prés de vous que la sincerité, l'ardeur, l'em-
" pressement & la persuasion. Ce qui domi-
" ne en elle c'est le plaisir de la lecture, avec
" le goût des personnes de nom & de re-
" putation, moins pour en être connuë
" que pour les connoitre: on peut la loüer
" d'avance de toute la sagesse qu'elle aura
" un jour, & de tout le mérite qu'elle se
" prépare par les années; puisqu'avec une
" bonne conduite elle a de meilleures in-
" tentions, des principes sûrs, utiles à
" celles qui sont comme elle exposées aux
" soins & à la flatterie; & qu'étant assez
" particuliere sans pourtant être farouche,
" ayant même un peu de penchant pour la
" retraite, il ne luy sçauroit peut-être man-
" quer que les occasions, ou ce qu'on ap-
" pelle un grand theatre pour y faire briller
" toutes ses vertus.

* Une belle femme est aimable dans son naturel, elle ne perd rien à être negli-

gée,

gée, & sans autre parure que celle qu'elle tire de sa beauté & de sa jeunesse: une grace naïve éclatte sur son visage, anime ses moindres actions; il y auroit moins de peril à la voir avec tout l'attirail de l'ajustement & de la mode. De même un homme de bien est respectable par luy-même, & indépendamment de tous les dehors dont il voudroit s'aider pour rendre sa personne plus grave, & sa vertu plus specieuse: un air reformé, une modéstie outrée, la singularité de l'habit, une ample calotte, n'ajôûtent rien à la probité, ne relevent pas le mérite, ils le fardent, & font peut-être qu'il est moins pur, & moins ingenu.

Le P. President.

Une gravité trop étudiée devient comique: ce sont comme des extremitez qui se touchent & dont le milieu est dignité: cela ne s'appelle pas être grave, mais en joüer le personnage: celuy qui songe à le devenir ne le sera jamais, ou la gravité n'est point, ou elle est naturelle; & il est moins difficile d'en descendre que d'y monter.

* Un homme de talent & de reputation, s'il est chagrin & austere, il effarouche les jeunes gens, les fait penser mal de la vertu, & la leur rend suspecte d'une trop grande reforme & d'une pratique trop ennuyeuse; s'il est au contraire d'un bon commerce, il leur est une leçon utile, il leur

leur apprend qu'on peut vivre gayement & laborieusement, avoir des vûës serieuses sans renoncer aux plaisirs honnêtes; il leur devient un exemple qu'on peut suivre.

* La phisionomie n'est pas une regle qui nous soit donnée pour juger des hommes; elle nous peut servir de conjecture.

* L'air spirituel est dans les hommes, ce que la regularité des traits est dans les femmes; c'est le genre de beauté où les plus vains puissent aspirer.

M. Pelisson. * Un homme qui a beaucoup de mérite & d'esprit, & qui est connu pour tel, n'est pas laid, même avec des traits qui sont difformes; ou s'il a de la laideur, elle ne fait pas son impression.

* Combien d'art pour rentrer dans la nature; combien de temps, de regles, d'attention & de travail pour danser avec la même liberté & la même grace que l'on sçait marcher, pour chanter comme on parle, parler & s'exprimer comme l'on pense, jetter autant de force, de vivacité, de passion & de persuasion dans un discours étudié & que l'on prononce dans le public, qu'on en a quelquefois naturellement & sans preparation dans les entretiens les plus familiers.

* Ceux qui sans nous connoître assez, pensent mal de nous, ne nous font pas de tort; ce n'est pas nous qu'ils attaquent, c'est

c'est le fantôme de leur imagination.

* Il y a de petites regles, des devoirs, des bienseances attachées aux lieux, aux temps, aux personnes, qui ne se devinent point à force d'esprit, & que l'usage apprend sans nulle peine; juger des hommes par les fautes qui leur échapent en ce genre, avant qu'ils soient assez instruits, c'est en juger par leurs ongles, ou par la pointe de leurs cheveux; c'est vouloir un jour être détrompé.

* Je ne sçay s'il est permis de juger des hommes par une faute qui est unique: & si un besoin extrême, ou une violente passion, ou un premier mouvement tirent à consequence.

* Le contraire des bruits qui courent des affaires ou des personnes, est souvent la verité.

* Sans une grande roideur & une continuelle attention à toutes ses paroles, on est exposé à dire en moins d'une heure le oüy & le non sur une même chose, ou sur une même personne, déterminé seulement par un esprit de societé & de commerce, qui entraîne naturellement à ne pas contredire celuy-cy & celuy-la qui en parlent differemment.

* Un homme partial est exposé à de petites mortifications; car comme il est également impossible que ceux qu'il favorise soient toûjours heureux ou sages, & que

ceux

ceux contre qui il ſe declare ſoient toûjours en faute ou malheureux, il naiſt de là qu'il luy arrive ſouvent de perdre contenance dans le public, ou par le mauvais ſuccés de ſes amis, ou par une nouvelle gloire qu'acquierent ceux qu'il n'aime point.

* Un homme ſujet à ſe laiſſer prevenir, s'il oſe remplir une dignité ou ſeculiere ou Eccleſiaſtique, eſt un aveugle qui veut peindre, un muet qui s'eſt chargé d'une harangue, un ſourd qui juge d'une ſymphonie; foibles images, & qui n'expriment qu'imparfaitement la miſere de la prevention: il faut ajoûter qu'elle eſt un mal déſeſperé, incurable, qui infecte tous ceux qui s'approchent du malade, qui fait deſerter les égaux, les inferieurs, les parens, les amis, juſqu'aux medecins; ils ſont bien éloignez de le guerir, s'ils ne peuvent le faire convenir de ſa maladie, ny des remedes, qui ſeroient d'écouter, de douter, de s'informer & de s'éclaircir: les flatteurs, les fourbes, les calomniateurs, ceux qui ne délient leur langue que pour le menſonge & l'interêt, ſont les charlatans en qui il ſe confie, & qui luy font avaler tout ce qui leur plaît; ce ſont eux auſſi qui l'empoiſonnent & qui le tuënt.

* La regle de DESCARTES, qui ne veut pas qu'on décide ſur les moindres veritez avant qu'elles ſoient connuës clairement & diſtinctement, eſt aſſez belle & aſſez

assez juste, pour devoir s'étendre au jugement que l'on fait des personnes.

* Rien ne nous vange mieux des mauvais jugemens que les hommes font de nos manieres, que l'indignité & le mauvais caractere de ceux qu'ils approuvent.

Du même fond dont on neglige un homme de merite, l'on sçait encore admirer un sot.

* Un sot est celuy qui n'a pas même ce qu'il faut d'esprit pour être fat.

* Un fat est celuy que les sots croyent un homme de mérite.

* L'impertinent est un fat outré, le fat lasse, ennuye, dégoûte, rebute: l'impertinent rebutte, aigrit, irrite, offense; il commence où l'autre finit.

Le fat est entre l'impertinent & le sot, il est composé de l'un & de l'autre.

* Les vices partent d'une dépravation du cœur; les défauts, d'un vice de temperament; le ridicule, d'un défaut d'esprit.

L'homme ridicule est celuy qui tant qu'il demeure tel, a les apparences du sot.

Le sot ne se tire jamais du ridicule, c'est son caaactere; l'on y entre quelquefois avec de l'esprit, mais l'on en sort.

Une erreur de fait jette un homme sage dans le ridicule.

La sottise est dans le sot; la fatuité dans le fat, & l'impertinence dans l'impertinent: il semble que le ridicule reside tantôt dans

celuy

celuy qui en effet est ridicule, & tantôt dans l'imagination de ceux qui croyent voir le ridicule où il n'est point, & ne peut être.

* La grossiereté, la rusticité, la brutalité peuvent être les vices d'un homme d'esprit.

* Le stupide est un sot qui ne parle point, en cela plus supportable que le sot qui parle.

* La méme chose souvent est dans la bouche d'un homme d'esprit, une naïveté ou un bon mot; & dans celle du sot, une sottise.

* Si le fat pouvoit craindre de mal parler, il sortiroit de son caractere.

* L'une des marques de la mediocrité de l'esprit, est de toûjours conter.

* Le sot est embarassé de sa personne; le fat a l'air libre & assuré; l'impertinent passe à l'effronterie: le mérite a de la pudeur.

* Le suffisant est celuy en qui la pratique de certains détails que l'on honore du nom d'affaires, se trouve jointe à une tres-grande mediocrité d'esprit.

Un grain d'esprit & une once d'affaires plus qu'il n'en entre dans la composition du suffisant, font l'important.

Pendant qu'on ne fait que rire de l'important, il n'a pas un autre nom, dés qu'on s'en plaint, c'est l'arrogant.

* L'hon-

* L'honnéte homme tient le milieu entre l'habile homme & l'homme de bien, quoyque dans une distance inégale de ses deux extrêmes.

La distance qu'il y a de l'honnéte homme à l'habile homme s'affoiblit de jour à autre, & est sur le point de disparoître.

L'habile homme est celuy qui cache ses passions, qui étend ses interêts, qui y sacrifie beaucoup de choses, qui a sçu acquerir du bien, ou en conserver.

L'honnéte homme est celuy qui ne vole pas sur les grands chemins, & qui ne tuë personne, dont les vices enfin ne sont pas scandaleux.

On connoît assez qu'un homme de bien est honnéte homme, mais il est plaisant d'imaginer que tout honnéte homme n'est pas homme de bien.

L'homme de bien est celuy qui n'est ny un saint ny un devot*, & qui s'est borné à n'avoir que de la vertu.

* Faux devot.

* Talent, goût, esprit, bon sens, choses differentes, non incompatibles.

Entre le bon sens & le bon goût il y a la difference de la cause à son effet.

Entre esprit & talent il y a la proportion du tout à sa partie

Appeleray-je un homme d'esprit, celuy qui borné & renfermé dans quelque art, ou même dans une certaine science qu'il exerce dans une grande perfection, ne montre hors

hors de là ny jugement, ny memoire, ny vivacité, ny mœurs, ny conduite, qui ne m'entend pas, qui ne pense point, qui s'énonce mal; un Musicien, par exemple, qui aprés m'avoir comme enchanté par ses accords, semble s'être remis avec son luth dans un méme étuy, ou n'être plus sans cet instrument, qu'une machine démontée, à qui il manque quelque chose; & dont il n'est plus permis de rien attendre.

Que diray-je encore de l'esprit du jeu, pourroit-on me le définir? ne faut-il ny prévoyance, ny finesse, ny habileté pour joüer l'ombre ou les échez? & s'il en faut, pourquoy y voit-on des imbecilles qui y excellent, & de tres-beaux genies qui n'ont pû même atteindre la mediocrité; à qui une piece ou une carte dans les mains, trouble la vûë, & fait perdre contenance?

Mr. De la Fontaine. Il y a dans le monde quelque chose, s'il se peut, de plus incomprehensible. Un homme paroit grossier, lourd, stupide, il ne sçait pas parler, ny raconter ce qu'il vient de voir; s'il se met à écrire, c'est le modele des bons contes, il fait parler les animaux, les arbres, les pierres, tout ce qui ne parle point: ce n'est que legereté, qu'elegance, que beau naturel; & que délicatesse dans ses ouvrages.

Mr. Corneille l'aîné. Un autre est simple, timide, d'une ennuyeuse conversation; il prend un mot pour

pour un autre, & il ne juge de la bonté de sa piece que par l'argent qui luy en revient, il ne sçait pas la reciter ny lire son écriture: laissez-le s'élever par la composition, il n'est pas au dessous d'AUGUSTE, de POMPE'E, de NICOMEDE, d'HERACLIUS, il est Roy, & un grand Roy, il est politique, il est Philosophe; il entreprend de faire parler des Heros, de les faire agir; il peint les Romains; ils sont plus grands & plus Romains dans ses vers, que dans leur histoire.

Voulez-vous quelque autre prodige; concevez un homme facile, doux, complaisant, traitable, & tout d'un coup violent, colere, fougueux, capricieux; imaginez-vous un homme simple, ingenu, credule, badin, volage, un enfant en cheveux gris; mais permettez-luy de se recüeillir, ou plûtôt de se livrer à un genie, qui agit en luy, j'ose dire, sans qu'il y prenne part, & comme à son insçû; quelle verve! quelle élevation! quelles images! quelle latinité! Parlez-vous d'une même personne? me direz-vous; oüy, du même, de *Theodas*, & de luy seul. Il crie, il s'agite, il se roule à terre, il se releve, tonne, il éclate; & du milieu de cette tempête il sort une lumiere qui brille & qui réjoüit; disons-le sans figure, il parle comme un fou, & pense comme un homme sage; il dit ridicule- Mr. Santeuil de St. Victor.

ment des choses vrayes ; & follement de choses sensées & raisonnables ; on est surpris de voir naître & éclore le bon sens du sein de la bouffonnerie, parmi les grimaces & les contorsions : qu'ajoûteray-je davantage, il dit & il fait mieux qu'il ne sçait ; ce sont en luy comme deux ames qui ne se connoissent point, qui ne dépendent point l'une de l'autre, qui ont chacune leurs tours, ou leurs fonctions toutes separées. Il manqueroit un trait à cette peinture si surprenante, si j'oublois de dire qu'il est tout à la fois avide & insatiable de loüanges, prêt de se jetter aux yeux de ses critiques, & dans le fond assez docile pour profiter de leur censure. Je commence à me persuader moy-même que j'ay fait le portrait de deux personnages tout differens : il ne seroit pas même impossible d'en trouver un troisiéme dans Theodas ; car il est bon homme, il est plaisant homme, & il est excellent homme.

* Aprés l'esprit de discernement, ce qu'il y a au monde de plus rare, ce sont les diamans & les perles.

Mr. Pelletier de Soucy.

* Tel connu dans le monde par de grands talens, honoré & cheri par tout où il se trouve, est petit dans son domestique & aux yeux de ses proches qu'il n'a pû reduire à l'estimer : tel autre au contraire, prophete dans son païs joüit d'une vogue qu'il a parmy les siens ; & qui est resserrée

Son Frere le Ministre

dans

dans l'enceinte de sa maison ; s'applaudit d'un mérite rare & singulier, qui luy est accordé par sa famille dont il est l'idole, mais qu'il laisse chez soy toutes les fois qu'il sort, & qu'il ne porte nulle part.

* Tout le monde s'éleve contre un homme qui entre en reputation, à peine ceux qu'il croit ses amis luy pardonnent-ils un mérite naissant, & une premiere vogue qui semble l'associer à la gloire dont ils sont déja en possession : l'on ne se rend qu'à l'extremité, & aprés que le Prince s'est declaré par les récompenses ; tous alors se rapprochent de luy, & de ce jour-là seulement il prend son rang d'homme de mérite.

* Nous affectons souvent de loüer avec exageration des hommes assez mediocres, & de les élever, s'il se pouvoit, jusqu'à la hauteur de ceux qui excellent ; ou parce que nous sommes las d'admirer toûjours les mêmes personnes, ou parce que leur gloire ainsi partagée offense moins nôtre vûë & nous devient plus douce & plus supportable.

* L'on voit des hommes que le vent de la faveur pousse d'abord à pleines voiles ; ils perdent en un moment la terre de vûë & font leur route ; tout leur rit, tout leur succede, action, ouvrage, tout est comblé d'éloges & de récompenses, ils ne se montrent que pour étre embrassez & felicitez :

il y a un rocher immobile qui s'éleve sur une côte, les flots se brisent au pied ; la puissance, les richesses, la violence, la flatterie, l'autorité, la faveur, tous les vents ne l'ébranlent pas, c'est le public, où ces gens échoüent.

* Il est ordinaire & comme naturel de juger du travail d'autruy, seulement par rapport à celuy qui nous occupe. Ainsi le Poëte rempli de grandes & sublimes idées estime peu le discours de l'Orateur, qui ne s'exerce souvent que sur de simples faits: & celuy qui écrit l'histoire de son païs ne peut comprendre, qu'un esprit raisonnable employe sa vie à imaginer des fictions & à trouver une rime : de même le Bachelier plongé dans les quatre premiers siecles traite toute autre doctrine de science triste, vaine & inutile ; pendant qu'il est peut-être méprisé du Geometre.

* Tel a assez d'esprit pour exceller dans une certaine matiere & en faire des leçons, qui en manque pour voir qu'elle doit se taire sur quelque autre dont il n'a qu'une foible connoissance ; il sort hardiment des limites de son genie, mais il s'égare, & fait que l'homme illustre parle comme un sot.

* *Herille* soit qu'il parle, qu'il harangue ou qu'il écrive, veut citer: il fait dire au Prince des Philosophes, que le vin enyvre, & à l'Orateur Romain que l'eau le tempe-

re;

re; s'il se jette dans la morale, ce n'est pas luy, c'est le divin Platon qui assure que la vertu est aimable, le vice odieux, ou que l'un & l'autre se tournent en habitude: les choses les plus communes, les plus triviales, & qu'il est même capable de penser, il veut les devoir aux Anciens, aus Latins, aux Grecs: ce n'est ny pour donner plus d'autorité à ce qu'il dit, ny peut-être pour se faire honneur de ce qu'il sçait. Il veut citer.

* C'est souvent hazarder un bon mot & vouloir le perdre, que de le donner pour sien; il n'est pas relevé, il tombe avec des gens d'esprit ou qui se croyent tels, qui ne l'ont pas dit, & qui devoyent le dire. C'est au contraire le faire valoir, que de le rapporter comme d'un autre; ce n'est qu'un fait, & qu'on ne se croit pas obligé de sçavoir; il est dit avec plus d'insinuation, & reçû avec moins de jalousie, personne n'en souffre: on rit s'il faut rire, & s'il faut admirer, on admire.

* On a dit de SOCRATE † qu'il étoit en delire, & que c'étoit un fou tout plein d'esprit; mais ceux des Grecs qui parloient ainsi d'un homme si sage passoient pour fous. Ils disoient, quels bizarres portraits nous fait ce Philosophe! quelles moeurs étranges & particulieres ne décrit-il point! où a-t-il rêvé, creusé, rassemblé des idées si extraordinaires? quelles

† Mr. de la Bruyere.

couleurs, quel pinceau! ce sont des chimeres; ils se trompoient, c'étoient des monstres, c'étoient des vices, mais peints au naturel, on croyoit les voir, ils faisoient peur. Socrate s'éloignoit du Cinique, il épargnoit les personnes, & blâmoit les moeurs qui étoient mauvaises.

* Celuy qui est riche par son sçavoir faire; connoît un Philosophe, ses preceptes, sa morale & sa conduite; & n'imaginant pas dans tous les hommes une autre fin de toutes leurs actions, que celle qu'il s'est proposé luy-même toute sa vie, dit en son cœur; je le plains, je le tiens échoüé ce rigide censeur, il s'égare & il est hors de route, ce n'est pas ainsi que l'on prend le vent, & que l'un arrive au délicieux port de la fortune: & selon ses principes il raisonne juste.

Je pardonne, dit *Antisthius*, à ceux que j'ay loüez dans mon ouvrage, s'ils m'oublient: qu'ay-je fait pour eux, ils étoient loüables. Je le pardonnerois moins à tous ceux dont j'ay attaqué les vices sans toucher à leurs personnes, s'ils me doivent un aussi grand bien que celuy d'être corrigez; mais comme c'est un évenement qu'on ne voit point, il suit delà que ny les uns ny les autres ne sont tenus de me faire du bien.

L'on peut, adjoûte ce Philosophe, envier ou

ou refuser à mes écrits leur recompense; on ne sçauroit en diminuer la reputation; & si on le fait, qui m'empêchera de le mépriser?

* Il est bon d'être Philosophe, il n'est gueres utile de passer pour tel; il n'est pas permis de traiter quelqu'un de Philosophe; ce sera toûjours luy dire une injure, jusqu'à ce qu'il ait plû aux hommes d'en ordonner autrement, & en restituant à un si beau nom son idée propre & convenable; de luy concilier toute l'estime qui luy est dûë.

* Il y a une Philosophie qui nous éleve au dessus de l'ambition & de la fortune, qui nous égale, que dis-je qui nous place plus haut que les riches, que les grands, & que les puissans; qui nous fait negliger les postes, & ceux qui les procurent; qui nous exempte de desirer, de demander, de prier, de solliciter, d'importuner; & qui nous sauve même l'émotion & l'excessive joye d'être exaucez. Il y a une autre Philosophie qui nous soûmet & nous assujettit à toutes ces choses en faveur de nos proches ou de nos amis: c'est la meilleure.

* C'est abreger, & s'épargner mille discussions, que de penser de certaines gens, qu'ils sont incapables de parler juste; & de condamner ce qu'ils disent, ce qu'ils ont dit, & ce qu'ils diront.

* Nous n'approuvons les autres que

par les rapports que nous sentons qu'ils ont avec nous-mêmes ; & il semble qu'estimer quelqu'un, c'est l'égaler à soy.

* Les mêmes défauts qui dans les autres sont lourds & insupportables, sont chez nous comme dans leur centre, ils ne pesent plus, on ne les sent pas : tel parle d'un autre, & en fait un portrait affreux, qui ne voit pas qu'il se peint luy-même.

Rien ne nous corrigeroit plus promptement de nos défauts, que si nous étions capables de les avoüer & de les reconnoître dans les autres ; c'est dans cette juste distance, que nous paroissant tels qu'ils sont, ils se feroient haïr autant qu'ils le méritent.

* La sage conduite roule sur deux pivots, le passé & l'avenir : celuy qui a la memoire fidele & une grande prévoyance, est hors du peril de censurer dans les autres ce qu'il a peut-être fait luy-même : ou de condamner une action dans un pareil cas, & dans toutes les circonstances, où elle luy sera un jour inévitable.

* Le guerrier & le politique non plus que le joüeur habile, ne font pas le hazard ; mais ils le préparent, ils l'attirent, & semblent presque le déterminer : non seulement ils sçavent ce que le sot & le poltron ignorent, je veux dire, se servir du hazard quand il arrive ; ils sçavent même profiter par leurs precautions & leurs

leurs mesures d'un tel ou d'un tel hazard, ou de plusieurs tout à fois : si ce point arrive, ils gagnent; si c'est cet autre, ils gagnent encore; un même point souvent les fait gagner de plusieurs manieres : ces hommes sagez peuvent être loüez de leur bonne fortune comme de leur bonne conduite, & le hazard doit être recompensé en eux comme la vertu.

* Je ne mets au dessus d'un grand politique que celuy qui neglige de le devenir, & qui se persuade de plus en plus que le monde ne mérite point qu'on s'en occupe.

* Il y a dans les meilleurs conseils de quoy déplaire, ils viennent d'ailleurs que de nôtre esprit, c'est assez pour être rejettez d'abord par présomtion & par humeur; & suivis seulement par necessité, ou par reflexion.

* Quel bonheur surprenent a accompagné ce favori pendant tout le cours de sa vie! † quelle autre fortune mieux soûtenuë, sans interruption, sans la moindre disgrace! les premiers postes, l'oreille du Prince, d'immenses tresors, une santé parfaite, & une mort douce : mais quel étrange compte à rendre d'une vie passée dans la faveur! des conseils que l'on a donnez, de ceux qu'on a negligé de donner ou de suivre, des biens que l'on n'a point faits : des maux au contraire que l'on a faits : ou par soy-même, ou par les au-

Mr. Le Chancelier le Tellier.

autres : en un mot de toute sa prosperité.

* L'on gagne à mourir, d'être loüé de ceux qui nous survivent, souvent sans autre mérite que celuy de n'être plus : le même éloge sert alors pour *Caton* & pour *Pison.*

Le bruit court que Pison est mort, c'est une grande perte, c'étoit un homme de bien, & qui méritoit une plus longue vie; il avoit de l'esprit & de l'agréement, de la fermeté & du courage; il étoit sûr, genereux, fidele : ajoûtez, pourvû qu'il soit mort.

* La maniere dont on se récrie sur quelques-uns qui se distinguent par la bonne foy, le désinteressement & la probité, n'est pas tant leur éloge, que le décreditement du genre humain.

* Tel soulage les miserables, qui neglige sa famille & laisse son fils dans l'indigence : un autre éleve un nouvel edifice, qui n'a pas encore payé les plombs d'une maison qui est achevée depuis dix années : un troisieme fait des presens & des largesses, & ruine ses creanciers; je demande, la pitié, la liberalité, la magnificence sont-ce les vertus d'un homme injuste? ou plûtôt si la bizarrerie & la vanité ne sont pas causes de l'injustice?

* Une circonstance essentielle à la justice que l'on doit aux autres, c'est de la faire promptement & sans differer : la

faire

faire attendre c'est injustice.

Ceux-là font bien, ou font ce qu'ils doivent. Celuy qui dans toute sa conduite laisse long-tems dire de soy qu'il fera bien, fait tres-mal.

* L'on dit d'un grand qui tient table deux fois le jour, & qui passe sa vie à faire digestion ; qu'il meurt de faim, pour exprimer qu'il n'est pas riche, ou que ses affaires sont fort mauvaises : c'est une figure, on le diroit plus à la lettre de ses creanciers.

* L'honnêteté, les égards & la politesse des personnes avancées en âge de l'un & de l'autre sexe, me donnent bonne opinion de ce qu'on appelle le vieux temps.

* C'est un excés de confiance dans les parens d'esperer tout de la bonne éducation de leurs enfans, & une grande erreur de n'en attendre rien & de la negliger.

* Quand il seroit vray, ce que plusieurs disent, que l'éducation ne donne point à l'homme un autre coeur ny une autre complexion, qu'elle ne change rien dans son fond, & ne touche qu'aux superficies ; je ne laisserois pas de dire qu'elle ne luy est pas inutile.

* Il n'y a que de l'avantage pour celuy qui parle peu, la présomption est qu'il a de l'esprit ; & s'il est vray qu'il n'en manque pas, la présomption est qu'il l'a excellent.

* Ne songer qu'à soy & au present, source d'erreur dans la politique.

* Le plus grand malheur aprés celuy d'être convaincu d'un crime, † est souvent d'avoir eu à s'en justifier. Tels arrests nous déchargent & nous renvoyent absous, qui sont infirmez par la voix du peuple.

† Mr. Senautier accusé d'empoisonnement.

* Un homme est fidele à de certaines pratiques de Religion, on le voit s'en acquitter avec exactitude, personne ne le louë, ny ne le desaprouve, on n'y pense pas: tel autre y revient aprés les avoir negligées dix années entieres, on se récrie, on l'exalte; cela est libre : moy je le blâme d'un si long oubly de ses devoirs, & je le trouve heureux d'y étre rentré.

* Le flatteur n'a pas assez-bonne opinion de soy, ny des autres.

* Tels sont oubliez dans la distribution des graces, & font dire d'eux, *pourquoy les oublier*, qui, si l'on s'en étoit souvenu, auroient fait dire, *pourquoy s'en souvenir* : d'où vient cette contrarieté ? Est-ce du caractere de ces personnes, ou de l'incertitude de nos jugemens ; ou même de tous les deux ?

* L'on dit communément ; aprés un tel, qui sera Chancelier ? qui sera Primat des Gaules ? qui sera Pape ? on va plus loin ; chacun selon ses souhaits ou son caprice fait sa promotion, qui est souvent de gens plus vieux & plus caducs que celuy qui est en place;

place; & comme il n'y a pas de raison qu'une dignité tuë celuy qui s'en trouve revétu, qu'elle sert au contraire à le rajeunir, & à donner au corps & à l'esprit de nouvelles ressources, ce n'est pas un évenement fort rare à un titulaire d'enterrer son successeur.

* La disgrace éteint les haines & les jalousies : celuy-là peut bien faire, qui ne nous aigrit plus par une grande faveur : il n'y a aucun mérite, il n'y a sorte de vertus qu'on ne luy pardonne : il seroit un Heros impunément.

Rien n'est bien d'un homme disgracié, vertus, mérite, tout est dedaigné, ou mal expliqué, ou imputé à vice : qu'il ait un grand coeur, qu'il ne craigne ny le fer ny le feu, qu'il aille d'aussi bonne grace à l'ennemy que BAYARD & MONTREVEL *; c'est un bravache, on en plaisante : il n'a plus de quoy être un Heros.

* Marq. de Montrevel Com. Gen. D. L. C. Lieut. Gen.

Je me contredis, il est vray, accusez-en les hommes, dont je ne fais que rapporter les jugemens; je ne dis pas de differens hommes, je dis les mémes qui jugent si differemment.

* Il ne faut pas vingt années accomplies pour voir changer les hommes d'opinion sur les choses les plus serieuses, comme sur celles qui leur ont parû les plus seures & les plus vrayes. Je ne hazarderay pas d'avancer que le feu en soy & indé-

independamment de nos sensations, n'a aucune chaleur, c'est à dire rien de semblable à ce que nous éprouvons en nous mêmes à son approche, de peur que quelque jour il ne devienne aussi chaud qu'il a jamais été. J'assureray aussi peu qu'une ligne droite tombant sur une autre ligne droite fait deux angles droits, ou égaux à deux droits, de peur que les hommes venant à y découvrir quelque chose de plus ou de moins, je ne sois raillé de ma proposition : ainsi dans un autre genre je diray à peine avec toute la France, VAUBAN est infaillible, on n'en appelle point ; qui me garentiroit que dans peu de temps on n'insinuëra pas que même sur le siege, qui est son fort & où il decide souverainement, il erre quelquefois, sujet aux fautes comme *Antiphile*?

* Si vous en croyez des personnes aigries l'une contre l'autre, & que la passion domine, l'homme docte est un *Sçavantasse*, le Magistrat un Bourgeois ou un Praticien ; le Financier un *Maltotier*, & le Gentilhomme un *Gentillâtre* ; mais il est étrange que de si mauvais noms que la colere & la haine ont sçû inventer, deviennent familiers, & que le dédain tout froid & tout paisible qu'il est, ose s'en servir.

* Vous vous agitez, vous vous donnez un grand mouvement, sur tout lorsque les ennemis commencent à fuir, & que la vi-

ctoi-

ctoire n'est plus douteuse, ou devant une ville aprés qu'elle a capitulé : vous aimez dans un combat ou pendant un siege à paroître en cent endroits pour n'être nulle part, à prevenir les ordres du General de peur de les suivre, & à chercher les occasions, plûtôt que de les attendre & les recevoir ; vôtre valeur seroit-elle fausse?

* Faites garder aux hommes quelque poste où ils puissent être tuez, & où neanmoins ils ne soient pas tuez : ils aiment l'honneur & la vie.

* A voir comme les hommes aiment la vie, pouvoit-on soupçonner qu'ils aimassent quelque autre chose plus que la vie, ne fût ce souvent qu'une certaine opinion d'eux-mêmes établie dans l'esprit de mille gens, ou qu'ils ne connoissent point, ou qu'ils n'estiment point.

* Ceux qui ny Guerriers ny Courtisans vont à la Guerre & suivent la Cour, qui ne font pas un siege, mais qui y assistent, ont bien-tôt épuisé leur curiosité sur une place de guerre, quelque surprenante qu'elle soit, sur la tranchée, sur l'effet des bombes & du canon, sur les coups de main, comme sur l'ordre & le succés d'une attaque qu'ils entrevoyent ; la resistance continuë, les pluyes surviennent, les fatigues croissent, on plonge dans la fange, on a à combattre les saisons & l'ennemi, on peut être forcé dans ses lignes & enfermé entre une

* Plusieurs Conseillers & autres gens qui allerent au Siege de Namur.

une Ville & une Armée ; quelles extremitez ! on perd courage, on murmure, est-ce un si grand inconvenient que de lever un siege ? Le salut de l'Etat dépend il d'une citadelle de plus ou de moins ? ne faut-il pas, ajoûtent-ils, fléchir sous les ordres du Ciel qui semble se declarer contre nous, & remettre la partie à un autre temps ? Alors ils ne comprennent plus la fermeté, &, s'ils osoient dire, l'opiniatreté du General qui se roidit contre les obstacles, qui s'anime par la difficulté de l'entreprise, qui veille la nuit & s'expose le jour pour la conduire à sa fin. A-t-on capitulé, ces hommes si découragez relevent l'importance de cette conquête, en prédisent les suites, exagerent la necessité qu'il y avoit de la faire, le peril & la honte qui suivoient de s'en desister, prouvent que l'Armée qui nous couvroit des ennemis étoit invincible ; ils reviennent avec la Cour, passent par les Villes & les Bourgades, fiers d'être regardez de la bourgeoisie qui est aux fenêtres, comme ceux mêmes qui ont pris la place, ils en triomphent par les chemins, ils se croient braves ; revenus chez eux ils vous étourdissent de flancs, de redans, de ravelins, de faussebraye, de courtinet, & de chemin couvert ; ils rendent compte des endroits où *l'envie de voir* les a portez, & où *il ne laissoit pas d'y avoir du peril*, des hazards qu'ils ont couru à leur retour d'être pris ou tuez

par

par l'ennemi : ils taiſent ſeulement qu'ils ont eu peur.

* C'eſt le plus petit inconvenient du monde que de demeurer court dans un Sermon ou dans une Harangue ; il laiſſe à l'Orateur ce qu'il a d'eſprit, de bon ſens, d'imagination, de mœurs & de doctrine, il ne luy ôte rien ; mais on ne laiſſe pas de s'étonner que les hommes ayant voulu une fois y attacher une eſpece de honte & de ridicule, s'expoſent par de longs, & ſouvent d'inutiles diſcours à en courir tout le riſque.

* Ceux qui employent mal leur temps ſont les premiers à ſe plaindre de ſa briéveté ; comme ils le conſument à s'habiller, à manger, à dormir, à de ſots diſcours, à ſe reſoudre ſur ce qu'ils doivent faire, & ſouvent à ne rien faire, ils en manquent pour leurs affaires ou pour leurs plaiſirs ; ceux au contraire qui en font un meilleur uſage, en ont de reſte.

Il n'y a point de Miniſtre ſi occupé qui ne ſçache perdre chaque jour deux heures de temps, cela va loin à la fin d'une longue vie ; & ſi le mal eſt encore plus grand dans les autres conditions des hommes, quelle perte infinie ne ſe fait pas dans le monde d'une choſe ſi précieuſe, & dont l'on ſe plaint qu'on n'a point aſſez.

* Il y a des creatures de Dieu qu'on appelle des hommes, qui ont une ame qui eſt eſprit,

esprit, dont toute la vie est occupée, & toute l'attention est reünie à scier du marbre; cela est bien simple, c'est bien peu de chose: il y en a d'autres qui s'en étonnent, mais qui sont entierement inutiles, & qui passent les jours à ne rien faire; c'est encore moins que de scier du marbre.

* La plûpart des hommes oublient si fort qu'ils ont une ame, & se répandent en tant d'actions & d'exercices, où il semble qu'elle est inutile, que l'on croit parler avantageusement de quelqu'un, en disant qu'il pense; cet éloge même est devenu vulgaire; qui pourtant ne met cet homme qu'au dessus du chien, ou du cheval.

* A quoy vous divertissez-vous? à quoy passez-vous le tems? vous demandent les sots & les gens d'esprit: si je replique que c'est à ouvrir les yeux & à voir, à prêter l'oreille & à entendre, & à avoir la santé, le repos, la liberté, ce n'est rien dire; les solides biens, les grands biens, les seuls biens ne sont pas comptez, ne se font pas sentir: jouez-vous? masquez-vous? il faut répondre.

Est-ce un bien pour l'homme que la liberté, si elle peut être trop grande & trop étenduë, telle enfin qu'elle ne serve qu'à luy faire desirer quelque chose, qui est d'avoir moins de liberté?

La liberté n'est pas oisiveté, c'est un usage

usage libre du temps, c'est le choix du travail & de l'exercice: être libre en un mot n'est pas ne rien faire; c'est étre seul arbitre de ce qu'on fait ou de ce qu'on ne fait point; quel bien en ce sens que la liberté!

* CESAR n'étoit point trop vieux pour penser à la conquête de l'Univers *; il n'avoit point d'autre beatitude à se faire que le cours d'une belle vie, & un grand nom aprés sa mort; né fier, ambitieux, & se portant bien comme il faisoit, il ne pouvoit mieux employer son temps qu'à conquerir le monde. ALEXANDRE étoit bien jeune pour un dessein si serieux, il est étonnant que dans ce premier âge les femmes ou le vin n'ayent plûtôt rompu son entreprise.

* V. les pensées de M. Pascal ch. 31. où il dit le contraire.

* UN JEUNE PRINCE, D'UNE RACE AUGUSTE. L'AMOUR ET L'ESPERANCE DES PEUPLES. DONNÉ DU CIEL POUR PROLONGER LA FELICITÉ DE LA TERRE. PLUS GRAND QUE SES AYEUX. FILS D'UN HEROS QUI EST SON MODELE, A DEJA MONTRÉ A L'UNIVERS PAR SES DIVINES QUALITEZ, ET PAR UNE VERTU ANTICIPÉE, QUE LES ENFANS DES HEROS SONT PLUS PROCHES DE L'ESTRE QUE LES AUTRES HOMMES. *

* Contre la maxime Latine & triviale.

* Si le monde dure seulement cent millions d'années, il est encore dans toute sa fraîcheur, & ne fait presque que commencer;

cer ; nous-même nous touchons aux premiers hommes & aux Patriarches, & qui pourra ne nous pas confondre avec eux dans des siecles si reculez ? mais si l'on juge par le passé de l'avenir, quelles choses nouvelles nous sont inconnuës dans les arts, dans les sciences, dans la nature, & j'ose dire dans l'histoire ! quelles découvertes ne fera-t-on point ! quelles differentes revolutions ne doivent pas arriver sur toute la face de la terre, dans les Etats & dans les Empires ! quelle ignorance est la nôtre ! & quelle legere experience que celle de six ou sept mille ans !

* Il n'y a point de chemin trop long à qui marche lentement & sans se presser, il n'y a point d'avantages trop éloignez à qui s'y prepare par la patience.

* Ne faire sa cour à personne, ny attendre de quelqu'un qu'il vous fasse la sienne ; douce situation, âge d'or, état de l'homme le plus naturel.

* Le monde est pour ceux qui suivent les Cours ou qui peuplent les Villes ; la nature n'est que pour ceux qui habitent la campagne, eux seuls vivent, eux seuls du moins connoissent qu'ils vivent.

* Pourquoy me faire froid, & vous plaindre de ce qui m'est échapé sur quelques jeunes gens qui peuplent les Cours ? étes vous vicieux, ô *Thrasille* ; je ne le sçavois

pas

pas, & vous me l'apprenez; ce que je ſçay eſt que vous n'étes plus jeune.

Et vous qui voulez être offenſé perſonnellement de ce que j'ay dit de quelques Grands, ne criez-vous point de la bleſſure d'un autre? étes-vous dédaigneux, malfaiſant, mauvais plaiſant, flatteur, hypocrite? je l'ignorois, & ne penſois pas à vous, j'ay parlé des Grands.

* L'eſprit de modération & une certaine ſageſſe dans la conduite, laiſſent les hommes dans l'obſcurité; il leur faut de grandes vertus pour être connus & admirez, ou peut-être de grands vices.

* Les hommes ſur la conduite des grands & des petits indifferemment, ſont prévenus, charmez, enlevez par la réüſſite, il s'en faut peu que le crime heureux ne ſoit loüé comme la vertu même, & que le bonheur ne tienne lieu de toutes les vertus: c'eſt un noir attentat, c'eſt une ſale & odieuſe entrepriſe, que celle que le ſuccés ne ſçauroit juſtifier.

* Les hommes ſeduits par de belles apparences & de ſpecieux pretextes, goûtent aiſément un projet d'ambition que quelques Grands ont médité, ils en parlent avec interêt, il leur plaît même par la hardieſſe ou par la nouveauté que l'on luy impute, ils y ſont déja accoûtumez, & n'en attendent que le ſuccés, lorſque venant au con-

traire

traire à avorter, ils decident avec confiance & sans nulle crainte de se tromper, qu'il étoit temeraire & ne pouvoit réüssir.

* Il y a de tels projets, d'un si grand éclat, & d'une consequence si vaste; qui font parler les hommes si long-temps; qui font tant esperer, ou tant craindre selon les divers interéts des peuples, que toute la gloire & toute la fortune d'un homme y sont commises: il ne peut pas avoir paru sur la Scéne avec un si bel appareil, pour se retirer sans rien dire; quelques affreux perils qu'il commence à prévoir dans la suite de son entreprise, il faut qu'il l'entame; le moindre mal pour luy, est de la manquer.

* Dans un méchant homme il n'y a pas de quoy faire un grand homme: loüez ses vûës & ses projets, admirez sa conduite, exagerez son habileté à se servir des moyens les plus propres & les plus courts pour parvenir à ses fins; si ses fins sont mauvaises, la prudence n'y a aucune part; & où manque la prudence, trouvez la grandeur si vous le pouvez.

* Un ennemi est mort, qui étoit à la tête d'une armée formidable, destinée à passer le Rhin; il sçavoit la guerre, & son experience pouvoit être secondée de la fortune, quels feux de joye a-t-on vûs, quelle fête publique? Il y a des hommes

Feu le Prince Charles de Lorraine.

au

aucontraire naturellement odieux, & dont l'averſion devient populaire: ce n'eſt point préciſement par les progrés qu'ils font, ny par la crainte de ceux qu'ils peuvent faire, que la voix du peuple éclate à leur mort, & que tout treſſaille, juſqu'aux enfans, dés que l'on murmure dans les places, que la terre enfin en eſt délivrée.

* O temps! ô mœurs! s'écrie *Heraclite*, ô malheureux ſiecle! ſiecle rempli de mauvais exemples, où la vertu ſouffre, où le crime domine, où il triomphe! Je veux être un *Lycaon*, un *Ægiſte*, l'occaſion ne peut être meilleure, ny les conjonctures plus favorables, ſi je deſire du moins de fleurir & de proſperer. O paſtres, continuë Heraclite! O ruſtres qui habitez ſous le chaume & dans les cabanes! ſi les évenemens ne vont point juſqu'à vous; ſi vous n'avez point le cœur percé par la malice des hommes; ſi on ne parle plus d'hommes dans vos contrées, mais ſeulement de renards & de loups-cerviers, recevez-moy parmi vous à manger vôtre pain noir, & à boire l'eau de vos ciſternes.

* Petits hommes, hauts de ſix pieds, tout au plus de ſept, qui vous enfermez aux foires comme geans, & comme des pieces rares dont il faut acheter la vûë, dés que vous allez juſques à huit pieds; qui vous donnez ſans pudeur de la *hauteſſe* & de l'*eminence*,

qui

qui eſt tout ce que l'on pourroit accorder à ces montagnes voiſines du Ciel, & qui voyent les nuages ſe former au deſſous d'elles: eſpece d'animaux glorieux & ſuperbes, qui mépriſez toute autre eſpece, qui ne faites pas même comparaiſon avec l'Elephant & la Baleine, approchez, hommes, répondez un peu à *Democrite.* Ne ditez-vous pas en commun proverbe, *des loups raviſſans, des lions furieux, malicieux comme un ſinge*: & vous autres, qui êtes-vous? j'entends corner ſans ceſſe à mes oreilles, *l'homme eſt un animal raiſonnable*; qui vous a paſſé cette définition, ſont-ce les loups, les ſinges, & les lions, ou ſi vous vous l'étes accordé à vous mêmes? c'eſt déja une choſe plaiſante, que vous donniez aux animaux vos confreres ce qu'il y a de pire, pour prendre pour vous ce qu'il y a de meilleur, laiſſez-les un peu ſe définir eux-mêmes, & vous verrez comme ils s'oublieront, & comme vous ſerez traitez. Je ne parle point, ô hommes, de vos legeretez, de vos folies & de vos caprices qui vous mettent au deſſous de la taupe & de la tortuë, qui vont ſagement leur petit train, & qui ſuivent, ſans varier l'inſtinct de leur nature; mais écoutez-moy un moment. Vous dites d'un tiercelet de faucon qui eſt fort leger, & qui fait une belle deſcente ſur la perdrix, voilà un bon oiſeau; & d'un lévrier qui prend un liévre

corps

corps à corps, c'est un bon lévrier; je consens aussi que vous disiez d'un homme qui court le sanglier, qui le met aux abois, qui l'atteint & qui le perce, voilà un brave homme : mais si vous voyez deux chiens qui s'abboyent, qui s'affrontent, qui se mordent & se déchirent, vous dites, voilà de sots animaux, & vous prenez un bâton pour les separer: que si l'on vous disoit que tous les chats d'un grand païs se sont assemblez par milliers dans une plaine, & qu'aprés avoir miaulé tout leur saoul, ils se sont jettez avec fureur les uns sur les autres, & ont joüé ensemble de la dent & de la griffe; que de cette mêlée il est demeuré de part & d'autre neuf à dix mille chats sur la place, qui ont infecté l'air à dix lieuës de là par leur puanteur, ne diriez-vous pas, voilà le plus abominable *sabat* dont on ait jamais oüy parler? & si les loups en faisoient de même, quels heurlemens, quelle boucherie! & si les uns ou les autres vous diroient qu'ils aiment la gloire, concluriez-vous de ce discours qu'ils la mettent à se trouver à ce beau rendez-vous, à détruire ainsi, & à aneantir leur propre espece; ou aprés l'avoir conclu, ne ririez-vous pas de tout vôtre cœur de l'ingenuité de ces pauvres bêtes? Vous avez déja en animaux raisonnables; & pour vous distinguer de ceux qui ne se servent que de leurs dents & de

leurs ongles, imaginé les lances, les piques, les dards, les sabres & les cimeterres, & à mon grè fort judicieusement; car avec vos seules mains que pouviez-vous vous faire les uns aux autres, que vous arracher les cheveux, vous égratigner au visage, ou tout au plus vous arracher les yeux de la tête; au lieu que vous voilà munis d'instrumens commodes, qui vous servent à vous faire reciproquement de larges playes d'où peut couler vôtre sang jusqu'à la derniere goutte, sans que vous puissiez craindre d'en échaper : mais comme vous devenez d'année à autre plus raisonnables, vous avez bien enchèri sur cette vieille maniere de vous exterminer: vous avez de petits globes qui vous tuënt tout d'un coup, s'ils peuvent seulement vous atteindre à la tête ou à la poitrine; vous en avez d'autres plus pesans & plus massifs qui vous coupent en deux parts ou qui vous éventrent, sans compter ceux qui tombant sur vos toîts, enfoncent les planchers, vont du grenier à la cave, en enlevent les voutes, & font sauter en l'air avec vos maisons, vos femmes qui sont en couche, l'enfant & la nourrice; & c'est là encore où *gist* la gloire, elle aime le *remuë-menage*, & elle est personne d'un grand fracas. Vous avez d'ailleurs des armes défensives, & dans les bonnes regles vous devez en guerre être habillez de fer, ce qui est

sans

ſans mentir une jolie parure, & qui me fait ſouvenir de ces quatre puces celebres que montroit autrefois un charlatan ſubtil ouvrier, dans une phiole où il avoit trouvé le ſecret de les faire vivre; il leur avoit mis à chacune une ſalade en tête, leur avoit paſſé un corps de cuiraſſe, mis des braſſars, des genoüilleres, la lance ſur la cuiſſe, rien ne leur manquoit, & en cét équipage elles alloient par ſauts & par bonds dans leur bouteille : feignez un homme de la taille du mont *Athos*, pourquoy non; une ame ſeroit elle embaraſſée d'animer un tel corps? elle en ſeroit plus au large; ſi cet homme avoit la vûë aſſez ſubtile pour vous decouvrir quelque part ſur la terre avec vos armes offenſives & défenſives, que croyez-vous qu'il penſeroit de petits marmouzets ainſi équipez, & de ce que vous appellez guerre, cavalerie, infanterie, un memorable ſiege, une fameuſe journée, n'entendray-je donc plus bourdonner d'autre choſe parmi vous? le monde ne ſe diviſe-t-il plus qu'en regimens, & en compagnies? tout eſt-il devenu bataillon ou eſcadron? *il a pris une ville, il en a pris une ſeconde, puis une troiſieme; il a gagné une bataille, deux batailles; il chaſſe l'ennemi, il vainc ſur mer, il vainc ſur terre*; eſt-ce de quelques-uns de vous autres, eſt-ce d'un geant, d'un *Athos* que vous parlez? Vous avez ſur tout

un homme pâle & livide qui n'a pas sur soy dix onces de chair, & que l'on croiroit jetter à terre du moindre souffle. Il fait neantmoins plus de bruit que quatre autres, & met tout en combustion, il vient de pécher en eau trouble une isle toute entiere, ailleurs à la verité il est batu & poursuivi, mais il se sauve par les marais; & ne veut écouter ny paix ny treve. Il a montré de bonne heure ce qu'il sçavoit faire, *il a mordu le sein de sa nourrice, elle en est morte la pauvre femme*, je m'entens, il suffit, en un mot il étoit né sujet, & il ne l'est plus, au contraire il est le maître; & ceux qu'il a domptez & mis sous le joug, vont à la charrüe & labourent de bon courage, ils semblent même apprehender, les bonnes gens, de pouvoir se délier un jour & de devenir libres, car ils ont étendu la courroye & allongé le foüet de celui qui les fait marcher, ils n'oublient rien pour accroitre leur servitude: ils luy font passer l'eau pour se faire d'autres vassaux & s'aquerir de nouveaux domaines, il s'agit, il est vray, de prendre son pere & sa mere par les épaules, & de les jetter hors de leur maison, & ils l'aident dans une si honnéte entreprise. Les gens de delà l'eau & ceux d'en deça se cottisent & mettent chacun du leur, pour se le rendre à eux tous de jour en jour plus redoutable, les Pictes & les Saxons, tous se peuvent

vanter d'être ses humbles esclaves, & autant qu'ils le souhaitent, mais qu'entends-je de certains personnages qui ont des couronnes, je ne dis pas des Comtes ou des Marquis dont la terre fourmille; mais des Princes & des Souverains, ils viennent trouver cet homme dés qu'il a sifflé, ils se découvrent dés son antichambre, & ils ne parlent que quand on les interroge: sont-ce là ces mémes Princes si pointilleux, si formalistes sur leurs rangs & sur leurs préseances, & qui consument pour les régler, les mois entiers dans une diette? que fera ce nouvel Arconte pour payer une si aveugle soumission, & pour répondre à une si haute idée qu'on a de luy? s'il se livre une bataille, il doit la gagner, & en personne; si l'ennemy fait un siege, il doit le luy faire lever, & avec honte, à moins que tout l'ocean ne soit entre luy & l'ennemy, il ne sçauroit moins faire en faveur de ses courtisans, Cezar luy méme ne doit il pas en vénir grossir le nombre, il en attend du moins d'importans services, car ou l'Arconte échouëra avec ses alliez, ce qui est plus difficile qu'impossible à concevoir, ou s'il reussit & que rien ne luy resiste, le voilà tout porté avec ses alliez jaloux de la religion & de la puissance de Cezar, pour fondre sur luy, pour luy enlever l'Aigle

& le reduire luy & son heritier à la fasce d'argent & aux païs hereditaires. Enfin c'en est fait, ils se sont tous livrez à luy volontairement, à celuy peut-estre de qui ils devoient se défier davantage. Esope ne leur diroit il pas; la gent volatile d'une certaine contrée prend l'allarme, & s'effraye du voisinage du lyon, dont le seul rugissement luy fait peur, elle se réfugie auprés de la bete, qui luy fait parler d'accommodement & les prend sous sa protection, qui se termine enfin à les croquer tous l'un aprés l'autre.

DE LA MODE

UNE chose folle & qui découvre bien nôtre petitesse, c'est l'assujettissement aux modes quand on l'étend à ce qui concerne le goût, le vivre, la santé & la conscience. La viande noire est hors de mode, & par cette raison insipide : ce seroit pecher contre la mode que de guérir de la fiévre par la saignée : de même l'on ne mouroit plus depuis long-temps par *Theotime*; ses tendres exhortations ne sauvoient plus que le peuple, & Theotime a vû son successeur.

Mr. Sachot Curé de St. Gervais. Le pere Bourdaloue.

* La curiosité n'est pas un goût pour ce qui est bon ou ce qui est beau, mais pour

ce qui eſt rare, unique, pour ce qu'on a, & ce que les autres n'ont point. Ce n'eſt pas un attachement à ce qui eſt parfait, mais à ce qui eſt couru, à ce qui eſt à la mode. Ce n'eſt pas un amuſement, mais une paſſion, & ſouvent ſi violente, qu'elle ne cede à l'amour & à l'ambition que par la petiteſſe de ſon objet. Ce n'eſt pas une paſſion qu'on a generalement pour les choſes rares & qui ont cours; mais qu'on a ſeulement pour une certaine choſe qui eſt rare, & pourtant à la mode.

Le fleuriſte a un jardin dans un Faux-bourg, il y court au lever du Soleil, & il en revient à ſon coucher; vous le voyez planté, & qui a pris racine au milieu de ſes tulippes & devant la *ſolitaire*; il ouvre de grands yeux, il frotte ſes mains, il ſe baiſſe, il la voit de plus prés, il ne l'a jamais vûë ſi belle, il a le cœur épanoüi de joye, il la quitte pour *l'orientale*, de là il va à la *veuve*, il paſſe au *drap d'or*, de celle-cy à *l'agathe*, d'où il revient enfin à la *ſolitaire*, où il ſe fixe, où il ſe laſſe, où il s'aſſit, où il oublie de dîner; auſſi eſt-elle nuancée, bordée, huilée, à pieces emportées, elle a un beau vaſe ou un beau calice; il la contemple, il l'admire, DIEU & la nature ſont en tout cela ce qu'il n'admire point, il ne va pas plus loin que l'oignon de ſa tulippe qu'il ne livreroit pas pour mille écus; Cabout Avocat au conſeil.

& qu'il donnera pour rien quand les tulippes seront negligées & que les oeillets auront prévalu. Cet homme raisonnable, qui a une ame, qui a un culte & une religion, revient chez soy fatigué, affamé, mais fort content de la journée; il a vû des tulippes.

Des Coteaux. Parlez à cet autre de la richesse des moissons, d'une ample recolte, d'une bonne vendange, il est curieux de fruits, vous n'articulez pas, vous ne vous faites pas entendre; parlez-luy de figues & de melons, dites que les poiriers rompent de fruit cette année, que les peschers ont donné avec abondance; c'est pour luy un idiome inconnu, il s'attache aux seuls pruniers, il ne vous répond pas; ne l'entretenez pas même de vos pruniers; il n'a de l'amour que pour une certaine espece, toute autre que vous luy nommez le fait sourire & se fait mocquer; il vous mene à l'arbre, cüeille artistement cette prune exquise, il l'ouvre, vous en donne une moitié, & prend l'autre, quelle chair, dit-il; goûtez-vous cela? cela est-il divin? voilà ce que vous ne trouverez pas ailleurs; & là-dessus ses narines s'enflent, il cache avec peine sa joye & sa vanité par quelques dehors de modestie. O l'homme divin en effet! homme qu'on ne peut jamais assez loüer & admirer! homme dont il sera parlé dans plusieurs siecles; que je

voye

voye sa taille, & son visage pendant qu'il vit, que j'observe les traits & la contenance d'un homme qui seul entre les mortels possede une telle prune.

Un troisieme que vous allez voir, vous parle des curieux ses confreres, & sur tout de *Diognete*. Je l'admire, dit-il, & je le comprends moins que jamais? pensez-vous qu'il cherche à s'instruire par les medailles, & qu'il les regarde comme des preuves parlantes de certains faits, & des monumens fixes & indubitables de l'ancienne histoire, rien moins; vous croyez peut-être que toute la peine qu'il se donne pour recouvrer une *teste*, vient du plaisir qu'il se fait de ne voir pas une suite d'Empereurs interrompuë, c'est encore moins: Diognete sçait d'une medaille le *frust*, le *feloux* & la *fleur de coin*, il a une tablette dont toutes les places sont garnies à l'exception d'une seule, ce vuide luy blesse la vûë, & c'est précisément & à la lettre pour le remplir qu'il employe son bien & sa vie.

Vous voulez, ajoûte *Democene*, voir mes estampes, & bien-tôt il les étale & vous les montre; vous en rencontrez une qui n'est ny noire, ny nette, ny dessinée, & d'ailleurs moins propre à être gardée dans un cabinet, qu'à tapisser un jour de fête le petit-pont ou la ruë neuve; il convient qu'elle est mal gravée, plus mal dessinée, (Mr. Gaigniere Escuyer de Mle. de Guise)

 mais

mais il assure qu'elle est d'un Italien qui a travaillé peu, qu'elle n'a presque pas été tirée, que c'est la seule qui soit en France de ce dessein, qu'il l'a achetée tres-cher ; & qu'il ne la changeroit pas pour ce qu'il a de meilleur : j'ay, continuë-t-il, une sensible affliction ; & qui m'obligera à renoncer aux estampes pour le reste de mes jours ; j'ay tout *Calot* hormis une seule qui n'est pas à la verité de ses bons ouvrages, au contraire c'est un des moindres, mais qui m'acheveroit Calot, je travaille depuis vingt ans à recouvrer cette estampe, & je desespere enfin d'y réüssir : cela est bien rude.

Tel autre fait la satyre de ces gens qui s'engagent par inquietude ou par curiosité dans de longs voyages, qui ne font ny memoires ny relations, qui ne portent point de tablettes, qui vont pour voir, & qui ne voient pas, ou qui oublient ce qu'ils ont vû, qui desirent seulement de connoître de nouvelles tours ou de nouveaux clochers, & de passer des rivieres qu'on n'apelle ny la Seine ny la Loire ; qui sortent de leur patrie pour y retourner, qui aiment à être absens : qui veulent un jour être revenus de loin, & ce satyrique parle juste, & se fait écouter.

Mais quand il ajoûte que les livres en aprennent plus que les voyages, & qu'il m'a fait comprendre par ses discours qu'il a une bibliotheque, je souhaite de la voir, je

je vais trouver cet homme qui me reçoit dans une maiſon, où dés l'eſcalier je tombe en foibleſſe d'une odeur de maroquin noir dont ſes livres ſont tous couverts; il a beau me crier aux oreilles pour me ranimer, qu'ils ſont dorez ſur tranche, ornez de filets d'or, & de la bonne édition, me nommer les meilleurs l'un aprés l'autre, dire que ſa gallerie eſt remplie à quelques endroits prés, qui ſont peints de maniere, qu'on les prend pour de vrais livres arrangez ſur des tablettes, & que l'œil s'y trompe; ajoûter qu'il ne lit jamais, qu'il ne met pas le pied dans cette gallerie, qu'il y viendra pour me faire plaiſir; je le remercie de ſa complaiſance, & ne veux non plus que luy viſiter ſa tannerie, qu'il appelle bibliotheque.

Quelques-uns par une intemperance de ſçavoir, & par ne pouvoir ſe reſoudre à renoncer à aucune ſorte de connoiſſance, les embraſſent toutes & n'en poſſedent aucune; ils aiment mieux ſçavoir beaucoup, que de ſçavoir bien, & être foibles & ſuperficiels dans diverſes ſciences, que d'être ſûrs & profonds dans une ſeule; ils trouvent en toutes rencontres celuy qui eſt leur maître & qui les redreſſe; ils ſont les duppes de leur vaine curioſité, & ne peuvent au plus par de longs & penibles efforts que ſe tirer d'une ignorance craſſe.

D'autres ont la clef des sciènces, où ils n'entrent jamais; ils passent leur vie à déchiffer les langues Orientales & les langues du Nort, celles des deux Indes, celles des deux pôles, & celle qui se parle dans la lune; les idiomes les plus inutiles avec les caracteres les plus bizarres & les plus magiques sont précisément ce qui réveille leur passion & qui excite leur travail; ils plaignent ceux qui se bornent ingenuëment à sçavoir leur langue, ou tout au plus là Grecque & la Latine: ces gens lisent toutes les histoires & ignorent l'histoire, ils parcourent tous les livres, & ne profitent d'aucun; c'est en eux une sterilité de faits & de principes qui ne peut-être plus grande; mais à la verité la meilleure recolte & la richesse la plus abondante de mots & de paroles qui puisse s'imaginer, ils plient sous le faix, leur memoire en est accablée, pendant que leur esprit demeure vuide.

M Amelot sa maison est dans la vieille ruë du Temple.

Un Bourgeois aime les bâtimens, il se fait bâtir un Hôtel si beau, si riche & si orné, qu'il est inhabitable: le maître honteux de s'y loger, ne pouvant peut-être se resoudre à le loüer à un Prince ou à un homme d'affaires, se retire au galetas, où il acheve sa vie pendant que l'enfilade & les planchers de rapport sont en proye aux Anglois & aux Allemans qui voyagent, & qui viennent là du Palais Royal, du Palais

lais L.. G .... & du Luxembourg: on heurte ſans fin à cette belle porte; tous demandent à voir la maiſon, & perſonne à voir Monſieur.

On en ſçait d'autres qui ont des filles devant leurs yeux, à qui ils ne peuvent pas donner une dot: que dis-je, elles ne ſont pas vetuës, à peine nourries; qui ſe refuſent un tour de lit & du linge blanc; qui ſont pauvres, & la ſource de leur miſere n'eſt pas fort loin; c'eſt un garde-meuble chargé & embaraſſé de buſtes rares, déja poudreux & couverts d'ordures, dont la vente les mettroit au large, mais qu'ils ne peuvent ſe reſoudre à mettre en vente.

Diphile commence par un oiſeau & finit par mille; ſa maiſon n'en eſt pas égayée, mais empeſtée, la cour, la ſale l'eſcalier, le veſtibule, les chambres, le chabinet, tout eſt voliere; ce n'eſt plus un ramage, c'eſt un vacarme, les vents d'Automne & les eaux dans leurs plus grandes cruës ne font pas un bruit ſi perçant & ſi aigu, on ne s'entend non plus parler les uns les autres que dans ces chambres où il faut attendre pour faire le compliment d'entrée, que les petits chiens ayent aboyé: ce n'eſt plus pour Diphile un agreable amuſement, c'eſt une affaire laborieuſe & à laquelle à peine il peut ſuffire; il paſſe les jours, ces jours qui échapent & qui ne reviennent plus, à verſer du grain & à nettoyer des ordures;

il donne pension à un homme qui n'a point d'autre ministere que de siffler des serins au flageolet, & de faire couver des *Canaries*; il est vray que ce qu'il dépense d'un côté, il l'épargne de l'autre, car ses enfans sont sans maîtres & sans éducation; Il se renforme le soir fatigué de son propre plaisir, sans pouvoir joüir du moindre repos, que ses oiseaux ne reposent, & que ce petit peuple, qu'il n'aime que parce qu'il chante, ne cesse de chanter; il retrouve ses oiseaux dans son sommeil; luy-même il est oiseau, il est huppé, il gazoüille, il perche; il réve la nuit qu'il muë, ou qu'il couve.

Qui pourroit épuiser tous les differens genres de curieux? devineriez-vous à entendre parler celuy-cy de son *Leopard* *, de sa *plume* *, de sa *musique* *, les vanter comme ce qu'il y a sur la terre de plus singulier & de plus merveilleux, qu'il veut vendre ses coquilles? Pourquoy non? s'il les achete au poids de l'or.

* Noms de coquillages.

Cet autre aime les insectes, il en fait tous les jours de nouvelles emplettes; c'est surtout le premier homme de l'Europe pour les papillons. il en a de toutes les tailles & de toutes les couleurs. Quel temps prenez-vous pour luy rendre visite? il est plongé dans une amere douleur, il a l'humeur noire, chagrine, & dont toute sa famille souffre, aussi a-t-il fait

une

une perte irreparable ; approchez, regardez ce qu'il vous montre sur son doigt, qui n'a plus de vie, & qui vient d'expirer, c'est une chenille, & quelle chenille !

* Le duel est le triomphe de la mode, & l'endroit où elle a exercé sa tirannie avec plus d'éclat ; cet usage n'a pas laissé au poltron la liberté de vivre, il l'a mené se faire tuer par un plus brave que soy, & l'a confondu avec un homme de cœur ; il a attaché de l'honneur & de la gloire à une action folle & extravagante ; il a été approuvé par la presence des Rois, il y a eu quelquefois une espece de Religion à le pratiquer ; il a décidé de l'innocence des hommes, des accusations fausses ou veritables sur des crimes capitaux ; il s'étoit enfin si profondément enraciné dans l'opinion des peuples, & s'étoit si fort saisi de leur cœur & de leur esprit, qu'un des plus beaux endroits de la vie d'un tres-grand Roy, a été de les guerir de cette folie.

* Tel a été à la mode ou pour le commandement des armées & la negociation, ou pour l'éloquence de la Chaire, ou pour les vers, qui n'y est plus. Y a-t-il des hommes qui dégenerent de ce qu'ils furent autrefois ; est-ce leur mérite qui est usé, ou le goût que l'on avoit pour eux ?

* Un homme à la mode dure peu, car les modes passent ; s'il est par hazard homme

me de mérite, il n'est pas aneanti, & il subsiste encore par quelque endroit; également estimable, il est seulement moins estimé.

La vertu a cela d'heureux, qu'elle se suffit à elle-même, & qu'elle sçait se passer d'admirateurs, de partisans & de protecteurs; le manque d'appuy & d'approbation non seulement ne luy nuit pas, mais il la conserve, l'épure & la rend parfaite; qu'elle soit à la mode, qu'elle n'y soit plus, elle demeure vertu.

* Si vous dites aux hommes & sur tout aux Grands, qu'un tel a de la vertu, ils vous disent, qu'il la garde; qu'il a bien de l'esprit, de celuy sur tout qui plait & qui amuse, ils vous répondent, tant mieux pour luy; qu'il a l'esprit fort cultivé, qu'il sçait beaucoup, ils vous demandent quelle heure il est, ou quel tems il fait: mais si vous leur apprenez qu'il y a un *Tigilin* qui *soufle* ou qui *jette en sable* un verre d'eau de vie, &, chose merveilleuse! qui y revient à plusieurs fois en un repas, alors ils disent, où est-il? amenez-le moy, demain, ce soir, me l'amenerez-vous? on le leur amene; & cet homme propre à parer les avenuës d'une foire, & à être montré en chambre pour de l'argent, ils l'admettent dans leur familiarité.

* Il n'y a rien qui mette plus subitement un homme à la mode, & qui le souleve

leve davantage que le grand jeu : cela va du pair avec la crapule : je voudrois bien voir un homme poli, enjoüé, ſpirituel, fût-il un CATULLE ou ſon diſciple, faire quelque comparaiſon avec celuy qui vient de perdre huit cens piſtoles en une ſeance.

* Une perſonne à la mode reſſemble à une *fleur bleuë*, qui croit de ſoy-même dans les ſillons ; où elle étouffe les épics, diminuë la moiſſon, & tient la place de quelque choſe de meilleur ; qui n'a de prix & de beauté que ce qu'elle emprunte d'un caprice leger qui naît & qui tombe preſque dans le même inſtant, aujourd'huy elle eſt couruë, les femmes s'en parent, demain elle eſt negligée & renduë au peuple.

Une perſonne de merite au contraire eſt une fleur qu'on ne déſigne pas par ſa couleur, mais que l'on nomme par ſon nom, que l'on cultive par ſa beauté ou par ſon odeur ; l'une des graces de la nature, l'une de ces choſes qui embelliſſent le monde, qui eſt de tous les temps & d'une vogue ancienne & populaire ; que nos peres ont eſtimées, & que nous eſtimons aprés nos peres ; à qui le dégoût ou l'antipathie de quelques-uns ne ſçouroit nuire. Un lys, une roſe.

* L'on voit *Euſtrate* aſſis dans ſa nacelle, où il joüit d'un air pur & d'un ciel ſerain ; il avance d'un bon vent & qui a toutes les apparences de devoir durer ; mais il tombe

tombe tout d'un coup, le Ciel se couvre, l'orage se declare, un tourbillon enveloppe la nacelle, elle est submergée, on voit Eustrate revenir sur l'eau & faire quelques efforts, on espere qu'il pourra du moins se sauver & venir à bord; mais une vague l'enfonce, on le tient perdu; il paroit une seconde fois, & les esperances se réveillent; lors qu'un flot survient & l'abîme, on ne le revoit plus, il est noyé.

* VOITURE & SARRASIN étoient nez pour leur siecle; & ils ont paru dans un temps, où il semble qu'ils étoient attendus? s'ils s'étoient moins pressez de venir, ils arrivoient trop tard, & j'ose douter qu'ils fussent tels aujourd'huy qu'ils ont été alors: les conversations legeres, les cercles, la fine plaisanterie, les lettres enjoüées & familieres, les petites parties où l'on étoit admis seulement avec de l'esprit, tout a disparu: & qu'on ne dise point qu'ils les feroient revivre; ce que je puis faire en faveur de leur esprit, est de convenir que peut être ils excelleroient dans un autre genre; mais les femmes sont de nos jours ou devotes, ou coquettes, ou joüeuses, ou ambitieuses, quelques-unes même tout cela à la fois; le goût de la faveur, le jeu, les galans, les directeurs ont pris la place & la défendent contre les gens d'esprit.

Un

* Un homme fat & ridicule porte un long chapeau, un pourpoint à aîlerons, des chausses à éguillettes & des bottines; il réve la veille par où & comment il pourra se faire remarquer le jour qui suit. Un Philosophe se laisse habiller par son Tailleur; il y a autant de foiblesse à fuïr la mode qu'à l'affecter.

* L'on blâme une mode qui divisant la taille des hommes en deux parties égales, en prend une toute entiere pour le buste, & laisse l'autre pour le reste du corps: l'on condamne celle qui fait de la tête des femmes la base d'un édifice à plusieurs étages, dont l'ordre & la structure changent selon leurs caprices; qui éloigne les cheveux du visage, bien qu'ils ne croissent que pour l'accompagner, qui les releve & les herisse à la maniere des Bacchantes, & semble avoir pourvû à ce que les femmes changent leur phisionomie douce & modeste, en une autre qui soit fiere & audacieuse: on se récrie enfin contre une telle ou telle mode, qui cependant toute bizarre qu'elle est, pare & embellit pendant qu'elle dure, & dont l'on tire tout l'avantage qu'on en peut esperer, qui est de plaire. Il me paroît qu'on devroit seulement admirer l'inconstance & la legereté des hommes, qui attachent successivement les agréemens & la bienseance à des choses tout opposées; qui employent

pour

pour le comique & pour la mascarade, ce qui leur a servi de parure grave, & d'ornemens les plus serieux; & que si peu de tems en fasse la difference.

* N.. est riche, elle mange bien, elle dort bien; mais les coëffures changent, & lors qu'elle y pense le moins & qu'elle se croit heureuse, la sienne est hors de mode.

* *Iphis* voit à l'Eglise un soulier d'une nouvelle mode, il regarde le sien, & en rougit, il ne se croit plus habillé; il étoit venu à la Messe pour s'y montrer, & il se cache; le voilà retenu par le pied dans sa chambre tout le reste du jour: il a la main douce, & il l'entretient avec une pâte de senteur: il a soin de rire pour montrer ses dents; il fait la petite bouche, & il n'y a gueres de momens où il ne veüille sourire: il regarde ses jambes, il se voit au miroir, l'on ne peut être plus content de personne, qu'il l'est de luy-même: il s'est acquis une voix claire & délicate, & heureusement il parle gras: il a un mouvement de téte, & je ne sçay quel adoucissement dans les yeux, dont il n'oublie pas de s'embellir: il a une démarche molle & le plus joli maintien qu'il est capable de se procurer: il met du rouge, mais rarement, il n'en fait pas habitude: il est vray aussi qu'il porte des chausses & un chapeau, & qu'il n'a ny boucles d'oreilles ny colier de perles; aussi ne l'ayje pas mis dans le chapitre des femmes.

* Ces

* Ces mêmes modes que les hommes ſuivent ſi volontiers pour leurs perſonnes, ils affectent de les negliger dans leurs portraits, comme s'ils ſentoient ou qu'ils prévißent l'indecence & le ridicule où elles peuvent tomber dés-qu'elles auront perdu ce qu'on appelle la fleur ou l'agréement de la nouveauté; ils leur préferent une parure arbitraire, une drapperie indifferente, fantaiſies du Peintre qui ne ſont priſes ny ſur l'air, ny ſur le viſage, qui ne rappellent ny les mœurs ny la perſonne; ils aiment des attitudes forcées ou immodeſtes, une maniere dure, ſauvage, étrangere, qui font un Capitan d'un jeune Abbbé, & un Matamor d'un homme de robe; une Diane d'une femme de ville, comme d'une femme ſimple & timide une Amazone ou une Pallas; une Laïs d'une honnête fille; un Scyte, un Attila d'un Prince qui eſt bon & magnanime.

Une mode a à peine détruit une autre mode, qu'elle eſt abolie par une plus nouvelle, qui cede elle-même à celle qui la ſuit, & qui ne ſera pas la derniere; telle eſt nôtre legereté: pendant ces revolutions un ſiecle s'eſt écoulé qui a mis toutes ces parures au rang des choſes paſſées & qui ne ſont plus; la mode alors la plus curieuſe & qui fait plus de plaiſir à voir, c'eſt la plus ancienne; aidée du temps & des années, elle a le même agréement dans les portraits qu'a la ſaye

ou

ou l'habit Romain sur les theatres, qu'ont la mante *, le voile * & la tiare * dans nos tapisseries & dans nos peintures.

* Habits des Orientaux.

Nos peres nous ont transmis avec la connoissance de leurs personnes, celle de leurs habits, de leurs coëffures, de leurs armes *, & des autres ornemens qu'ils ont aimez pendant leur vie: nous ne sçaurions bien reconnoître cette sorte de bienfait, qu'en traitant de même nos descendàns.

* Offensives & défensives.

* Le Courtisan autrefois avoit ses cheveux, étoit en chausses & en pourpoint, portoit de larges canons, & il ètoit libertin; cela ne sied plus: il porte une perruque, l'habit serré, le bas uni, & il est devot, tout se regle par la mode.

* Celuy qui depuis quelque temps à la Cour ètoit devot, & par là contre toute raison peu éloigné du ridicule, pouvoit-il esperer de devenir à la mode?

* De quoy n'est point capable un Courtisan dans la vûë de sa fortune, si pour ne la pas manquer il devient devot?

* Les couleurs sont préparées, & la toile est toute prête; mais comment le fixer, cet homme inquiet, leger, inconstant, qui change de mille & mille figures: je le peins devot, & je crois l'avoir attrapé, mais il m'échape, & déja il est libertin; qu'il demeure du moins dans cette mauvaise situation, & je sçauray le prendre

prendre dans un point de déréglement de cœur & d'esprit où il sera reconnoissable ; mais la mode presse, il est devot.

* Celuy qui a penetré la Cour, connoît ce que c'est que vertu, & ce que c'est que devotion *, il ne peut plus s'y tromper.

* Fausse devotion.

* Negliger Vêpres comme une chose antique & hors de mode, garder sa place soy-même pour le Salut, sçavoir les êtres de la Chapelle, connoître le flanc, sçavoir où l'on est vû & où l'on n'est pas vû : réver dans l'Eglise à Dieu & à ses affaires, y recevoir des visites, y donner des ordres & des commissions, y attendre les réponses : avoir un Directeur mieux écouté que l'Evangile ; tirer toute sa sainteté & tout son relief de la reputation de son Directeur, dedaigner ceux dont le Directeur a moins de vogue, & convenir à peine de leur salut ; n'aimer de la parole de Dieu que ce qui s'en prêche chez soy ou par son Directeur, préferer sa Messe aux autres Messes, & les Sacremens donnez de sa main à ceux qui ont moins de cette circonstance : ne se repaître que de livres de spiritualité, comme s'il n'y avoit ny Evangiles ny Epîtres des Apôtres, ny Morales des Peres ; lire ou parler un jargon inconnu aux premiers siecles : circonstancier à confesse les défauts d'autruy, y pallier les siens ; s'accuser de ses souffrances, de sa patience : dire comme

un

un peché son peu de progrés dans l'heroïsme: être en liaison secrette avec de certaines gens contre certains autres: n'estimer que soy & sa cabale, avoir pour suspecte la vertu même; goûter, savourer la prosperité & la faveur, n'en vouloir que pour soy, ne point aider au mérite, faire servir la pieté à son ambition, aller à son salut par le chemin de la fortune & des dignitez; c'est du moins jusqu'à ce jour le plus bel effort de la devotion du temps.

* Un devot * est celuy qui sous un Roy athée, seroit athée.

* Faux devot.

* Les devots * ne connoissent de crimes que l'incontinence, parlons plus précisément, que le bruit ou les dehors de l'incontinence: si *Pherecide* passe pour être guéri des femmes, ou *Pherenice* pour être fidele à son mari, ce leur est assez: laissez-les joüer un jeu ruineux, faire perdre leurs creanciers, se réjoüir du malheur d'autruy & en profiter, idolatrer les grands, mépriser les petits, s'enyvrer de leur propre mérite, secher d'envie, mentir, médire, cabaler, nuire, c'est leur état; voulez-vous qu'ils empietent sur celuy des gens de bien, qui avec les vices cachez fuyent encore l'orgueil & l'injustice?

Le Duc de Beauvilliers

* Quand un Courtisan sera humble, guéri du faste & de l'ambition; qu'il n'établira

tablira point sa fortune sur la ruine de ses concurrens, qu'il sera équitable, soulagera ses vassaux, payera ses creanciers; qu'il ne sera ny fourbe, ny médisant; qu'il renoncera aux grands repas & aux amours illegitimes; qu'il priera autrement que des lévres, & même hors de la presence du Prince; quand ailleurs il ne sera point d'un abord farouche & difficile; qu'il n'aura point le visage austere & la mine triste; qu'il ne sera point paresseux & contemplatif, qu'il sçaura rendre par une scrupuleuse attention divers emplois tres-compatibles, qu'il pourra & qu'il voudra même tourner son esprit & ses soins aux grandes & laborieuses affaires, à celles sur tout d'une suite la plus étenduë pour les peuples & pour tout l'Etat: quand son caractere me fera craindre de le nommer en cet endroit, & que sa modestie l'empéchera, si je ne le nomme pas, de s'y reconnoître; alors je diray de ce personnage, il est devot; ou plûtôt, c'est un homme donné à son siecle pour le modele d'une vertu sincere & pour le discernement de l'hipocrite.

* *Onuphre* n'a pour tout lit qu'une housse de serge grise, mais il couche sur le cotton & sur le duvet; de même il est habillé simplement, mais commodement, je veux dire d'une étoffe fort legere en esté, & d'une autre fort moëlleuse

pendant l'hyver, il porte des chemises tres déliées qu'il a un tres grand soin de bien cacher. Il ne dit point *ma haire* & *ma discipline*, au contraire, il passeroit pour ce qu'il est, pour un hypocrite, & il veut passer pour ce qu'il n'est pas, pour un homme devot; il est vray qu'il fait en sorte que l'on croit sans qu'il le dise, qu'il porte une haire & qu'il se donne la discipline: il y a quelques livres répandus dans sa chambre indifferemment, ouvrez-les, c'est le Combat spirituel, le Chrétien interieur, & l'Année sainte; d'autres livres sont sous la clef. S'il marche par la ville & qu'il découvre de loin un homme devant qui il est necessaire qu'il soit devot; les yeux baissez, la démarche lente & modeste, l'air recüeilli, luy sont familiers, il joüe son rôle. S'il entre dans une Eglise, il observe d'abord de qui il peut être vû, & selon la découverte qu'il vient de faire, il se met à genoux & prie, ou il ne songe ny à se mettre à genoux ny à prier: arrive-t-il vers luy un homme de bien & d'autorité qui le verra & qui peut l'entendre, non seulement il prie, mais il médite, il pousse des élans & des soûpirs; si l'homme de bien se retire, celuy-cy qui le voit partir s'appaise & ne souffle pas. Il entre une autre fois dans un lieu saint, perce la foule, choisit un endroit pour se recüeillir, & où tout le monde voit qu'il

s'hu-

s'humilie; s'il entend des Courtisans qui parlent, qui rient, & qui sont à la Chapelle avec moins de silence que dans l'antichambre, il fait plus de bruit qu'eux pour les faire taire, il reprend sa meditation, qui est toûjours la comparaison qu'il fait de ces personnes avec luy-même, & où il trouve son compte. Il évite une Eglise deserte & solitaire, où il pourroit entendre deux Messes de suite, le Sermon, Vêpres & Complies, tout cela entre Dieu & luy, & sans que personne luy en sçût gré; il aime la Paroisse; il frequente les Temples où se fait un grand concours, on n'y manque point son coup, on y est vû. Il choisit deux ou trois jours dans toute l'année, où à propos de rien il jeûne ou fait abstinence: mais à la fin de l'hyver il tousse, il a une mauvaise poitrine, il a des vapeurs, il a eu la fiévre; il se fait prier, presser, quereller pour rompre le Carême dés son commencement, & il en vient là par complaisance. Si Onuphre est nommé arbitre dans une querelle de parens ou dans un procez de famille, il est pour les plus forts, je veux dire pour les plus riches, & il ne se persuade point que celuy ou celle qui a beaucoup de bien puisse avoir tort. S'il se trouve bien d'un homme opulent, à qui il a sçû imposer, dont il est le parasite, & dont il peut tirer de grands secours, il ne cajolle point sa femme, il ne

luy fait du moins ny avance ny declaration; il s'enfuira, il luy laissera son manteau, s'il n'est aussi sûr d'elle que de luy même: il est encore plus éloigné d'employer pour la flater & pour la seduire le jargon de la devotion *; ce n'est point par habitude qu'il le parle, mais avec dessein, & selon qu'il luy est utile, & jamais quand il ne serviroit qu'à le rendre tres-ridicule. Il sçait où se trouvent des femmes plus sociables & plus dociles que celle de son ami, il ne les abandonne pas pour long-tems, quand ce ne seroit que pour faire dire de soy dans le public qu'il fait des retraites; qui en effet pourroit en douter, quand on le revoit paroître avec un visage extenué & d'un homme qui ne se ménage point. Les femmes d'ailleurs qui fleurissent & qui prosperent à l'ombre de la devotion *, luy conviennent, seulement avec cette petite difference qu'il neglige celles qui ont vieilli, & qu'il cultive les jeunes, & entre celles-cy les plus belles & les mieux faites, c'est son attrait: elles vont, & il va; elles reviennent, & il revient; elles demeurent, & il demeure; c'est en tous lieux & à toutes les heures qu'il a la consolation de les voir; qui pourroit n'en être pas édifié? elles sont devotes, & il est devot. Il n'oublie pas de tirer avantage de l'aveuglement de son ami & de la prévention où il l'a jetté en sa faveur; tantôt il luy em-

* Fausse devotion.

* Fausse devotion.

emprunte de l'argent, tantôt il fait si bien que cet ami luy en offre; il se fait reprocher de n'avoir pas recours à ses amis dans ses besoins, quelquefois il ne veut pas recevoir une obole sans donner un billet qu'il est bien sûr de ne jamais retirer; il dit une autre fois & d'une certaine maniere, que rien ne luy manque, & c'est lors qu'il ne luy faut qu'une petite somme; il vante quelque autre fois publiquement la generosité de cet homme pour le piquer d'honneur & le conduire à luy faire une grande largesse; il ne pense point à profiter de toute sa succession, ny à s'attirer une donation generale de tous ses biens, s'il s'agit sur tout de les enlever à un fils, le legitime heritier; un homme devot n'est ny avare, ny violent, ny injuste, ny même interessé; Onuphre n'est pas devot, mais il veut être crû tel, & par une parfaite, quoy que fausse imitation de la pieté, ménager sourdement ses interêts: aussi ne se joüe-t-il pas à la ligne directe, & il ne s'insinuë jamais dans une famille, où se trouvent tout à la fois une fille à pourvoir & un fils à établir; il y a là des droits trop forts & trop inviolables, on ne les traverse point sans faire de l'éclat; & il l'apprehende; sans qu'une pareille entreprise vienne aux oreilles du Prince, à qui il dérobe sa marche par la crainte qu'il a d'être découvert & de paroître ce qu'il est: il en

veut à la ligne collaterale, on l'attaque plus impunément, il est la terreur des cousins & des cousines, du neveu & de la niece, le flatteur & l'ami declaré de tous les oncles qui ont fait fortune; il se donne pour l'heritier legitime de tout vieillard qui meurt riche & sans enfans, & il faut que celuy-cy le desherite, s'il veut que ses parens recüeillent sa succession; si Onuphre ne trouve pas jour à les en frustrer à fonds; il leur en ôte du moins une bonne partie; une petite calomnie, moins que cela, une legere médisance luy suffit pour ce pieux dessein, c'est le talent qu'il possede à un plus haut degré de perfection; il se fait même souvent un point de conduite de ne le pas laisser inutile; il y a des gens, selon luy, qu'on est obligé en conscience de décrier, & ces gens sont ceux qu'il n'aime point, à qui il veut nuire, & dont il desire la dépoüille; il vient à ses fins sans donner même la peine d'ouvrir la bouche; on luy parle d'*Eudoxe*, il soûrit, ou il soûpire; on l'interroge, on insiste, il ne répond rien, & il a raison, il en a assez dit.

* Riez, *Zelie*, soyez badine & folâtre à vôtre ordinaire, qu'est devenuë vôtre joye? Je suis riche, dites-vous, me voilà au large, & je commence à respirer; riez plus haut, Zelie, éclatez, que sert une meil-

leure

leure fortune, si elle amene avec soy le serieux & la tristesse ? Imitez les Grands qui sont nez dans le sein de l'opulence, ils rient quelquefois, ils cedent à leur temperament, suivez le vôtre; ne faites pas dire de vous qu'une nouvelle place ou que quelque mille livres de rente de plus ou de moins vous font passer d'une extremité à l'autre : je tiens, dites-vous, à la faveur par un endroit; je m'en doutois, Zelie, mais croyez-moy, ne laissez pas de rire, & même de me soûrire en passant comme autrefois; ne craignez rien, je n'en seray ny plus libre ny plus familiere avec vous; je n'auray pas une moindre opinion de vous & de vôtre poste, je croiray également que vous étes riche & en faveur : je suis devote, ajoûtez-vous; c'est assez, Zelie, & je dois me souvenir que ce n'est plus la serenité & la joye que le sentiment d'une bonne conscience étale sur le visage, les passions tristes & austeres ont pris le dessus & se répandent sur les dehors; elles menent plus loin, & l'on ne s'étonne plus de voir que la devotion * sçache encore mieux que la beauté & la jeunesse rendre une femme fiere & dédaigneuse.

* Fausse devotion

* L'on a été loin depuis un siecle dans les arts & dans les sciences, qui toutes ont été poussées à un grand point de raffinement, jusques à celle du salut que l'on a reduite en regle & en methode, & augmentée

de tout ce que l'esprit des hommes pouvoit inventer de plus beau & de plus sublime: la devotion * & la Geometrie ont leurs façons de parler, ou ce qu'on appelle les termes de l'art ; celuy qui ne les sçait pas n'est ny devot ny Geometre : les premiers devots, ceux mémes qui ont été dirigez par les Apôtres, ignoroient ces termes, simples gens qui n'avoient que la foy & les œuvres, & qui se reduisoient à croire & à bien vivre.

* Fausse devotion.

* C'est une chose délicate à un Prince religieux de reformer la Cour, & de la rendre pieuse : instruit jusques où le Courtisan veut luy plaire, & aux dépens de quoy il feroit sa fortune, il le ménage avec prudence, il tolere, il dissimule, de peur de le jetter dans l'hypocrisie ou le sacrilege : il attend plus de Dieu & du temps que de son zele & de son industrie.

* C'est une pratique ancienne dans les Cours de donner des pensions, & de distribuer des graces à un musicien, à un maître de danse, à un farceur, à un joüeur de flute, à un flateur, à un complaisant ; ils ont un mérite fixe & des talens sûrs & connus qui amusent les Grands, & qui les délassent de leur grandeur ; on sçait que Favier est beau danseur, & que Lorenzani fait de beaux motets : qui sçait au contraire si l'homme devot a de la vertu ; il n'y a rien pour

pour luy sur la cassette ny à l'épargne, & avec raison, c'est un métier aisé à contrefaire, qui, s'il étoit recompensé, exposeroit le Prince à metre en honneur la dissimulation & la fourberie, & à payer pension à l'hypocrite.

* L'on espere que la devotion de la Cour ne laissera pas d'inspirer la residence.

* Je ne doute point que la vraye devotion ne soit la source du repos; elle fait supporter la vie & rend la mort douce, on n'en tire pas tant de l'hypocrisie.

* Chaque heure en soy, comme à nôtre égard est unique; est-elle écoulée une fois, elle a peri entierement, les millions de siecles ne la rameneront pas : les jours, les mois, les années s'enfoncent, & se perdent sans retour dans l'abîme des tems; le temps même sera détruit; ce n'est qu'un point dans les espaces immenses de l'éternité, & il sera effacé : il y a de legeres & frivoles circonstances du tems qui ne sont point stables, qui passent, & que j'appelle des modes, la grandeur, la faveur, les richesses, la puissance, l'autorité, l'indépendance, le plaisir, les joyes, la superfluité. Que deviendront ces modes, quand le temps même aura disparu? La vertu seule si peu à la mode va au delà des tems.

DE QUELQUES USAGES.

IL y a des geens qui n'ont pas le moyen d'être nobles.

Il y en a de tels, que s'ils eussent obtenu six mois de delay de leurs creanciers, ils étoient nobles *.

Quelques autres se couchent roturiers & se levent nobles *.

* * Veterans.

Combien de nobles dont le pere & les ainez sont roturiers?

* Tel abandonne son pere qui est connu, & dont l'on cite le greffe ou la boutique, pour se retrancher sur son ayeul, qui mort depuis long-temps est inconnu & hors de prise; il montre ensuite un gros revenu, une grande charge, de belles alliances, & pour être noble, il ne luy manque que des titres.

* Réhabilitations, mot en usage dans les Tribunaux, qui a fait vieillir & rendu gothique celui de lettres de noblesse, autrefois si François & si usité: se faire rehabiliter suppose qu'un homme devenu riche, originairement est noble, qu'il est d'une necessité plus que morale qu'il le soit; qu'à la verité son pere a pû déroger ou par la charruë, ou par la houë, ou par la malle, ou par les livrées; mais qu'il ne s'agit pour lui que de rentrer dans les premiers droits

droits de ses ancêtres, & de continuer les armes de sa maison, les mêmes pourtant qu'il a fabriquées, & tout autres que celles de sa vaisselle d'étain : qu'en un mot les lettres de noblesse ne lui conviennent plus ; qu'elles n'honorent que le roturier, c'est à-dire celui qui cherche encore le secret de devenir riche.

* Un homme du peuple à force d'assurer qu'il a vû un prodige, se persuade faussement qu'il a vû un prodige, celui qui continuë de cacher son âge, pense enfin lui-même être aussi jeune qu'il veut le faire croire aux autres : de même le roturier qui dit par habitude qu'il tire son origine de quelque ancien Baron ou de quelque Châtelain dont il est vrai qu'il ne descend pas, a le plaisir de croire qu'il en descend.

* Quelle est la roture un peu heureuse & établie, à qui il manque des armes, & dans ces armes une piece honorable, des suppôts, un cimier, une devise, & peut-être le cry de guerre ; qu'est devenuë la distinction des Casques & des *Heaumes* ? le nom & l'usage en sont abolis, il ne s'agit plus de les porter de front ou de côté, ouverts ou fermez ; & ceux-cy de tant ou de tant de grilles ; on n'aime pas les minuties, on passe droit aux Couronnes ; cela est plus simple, on s'en croit digne, on se les adjuge : il reste encore aux meilleurs Bourgeois une certaine pudeur qui les empêche

de se parer d'une Couronne de Marquis, trop satisfaits de la Comtale ; quelques-uns même ne vont pas la chercher fort loin, & la font passer de leur enseigne à leur carosse.

* Il suffit de n'être point né dans une ville, mais sous une chaumiere répanduë dans la campagne, ou sous une ruine qui trempe dans un marécage, & qu'on appelle Château, pour être crû noble sur sa parole.

* Un bon Gentilhomme veut passer pour un petit Seigneur, & il y parvient. Un grand Seigneur affecte la principauté, & il use de tant de précautions, qu'à force de beaux noms, de disputes sur le rang & les préséances, de nouvelles armes, & d'une genealogie que d'HOSIER ne lui a pas faite, il devient enfin un petit Prince.

* Les Grands en toutes choses se forment & se moulent sur de plus grands, qui de leur part, pour n'avoir rien de commun avec leurs inferieurs, renoncent volontiers à toutes les rubriques d'honneurs & de distinctions dont leur condition se trouve chargée, & préferent à cette servitude une vie plus libre & plus commode : ceux qui suivent leur piste observent déja par émulation cette simplicité & cette modestie : tous ainsi se reduiront par hauteur à vivre naturellement & comme le peuple. Horrible inconvenient !

* Cer-

* Certaines gens portent trois noms de peur d'en manquer ; ils en ont pour la campagne & pour la ville, pour les lieux de leur service ou de leur emploi : d'autres ont un seul nom dissyllabe qu'ils annoblissent par des particules, dés que leur fortune devient meilleure : celui-cy par la suppression d'une syllabe fait de son nom obscur, un nom illustre : celui-là par le changement d'une lettre en une autre se travestit, & de *Syrus* devient *Cyrus* : plusieurs suppriment leurs noms qu'ils pourroient conserver sans honte, pour en adopter de plus beaux, où ils n'ont qu'à perdre par la comparaison que l'on fait toûjours d'eux qui les portent, avec les grands hommes qui les ont portez : il s'en trouve enfin qui nez à l'ombre des clochers de Paris veulent étre Flamans ou Italiens, comme si la roture n'étoit pas de tout païs, allongent leurs noms François d'une terminaison étrangere, & croyent que venir de bon lieu c'est venir de loin. Mr. Langlois de Rieux.

* Le besoin d'argent a reconcilié la noblesse avec la roture, & a fait évanoüir la preuve des quatre quartiers.

* A combien d'enfans seroit utile la loi qui décideroit que c'est le ventre qui annoblit ? mais à combien d'autres seroit-elle contraire ?

* Il y a peu de familles dans le monde qui ne touchent aux plus grands Princes par une extrémité, & par l'autre au simple peuple.

I 7 * Il

Les Celestins qui ont acheté une charge de Secretaire du Roy.

* Maison Religieuse Secretaire du Roy.

* Il n'y a rien à perdre à être noble ; franchises, immunitez, exemptions, privileges : que manque-t-il à ceux qui ont un titre ? croïez-vous que ce soit pour la noblesse que des solitaires * se sont faits nobles? ils ne sont pas si vains ; c'est pour le profit qu'ils en reçoivent : cela ne leur sied-il pas mieux que d'entrer dans les gabelles ? je ne dis pas à chacun en particulier, leurs vœux s'y opposent, je dis même à la Communauté.

* Je le declare nettement, afin que l'on s'y prepare, & que personne un jour n'en soit surpris. S'il arrive jamais que quelque Grand me trouve digne de ses soins ; si je fais enfin une belle fortune, il y a un Geoffroy de la Bruyere que toutes les Croniques rangent au nombre des plus grands Seigneurs de France, qui suivirent GODEFROY DE BOÜILLON à la conqueste de la Terre-Sainte : voilà alors de qui je descends en ligne directe.

* Si la noblesse est vertu, elle se perd par tout ce qui n'est pas vertueux ; & si elle n'est pas vertu, c'est peu de chose.

* Il y a des choses qui ramenées à leurs principes & à leur premiere institution sont étonnantes & incomprehensibles. Qui peut concevoir en effet que certains Abbez à qui il ne manque rien de l'ajustement, de la molesse & de la vanité des

sexes

ſexes & des conditions, qui entrent auprés des femmes en concurrence avec le Marquis & le Financier, & qui l'emportent ſur tous les deux, qu'eux-mêmes ſoient originairement & dans l'étimologie de leur nom, les peres & les chefs de ſaints Moines & d'humbles Solitaires, & qu'ils en devroient étre l'exemple: quelle force, quel empire, quelle tyrannie de l'uſage! & ſans parler de plus grands deſordres, ne doit-on pas craindre de voir un jour un ſimple Abbé en velours gris & à ramages comme une Eminence; ou avec des mouches & du rouge comme une femme?

* Que les ſaletez des Dieux, la Venus, le Ganimede, & les autres nuditez du Carache aïent été faites pour des Princes de l'Egliſe, & qui ſe diſent ſucceſſeurs des Apôtres, le Palais Farneſe en eſt la preuve.

* Les belles choſes le ſont moins hors de leur place; les bienſeances mettent la perfection, & la raiſon met les bienſeances. Ainſi l'on n'entend point une gigue à la Chapelle; ni dans un Sermon des tons de theatre: l'on ne voit point d'images profanes * dans les Temples, un CHRIST par exemple, & le Jugement de Pâris dans le même Sanctuaire; ni à des perſonnes conſacrées à l'Egliſe le train & l'équipage d'un Cavalier.

* Tapiſſeries.

* De

* Declarerai-je donc ce que je pense de ce qu'on appelle dans le monde, un beau Salut : la decoration souvent prophane, les places retenuës & païées, des * livres distribuez comme au theatre, les entrevûës & les rendez-vous frequens, le murmure & les causeries étourdissantes, quelqu'un monté dans une tribune qui y parle familierement, sechement, & sans autre zele que de rassembler le peuple, l'amuser, jusqu'à ce qu'un Orchestre, le dirai-je, & de voix qui concertent depuis longtems, se fassent entendre. Est ce à moi à m'écrier que le zele de la maison du Seigneur me consume, & à tirer le voile leger qui couvre les mysteres, temoins d'une telle indecence : quoy ! parce qu'on ne danse pas encore aux TT **, me forcera-t-on d'appeller tout ce spectacle, Office d'Eglise ?

* Le Motet traduit en vers François par L.L.* *

** Les Teatins.

* L'on ne voit point faire de voeux ni de pelerinages, pour obtenir d'un Saint d'avoir l'esprit plus doux, l'ame plus reconnoissante, d'étre plus équitable & moins mal-faisant ; d'étre gueri de la vanité, de l'inquietude & de la mauvaise raillerie.

* Quelle idée plus bizarre, que de se representer une foule de Chrétiens de l'un & de l'autre sexe, qui se rassemblent à certains jours dans une salle, pour y applaudir à une troupe d'excommuniez, qui ne le

le ſont que par le plaiſir qu'ils leur donnent, & qui eſt déja païé d'avance. Il me ſemble qu'il faudroit ou fermer les Theatres, ou prononcer moins ſeverement ſur l'état des Comediens.

* Dans ces jours qu'on appelle ſaints le Moine confeſſe, pendant que le Curé tonne en chaire contre le Moine & ſes adherans: telle femme pieuſe ſort de l'Autel, qui entend au Prône qu'elle vient de faire un ſacrilege. N'y a-t-il point dans l'Egliſe, une puiſſance à qui il appartienne, ou de faire taire le Paſteur, ou de ſuſpendre pour un temps le pouvoir du *Barnabite*?

* Il y a plus de retribution dans les Paroiſſes pour un mariage que pour un baptême; & plus pour un baptême que pour la confeſſion: l'on diroit que ce ſoit un tau ſur les Sacremens, qui ſemblent par là être appreciez. Ce n'eſt rien au fond que cet uſage; & ceux qui reçoivent pour les choſes ſaintes, ne croient point les vendre, comme ceux qui donnent ne penſent point à les acheter; ce ſont peut-étre des apparences qu'on pourroit épargner aux ſimples & aux indevots.

* Un Paſteur frais & en parfaite ſanté, en linge fin & en point de Veniſe, a ſa place dans l'Oeuvre auprés les pourpres & les fourrures, il y acheve ſa digeſtion; pendant que le Feüillant ou le Recollet M. Hameau Curé de St. Paul.

quitte

quitte sa cellule & son desert, où il est lié par ses voeux & par la bien-seance, pour venir le prêcher, lui & ses oüailles, & en recevoir le salaire, comme d'une piece d'étoffe. Vous m'interrompez, & vous dites, quelle censure! & combien elle est nouvelle & peu attenduë, ne voudriez-vous point interdire à ce Pasteur & à son troupeau la parole divine, & le pain de l'Evangile? au contraire; je voudrois qu'il le distribuât lui-même le matin, le soir, dans les temples, dans les maisons, dans les places, sur les toits; & qu'il ne prétendît à un emploi si grand, si laborieux, qu'avec des intentions, des talens & des poulmons capables de lui mériter les belles offrandes & les riches retributions qui y sont attachées: je suis forcé, il est vray d'excuser un Curé sur cette conduite, par un usage reçû, qu'il trouve établi, & qu'il laissera à son successeur; mais c'est cet usage bizarre & dénué de fondement & d'apparence que je ne puis approuver, & que je goûte encore moins que celui de se faire payer quatre fois des mêmes obseques, pour soi, pour ses droits, pour sa presence, pour son assistance.

* *Tite* par vingt années de service dans une seconde place, n'est pas encore digne de la premiere qui est vacante: ni ses talens, ni sa doctrine, ni une vie exemplaire, ni les voeux des Paroissiens ne sçauroient

roient l'y faire asseoir; il naît de dessous terre un autre Clerc * pour la remplir: Tite est reculé ou congedié, il ne s'en plaint pas; c'est l'usage.

* Ecclesiastique.

* Moy, dit le Cheffecier, je suis Maître du chœur; qui me forcera d'aller à Matines? mon predecesseur n'y alloit point, suis-je de pire condition, dois-je laisser avilir ma dignité entre mes mains, ou la laisser telle que je l'ay reçûë? Ce n'est point, dit l'Ecolatre, mon interêt qui me mene, mais celuy de la Prebende; il seroit bien dur qu'un grand Chanoine fût sujet au chœur, pendant que le Thresorier, l'Archidiacre, le Penitencier & le Grand-Vicaire s'en croient exempts. Je suis bien fondé, dit le Prevost, à demander la retribution sans me trouver à l'office; il y a vingt années entieres que je suis en possession de dormir les nuits, je veux finir comme j'ay commencé, & l'on ne me verra point déroger à mon titre; que me serviroit d'être à la tête d'un Chapitre; mon exemple ne tire point à consequence. Enfin c'est entr'eux tous à qui ne loüera point Dieu, à qui fera voir par un long usage, qu'il n'est point obligé de le faire; l'émulation de ne se point rendre aux Offices divins ne sçauroit être plus vive, ny plus ardente. Les cloches sonnent dans une nuit tranquille; & leur melodie qui réveille les Chantres & les Enfans

ſans de chœur, endort les Chanoines, les plonge dans un ſommeil doux & facile, & qui ne leur procure que de beaux ſonges; ils ſe levent tard, & vont à l'Egliſe ſe faire payer d'avoir dormi.

* Qui pourroit s'imaginer, ſi l'experience ne nous le mettoit devant les yeux, quelle peine ont les hommes à ſe reſoudre d'eux-mêmes à leur propre felicité, & qu'on ait beſoin de gens d'un certain habit, qui par un diſcours préparé, tendre & pathetique, par de certaines inflexions de voix, par des larmes, par des mouvemens qui les mettent en ſueur & qui les jettent dans l'épuiſement, faſſent enfin conſentir un homme Chrêtien & raiſonnable, dont la maladie eſt ſans reſſource, à ne ſe point perdre & à faire ſon ſalut.

* La fille d'*Ariſtippe* eſt malade & en peril; elle envoye vers ſon pere; veut ſe reconcilier avec luy & mourir dans ſes bonnes graces; cet homme ſi ſage, le conſeil de toute une ville, fera-t-il de lui même cette démarche ſi raiſonnable, y entrainera-t-il ſa femme? ne faudra-t-il point pour les remuer tous deux la machine du Directeur?

* Une mere, je ne dis pas qui cede & qui ſe rend à la vocation de ſa fille, mais qui la fait Religieuſe, ſe charge d'une ame avec la ſienne, en repond à Dieu même, en eſt

la

la caution : afin qu'une telle mere ne se perde pas, il faut que sa fille se sauve.

* Un homme jouë & se ruine : il marie neammoins l'ainée de ses deux filles de ce qu'il a pû sauver des mains d'un *Ambreville*; la cadette est sur le point de faire ses voeux, qui n'a point d'autre vocation que le jeu de son pere.

* Il s'est trouvé des filles qui avoient de la vertu, de la santé, de la ferveur & une bonne vocation; mais qui n'étoient pas assez riches pour faire dans une riche Abbaye voeu de pauvreté.

* Celle qui delibere sur le choix d'une Abbaye ou d'un simple Monastere pour s'y renfermer, agite l'ancienne question de l'état populaire & du despotique.

* Faire une folie & se marier *par amourette*, c'est épouser *Melite* qui est jeune, belle, sage, œconome, qui plait, qui vous aime, qui a moins de bien qu'*Ægine* qu'on vous propose, & qui avec une riche dot apporte de riches dispositions à la consumer, & tout vôtre fond avec sa dot.

* Il étoit délicat autrefois de se marier, c'étoit un long établissement, une affaire serieuse, & qui méritoit qu'on y pensât: l'on étoit pendant toute sa vie le mari de sa femme, bonnne ou mauvaise : même table, même demeure, même lit : l'on n'en étoit point quitte pour une pension ; avec des enfans & un ménage com-

complet l'on n'avoit pas les apparences & les délices du célibat.

* Qu'on évite d'être vû seul avec une femme qui n'est point la sienne, voilà une pudeur qui est bien placée : qu'on sente quelque peine à se trouver dans le monde avec des personnes dont la reputation est attaquée, cela n'est pas incomprehensible. Mais quelle mauvaise honte fait rougir un homme de sa propre femme, & l'empêche de paroître dans le public avec celle qu'il s'est choisie pour sa compagne inseparable, qui doit faire sa joye, ses délices & toute sa societé ; avec celle qu'il aime & qu'il estime, qui est son ornement, dont l'esprit, le mérite, la vertu, l'alliance luy font honneur? que ne commence-t-il par rougir de son mariage?

Je connois la force de la coûtume, & jusqu'où elle maîtrise les esprits, & contraint les moeurs, dans les choses même les plus dénuées de raison & de fondement: je sens neanmoins que j'aurois l'impudence de me promener au Cours, & d'y passer en revûë avec une personne, qui seroit ma femme.

* Ce n'est pas une honte, ny une faute à un jeune homme que d'épouser une femme avancée en âge; c'est quelque fois prudence, c'est précaution. L'infamie est de se joüer de sa bienfactrice par des traitemens in-

indignes, & qui luy découvrent qu'elle eſt la duppe d'un hypocrite & d'un ingrat : ſi la fiction eſt excuſable, c'eſt où il faut feindre de l'amitié ; s'il eſt permis de tromper, c'eſt dans une occaſion où il y auroit de la dureté à être ſincere. Mais elle vit long-temps : aviez-vous ſtipulé qu'elle mourût aprés avoir ſigné vôtre fortune, & l'acquit de toutes vos dettes ? n'a-t-elle plus aprés ce grand ouvrage qu'à retenir ſon haleine, qu'à prendre de l'opium ou de la ciguë ? a-t-elle tort de vivre ? ſi même vous mourez avant celle dont vous aviez déja reglé les funerailles, à qui vous deſtiniez la groſſe ſonnerie & les beaux ornemens, en eſt-elle reſponſable ?

* Il y a depuis long-tems dans le monde une maniere * de faire valoir ſon bien, qui continuë toûjours d'être pratiquée par d'honnêtes gens, & d'être condamnée par d'habiles Docteurs.

*Billets & obligations.

* On a toûjours vû dans la Republique de certaines charges, qui ſemblent n'avoir été imaginées la premiere fois, que pour enrichir un ſeul aux dépens de pluſieurs : les fonds ou l'argent des particuliers y coule ſans fin & ſans interruption ; diray-je qu'il n'en revient plus, ou qu'il n'en revient que tard ? c'eſt un gouffre, c'eſt une mer qui reçoit les eaux des fleuves, & qui ne les rend pas, ou ſi elle les rend, c'eſt par des conduits ſecrets & ſouterrains,

terrains, ſans qu'il y paroiſſe, ou qu'elle en ſoit moins enflée; ce n'eſt qu'aprés en avoir joüi longtems, qu'elle ne peut plus les retenir.

* Le fonds perdu, autrefois ſi ſûr, ſi religieux & ſi inviolable, eſt devenu avec le temps, & par les ſoins de ceux qui en étoient chargez, un bien perdu: quel autre ſecret de doubler mes revenus & de theſauriſer? entreray-je dans le huitiéme denier, ou dans les aydes? ſeray-je avare, partiſan ou adminiſtrateur?

* Vous avez une piece d'argent, ou même une piece d'or, ce n'eſt pas aſſez, c'eſt le nombre qui opere; faites en ſi vous pouvez un amas conſiderable & qui s'éleve en pyramide, & je me charge du reſte: vous n'avez ny naiſſance ny eſprit, ny talens ny experience, qu'importe; ne diminuez rien de vôtre monceau, & je vous placeray ſi haut que vous vous couvrirez devant vôtre maître ſi vous en avez; il ſera même fort éminent, ſi avec vôtre métail qui de jour à autre ſe multiplie, je ne fais en ſorte qu'il ſe découvre devant vous.

* *Orante* plaide depuis dix ans entiers en reglement de Juges, pour une affaire juſte, capitale, & où il y va de toute ſa fortune; elle ſçaura peut-être dans cinq années quels ſeront ſes Juges, & dans quel tribunal elle doit plaider le reſte de ſa vie.

* L'on

* L'on applaudit à la coûtume qui s'est introduite dans les tribunaux †, d'interrompre les Avocats au milieu de leur action, de les empêcher d'être éloquens & d'avoir de l'esprit, de les ramener au fait & aux preuves toutes seches qui établissent leurs causes & le droit de leurs parties ; & cette pratique si sévere] qui laisse aux Orateurs le régret de n'avoir pas prononcé les plus beaux traits de leurs discours, qui bannit l'éloquence du seul endroit où elle est en sa place, & va faire du Parlement une muette Jurisdiction, on l'autorise par une raison solide & sans replique, qui est celle de l'expedition ; il est seulement à desirer qu'elle fût moins oubliée en toute autre rencontre, qu'elle reglât au contraire les bureaux comme les audiences, & qu'on cherchât une fin aux Ecritures, * comme on a fait aux Plaidoyers.

† Sous le P. President de Novion.

* Procés par écrit.

* Le devoir des Juges est de rendre la justice ; leur métier de la differer : quelques-uns sçavent leur devoir, & font leur métier.

* Celui qui sollicite son Juge ne lui fait pas honneur ; car ou il se défie de ses lumieres, & même de sa probité ; ou il cherche à le prévenir ; ou il lui demande une injustice.

* Il se trouve des Juges auprés de qui la faveur, l'autorité, les droits de l'amitié

& de l'alliance nuisent à une bonne cause; & qu'une trop grande affectation de passer pour incorruptibles, expose à être injustes.

* Le Magistrat coquet ou galant est pire dans les consequences que le dissolu; celui-cy cache son commerce & ses liaisons, & l'on ne sçait souvent par où aller jusqu'à lui; celui-là est ouvert par mille foibles qui sont connus, & l'on y arrive par toutes les femmes à qui il veut plaire.

* Il s'en faut peu que la Religion & la Justice n'aillent de pair dans la Republique, & que la Magistrature ne consacre les hommes comme la Prêtrise: l'homme de Robe ne sçauroit gueres danser au Bal, paroître aux Theatres, renoncer aux habits simples & modestes, sans consentir à son propre avilissement; & il est étrange qu'il ait falu une loi pour regler son exterieur, & le contraindre ainsi à être grave & plus respecté.

* Il n'y a aucun métier qui n'ait son apprentissage; & en montant des moindres conditions jusques aux plus grandes, on remarque dans toutes un temps de pratique & d'exercice, qui prépare aux emplois, où les fautes sont sans consequence, & menent au contraire à la perfection. La guerre même qui ne semble naître & durer que par la confusion & le desordre, a ses preceptes; on ne se

maſ-

massacre pas par pelotons & par troupes en raze campagne, sans l'avoir appris, & l'on s'y tuë methodiquement : il y a l'ecole de la guerre ; où est l'ecole du Magistrat? Il y a un usage, des loix, des coûtumes ; où est le temps, & le temps assez long que l'on employe à les digerer & à s'en instruire ? L'essay à l'apprentissage d'un jeune adolescent qui passe de la ferule à la pourpre ; & dont la consignation a fait un Juge, est de décider souverainement des vies & des fortunes des hommes.

* La principale partie de l'Orateur, c'est la probité ; sans elle il degenere en declamateur, il déguise ou il exagere les faits, il cite faux, il calomnie, il épouse la passion & les haines de ceux pour qui il parle ; & il est de la classe de ces Avocats, dont le proverbe dit, qu'ils sont payez pour dire des injures.

* Il est vray, dit-on, cette somme luy est dûë, & ce droit luy est acquis : mais je l'attends à cette petite formalité ; s'il l'oublie, il n'y revient plus, & *consequemment* il perd sa somme, ou il est *incontestablement* déchû de son droit ; or il oubliera cette formalité. Voilà ce que j'appelle une conscience de Praticien.

Une belle maxime pour le Palais, utile au public, remplie de raison, de sagesse & d'équité, ce seroit précisément la contradiction de celle qui dit, que la forme emporte le fond.

* La question est une invention merveilleuse & tout à fait sûre, pour perdre un innocent qui a la complexion foible, & sauver un coupable qui est né robuste.

* Un coupable puni est un exemple pour la canaille: * un innocent condamné est l'affaire de tous les honnêtes gens.

* Mr. De Langlade mort innocent aux Galeres.

Je diray presque de moy, je ne seray pas voleur ou meurtrier: je ne seray pas un jour puni comme tel, c'est parler bien hardiment.

Une condition lamentable est celle d'un innocent à qui la précipitation & la procedure ont trouvé un crime, celle même de son Juge peut-elle l'être davantage?

Mr. De Grand-maison Prevost de la Connestablie.

* Si l'on me racontoit qu'il s'est trouvé autrefois un Prevost ou l'un de ces Magistrats créez pour poursuivre les voleurs & les exterminer, qui les connoissoit tous depuis long-temps de nom & de visage, sçavoit leurs vols, j'entends l'espece, le nombre & la quantité; penetroit si avant dans toutes ces profondeurs, & étoit si initié dans tous ces affreux mysteres, qu'il sçut rendre à un homme de credit un bijou qu'on luy avoit pris dans la foule au sortir d'une assemblée, & dont il étoit sur le point de faire de l'éclat: que le Parlement intervint dans cette affaire, & fit le procés à cet Officier, je regarderois cet évenement comme l'une de ces choses dont l'histoire se charge, & à qui le

temps

temps ôte la croyance; comment donc pourrois je croire qu'on doive présumer par des faits recens, connus & circonstanciez, qu'une connivence si pernicieuse dure encore, qu'elle ait même tourné en jeu & passé en coûtume?

* Combien d'hommes qui sont forts contre les foibles, fermes & inflexibles aux sollicitations du simple peuple; sans nuls égards pour les petits; rigides & severes dans les minuties; qui refusent les petits présens; qui n'écoutent ny leurs parens ny leurs amis, & que les femmes seules peuvent corrompre.

* Il n'est pas absolument impossible, qu'une personne qui se trouve dans une grande faveur perde un procés.

* Les mourans qui parlent dans leurs testamens, peuvent s'attendre à être écoutez comme des oracles: chacun les tire de son côté, & les interpréte à sa maniere, je veux dire selon ses desirs ou ses interéts.

* Il est vray qu'il y a des hommes dont on peut dire que la mort fixe moins la derniere volonté, qu'elle ne leur ôte avec la vie l'irresolution & l'inquietude; un dépit pendant qu'ils vivent les fait tester, ils s'appaisent, & déchirent leur minute, la voilà en cendre: ils n'ont pas moins de testamens dans leur cassette, que d'almanachs sur leur table, ils les comptent par les années: un second se trouve détruit

par un troisiéme, qui est aneanti luy-méme par un autre mieux digeré, & celuy-cy encore par un cinquiéme *Olographe*; mais si le moment, ou la malice, ou l'autorité manque à celuy qui a interêt de le supprimer, il faut qu'il en en essuye les clauses & les conditions, car *appert*-il mieux des dispositions des hommes les plus inconstans, que par un dernier acte, signé de leur main & aprés lequel ils n'ont pas du moins eu le loisir de vouloir tout le contraire.

* S'il n'y avoit point de testamens pour regler le droit des heritiers, je ne sçay si l'on auroit besoin de Tribunaux pour regler les differends des hommes; les Juges seroient presque reduits à la triste fonction d'envoyer au gibet les voleurs & les incendiaires: qui voit-on dans les lanternes des Chambres, au Parquet, à la porte ou dans la Salle du Magistrat, des heritiers *ab intestat*? non, les Loix ont pourvû à leurs partages; on y voit les testamentaires qui plaident en explication d'une clause ou d'un article, les personnes exheredées, ceux qui se plaignent d'un testament fait avec loisir, avec maturité, par un homme grave, habile, conscientieux, & qui a été aidé d'un bon conseil; d'un acte où le praticien n'a rien *obmis* de son jargon & de ses finesses ordinaires; il est signé du testateur & des temoins publics,

blics, il est paraphé; & c'est en cet état qu'il est cassé & declaré nul.

* *Titius* assiste à la lecture d'un testament avec des yeux rouges & humides, & le coeur serré de la perte de celuy dont il espere recüeillir la succession : un article luy donne la charge, un autre les rentes de la ville, un troisiéme le rend maistre d'une terre à la campagne; il y a une clause qui bien entenduë luy accorde une maison située au milieu de Paris, comme elle se trouve, & avec les meubles; son affliction augmente, les larmes luy coulent des yeux; le moyen de les contenir? il se voit Officier, logé aux champs & à la ville, meublé de même, il se voit une bonne table, & un carosse; *y avoit-il au monde un plus honnete homme que le defunt, un meilleur homme*? il y a un codicile, il faut le lire; il fait *Mævius* legataire universel, & il renvoye Titius dans son Fauxbourg, sans rentes, sans titre, & le met à pied : il essuye ses larmes; c'est à Mævius à s'affliger. Mr. Hennequin.

* La loy qui défend de tuer un homme n'embrasse-t-elle pas dans cette défense, le fer, le poison, le feu, l'eau, les embûches, la force ouverte, tous les moyens enfin qui peuvent servir à l'homicide? La loy qui ôte aux maris & aux femmes le pouvoir de se donner reciproquement, n'a-t-elle connu que les voyes directes & immediates de donner? a-t-elle

manqué de prévoir les indirectes ? a-t-elle introduit les fideicommis, ou si méme elle les tolere ? avec une femme qui nous est chere & qui nous survit, legue-t-on son bien à un ami fidele par un sentiment de reconnoissance pour luy, ou plûtôt par une extrême confiance, & par la certitude qu'on a du bon usage qu'il sçaura faire de ce qu'on luy legue ? donne-t-on à celuy que l'on peut soupçonner de ne devoir pas rendre à la personne, à qui en effet l'on veut donner ? faut-il se parler, faut il s'écrire, est-il besoin de pacte, ou de sermens pour former cette collusion ? les hommes ne sentent-ils pas en ce rencontre ce qu'ils peuvent esperer les uns des autres ? & si au contraire la proprieté d'un tel bien est devoluë au fideicommissaire, pourquoy perd-il sa reputation à le retenir ? sur quoy fonde-t-on la satyre & les vaudevilles ; voudroit-on les comparer au dépositaire qui trahit le dépost, à un domestique qui vole l'argent que son maître luy envoye porter ? on auroit tort ; y a-t-il de l'infamie à ne pas faire une liberalité, & à conserver pour soy ce qui est à soy ? étrange embarras, horrible poids que le fideicommis ! si par la reverence des loix on se l'approprie, il ne faut plus passer pour homme de bien ; si par le respect d'un ami mort l'on suit ses intentions, en le rendant à sa veuve, on est confi-

fidentiaire, on blesse la loy: elle quadre donc bien mal avec l'opinion des hommes, cela peut être; & il ne me convient pas de dire icy, la loy peche, ny les hommes se trompent.

* J'entends dire de quelques particuliers ou de quelques Compagnies, tel & tel corps se contestent l'un à l'autre la préseance; le Mortier & la Pairie se disputent le pas. Il me paroît que celuy des deux qui évite de se rencontrer aux Assemblées, est celuy qui cede, & qui sentant son foible juge luy-même en faveur de son concurrent.

* *Typhon* fournit un Grand de chiens & de chevaux, que ne luy fournit-il point! sa perfection le rend audacieux, il est impunément dans sa Province tout ce qui luy plaît d'être, assassin, parjure; il brûle ses voisins, & il n'a pas besoin d'asyle: Il faut enfin que le Prince se mêle luy-même de sa punition.

* Ragoûts, liqueurs, entrées, entremets, tous mots qui devroient être barbares & inintelligibles en nôtre langue: & s'il est vray qu'ils ne devroient pas être d'usage en pleine paix, où ils ne servent qu'à entretenir le luxe & la gourmandise; comment peuvent-ils étre entendus dans le temps de la guerre & d'une misere publique, à la vûë de l'ennemi, à la veille d'un combat, pendant un

ſiege : où eſt-il parlé de la table de *Scipion* ou de celle de *Marius* ? ay-je lû quelque part que *Miltiade*, qu'*Epaminondas*, qu'*Ageſilas* ayent fait une chere delicate? je voudrois qu'on ne fit mention de la délicateſſe, de la propreté & de la ſomptuoſité des Generaux, qu'aprés n'avoir plus rien à dire ſur leur ſujet, & s'être épuiſé ſur les circonſtances d'une bataille gagnée & d'une ville priſe; j'aimerois même qu'ils vouluſſent ſe priver de cet éloge.

Mr. Daſſerville. * *Hermippe* eſt l'eſclave de ce qu'il appelle ſes petites commoditez, il leur ſacrifie l'uſage reçû, la coûtume, les modes, la bienſeance; il les cherche en toutes choſes, il quitte une moindre pour une plus grande, il ne neglige aucune de celles qui ſont pratiquables, il s'en fait une étude, & il ne ſe paſſe aucun jour qu'il ne faſſe en ce genre une découverte; il laiſſe aux autres hommes le dîner & le ſouper, à peine en admet-il les termes, il mange quand il a faim, & les mets ſeulement où ſon appetit le porte; il voit faire ſon lit, quelle main aſſez adroite ou aſſez heureuſe pourroit le faire dormir comme il veut dormir? il ſort rarement de chez ſoy, il aime la chambre, où il n'eſt ni oiſif, ni laborieux, où il n'agit point, où il *tracaſſe*, & dans l'équipage d'un homme qui a pris medecine. On dépend ſervilement d'un ſerrurier & d'un me-

menusier selon ses besoins ; pour luy s'il faut limer il a une lime, une scie s'il faut scier, & des tenailles s'il faut arracher ; imaginez, s'il est possible, quelques outils qu'il n'ait pas, & meilleurs, & plus commodes à son gré que ceux mémes dont les ouvriers se servent ? il en a de nouveaux & d'inconnus, qui n'ont point de nom, productions de son esprit, & dont il a presque oublié l'usage ; nul ne se peut comparer à luy pour faire en peu de temps & sans peine un travail fort inutile. Il faisoit dix pas pour aller de son lit dans sa garderobe ; il n'en fait plus que neuf par la maniere dont il a sçû tourner sa chambre, combien de pas épargnez dans le cours d'une vie ! ailleurs l'on tourne la clef ; l'on pousse contre, ou l'on tire à soy, & une porte s'ouvre, quelle fatigue ! voilà un mouvement de trop qu'il sçait s'épargner, & comment, c'est un mystere qu'il ne revele point ; il est à la verité un grand maître pour le ressort & pour la mécanique, pour celle du moins dont tout le monde se passe : Hermippe tire le jour de son appartement d'ailleurs que de la fenêtre, il a trouvé le secret de monter & de descendre autrement que ...escalier, & il cherche celuy d'entrer ...ortir, plus commodement que par la

...y déja longtems que l'on improu-

ve les Medecins, & que l'on s'en sert ; le theatre & la satyre ne touchent point à leurs pensions ; ils dotent leurs filles, placent leurs fils aux Parlemems & dans la Prelature, & les railleurs eux-mêmes fournissent l'argent. Ceux qui se portent bien deviennent malades, il leur faut des gens dont le métier soit de les assurer qu'ils ne mourront point : tant que les hommes pourront mourir, & qu'ils aimeront à vivre, le Medecin sera raillé & bien payé.

* Un bon Medecin est celui qui a des remedes specifiques, ou s'il en manque, qui permet à ceux qui les ont, de guerir son malade.

* La temerité des Charlatans, & leurs tristes succés qui en sont les suites, font valoir la Medecine & les Medecins : si ceux-cy laissent mourir, les autres tuënt.

* *Carro Carri* débarque avec une recette qu'il appelle un prompt remede, & qui quelquefois est un poison lent : c'est un bien de famille, mais amelioré en ses mains, de specifique qu'il étoit contre la colique, il guérit de la fiévre quarte, de la pleuresie, de l'hydropisie, de l'apoplexie, de l'epilepsie ; forcez un peu vôtre memoire, nommez une maladie, la premiere qui vous viendra en l'esprit, l'hemorragie, dites-vous ? il la guérit : il ne ressuscite personne, il est vray, il ne rend pas la vie

aux

aux hommes, mais il les conduit neceſſairement juſqu'à la decrepitude, & ce n'eſt que par hazard que ſon pere & ſon ayeul, qui avoient ce ſecret, ſont morts fort jeunes. Les Medecins reçoivent pour leurs viſites ce qu'on leur donne, quelques-uns ſe contentent d'un remerciement; Carro Carri eſt ſi ſûr de ſon remede, & de l'effet qui en doit ſuivre, qu'il n'heſite pas de s'en faire payer d'avance, & de recevoir avant que de donner; ſi le mal eſt incurable, tant mieux, il n'en eſt que plus digne de ſon application & de ſon remede; commencez par lui livrer quelques ſacs de mille francs, paſſez lui un contrat de conſtitution, donnez lui une de vos terres, la plus petite, & ne ſoyez pas enſuite plus inquiet que lui de vôtre gueriſon. L'émulation de cet homme a peuplé le monde de noms en O & en I, noms venerables qui impoſent aux malades & aux maladies. Vos Medecins, Fagon, & de toutes les facultez, avoüez-le, ne guériſſent pas toûjours, ni ſurement; ceux au contraire qui ont hérité de leurs peres la medecine pratique, & à qui l'experience eſt échûë par ſucceſſion, promettent toûjours & avec ſermens qu'on guerira, qu'il eſt doux aux hommes de tout eſperer d'une maladie mortelle, & de ſe porter encore paſſablement bien à l'agonie! la mort ſurprend agrea-

blement & sans s'être fait craindre, on la sent plûtôt qu'on n'a songé à s'y preparer & à s'y resoudre. O FAGON ESCULAPE! faites regner sur toute la terre le Quinquina & l'Emetique, conduisez à sa perfection la science des simples, qui sont donnez aux hommes pour prolonger leur vie; observez dans les cures avec plus de precision & de sagesse que personne n'a encore fait le climat, les temps, les simptomes & les complexions; guerissez de la maniere seule qu'il convient à chacun d'étre guéri; chassez des corps où rien ne vous est caché de leur œconomie les maladies les plus obscures & les plus inveterées; n'attentez pas sur celles de l'esprit, elles sont incurables, laissez à *Corinne*, à *Lesbie*, à *Canidie*, à *Trimalcion* & à *Carpus* la passion ou la fureur des Charlatans.

* L'on souffre dans la Republique les Chiromanciens & les Devins, ceux qui font l'horoscope & qui tirent la figure, ceux qui connoissent le passé par le mouvement du *Sas*; ceux qui font voir dans un miroir ou dans un vase d'eau la claire verité; & ces gens sont en effet de quelque usage, ils predisent aux hommes qu'ils feront fortune, aux filles qu'elles épouseront leurs amans, consolent les enfans dont les peres ne meurent point, & charment l'inquietude des jeunes femmes qui ont

ont de vieux maris : ils trompent enfin à trés-vil prix ceux qui cherchent à être trompez.

* Que penser de la magie & du sortilege ? La theorie en est obscure, les principes vagues, incertains, & qui approchent du visionnaire : mais il y a des faits embarassans, affirmez par des hommes graves qui les ont vûs, ou qui les ont appris de personnes qui leur ressemblent ; les admettre tous ou les nier tous paroît un egal inconvenient, & j'ose dire qu'en cela, comme dans toutes les choses extraordinaires & qui sortent des communes regles, qu'il y a un parti à trouver entre les ames credules & les esprits forts.

* L'on ne peut gueres charger l'enfance de la connoissance de trop de langues, & il me semble que l'on devroit mettre toute son application à l'en instruire ; elles sont utiles à toutes les conditions des hommes, & elles leur ouvrent également l'entrée ou à une profonde, ou à une facile & agréable érudition. Si l'on remet cette étude si penible à un âge un peu plus avancé, & qu'on apelle la jeunesse, ou l'on n'a pas la force de l'embrasser par choix, ou l'on n'a pas celle d'y perseverer ; & si l'on y persevere, c'est consumer à la recherche des langues le même temps qui est consacré à l'usage que l'on en doit faire ; c'est borner à la science des mots un âge qui veut

veut déja aller plus loin, & qui demande des choſes; c'eſt au moins avoir perdu les premieres & les plus belles années de ſa vie. Un ſi grand fond ne ſe pêut bien faire que lorſque tout s'imprime dans l'ame naturellement, & profondement; que la memoire eſt neuve, prompte, & fidele; que l'eſprit & le cœur ſont encore vuides de paſſions, de ſoins & de deſirs, & que l'on eſt determiné à de longs travaux par ceux de qui l'on dépend. Je ſuis perſuadé que le petit nombre d'habiles, ou le grand nombre de gens ſuperficiels vient de l'oubli de cette pratique.

* L'étude des textes ne peut jamais étre aſſez recommandée; c'eſt le chemin le plus court, le plus ſûr & le plus agreable pour tout genre d'érudition: ayez les choſes de la premiere main; puiſez à la ſource; maniez, remaniez le texte; apprenez-le de memoire; citez-le dans les occaſions; ſongez ſur tout à en penetrer le ſens dans toute ſon étenduë & dans ſes circonſtances; conciliez un Auteur-original, ajuſtez ſes principes, tirez vous-même les concluſions; les premiers Commentateurs ſe ſont trouvez dans le cas où je deſire que vous ſoyez; n'empruntez leurs lumieres, & ne ſuivez leurs vûës, qu'où les vôtres ſeroient trop courtes: leurs explications ne ſont pas à vous, & peuvent aiſement vous échaper;

vos

vos obſervations au contraire naiſſent de vôtre eſprit & y demeurent, vous les retrouvez plus ordinairement dans la converſation, dans la conſultation & dans la diſpute: ayez le plaiſir de voir que vous n'étes arrêté dans la lecture que par les difficultez qui ſont invincibles, où les Commentateurs & les Scoliaſtes eux-mêmes demeurent court, ſi fertiles d'ailleurs, ſi abondans & ſi chargez d'une vaine & faſtueuſe érudition dans les endroits clairs & qui ne font de peine ni à eux ni aux autres: achevez ainſi de vous convaincre par cette methode d'étudier, que c'eſt la pareſſe des hommes qui a encouragé le pedantiſme à groſſir plûtôt qu'à enrichir les bibliotheques, à faire perir le texte ſous le poids des Commentaires; & qu'elle a en cela agi contre ſoy-même & contre ſes plus chers interêts, en multipliant les lectures, les recherches & le travail qu'elle cherchoit à éviter.

* Qui regle les hommes dans leur maniere de vivre & d'uſer des alimens, la ſanté & le regime? cela eſt douteux; une nation entiere mange les viandes aprés les fruits, une autre fait tout le contraire; quelques-uns commencent leur repas par de certains fruits, & le finiſſent par d'autres, eſt-ce raiſon; eſt-ce uſage? Eſt-ce par un ſoin de leur ſanté

ſanté que les hommes s'habillent juſqu'au menton, portent des fraiſes & des collets, eux qui ont eu ſi longtemps la poitrine découverte? Eſt-ce par bienſeance, ſur tout dans un temps où ils avoient trouvé le ſecret de paroître nuds tout habillez? & d'ailleurs les femmes qui montrent leur gorge & leurs épaules, ſont-elles d'une complexion moins délicate que les hommes, ou moins ſujettes qu'eux aux bienſeances? quelle eſt la pudeur qui engage celles-cy à couvrir leurs jambes & preſque leurs pieds, & qui leur permet d'avoir les bras nuds au deſſus du coude; qui avoit mis autrefois dans l'eſprit des hommes qu'on étoit à la guerre ou pour ſe défendre, ou pour attaquer, & qui leur avoit inſinué l'uſage des armes offenſives & des défenſives? qui les oblige aujourd'hui de renoncer à celles-cy, & pendant qu'ils ſe bottent pour aller au bal, de ſoûtenir ſans armes & en pourpoint des travailleurs, expoſez à tout le feu d'une contreſcarpe? Nos Peres qui ne jugeoient pas une telle conduite utile au Prince & à la Patrie, étoient-ils ſages ou inſenſez? & nous-mêmes quels Heros celebrons-nous dans nôtre Hiſtoire? Un Gueſclin, un Cliſſon, un Foix, un Boucicaut, qui tous ont porté l'armet & endoſſé une cuiraſſe.

Qui pourroit rendre raiſon de la fortune de certains mots, & de la proſcri-

ſcription de quelques autres? *Ains* a peri, la voyelle qui le commence, & ſi propre pour l'eliſion, n'a pû le ſauver, il a cede à un autre monoſyllabe * & qui n'eſt au plus que ſon anagramme. * Mais. *Certes* eſt beau dans ſa vieilleſſe, & a encore de la force ſur ſon declin; la Poëſie le reclame, & nôtre langue doit beaucoup aux Ecrivains qui le diſent en proſe, & qui ſe commettent pour luy dans leurs ouvrages. *Maint* eſt un mot qu'on ne devoit jamais abandonner, & par la facilité qu'il y avoit à le couler dans le ſtyle, & par ſon origine qui eſt Françoiſe. *Moult*, quoyque Latin, étoit dans ſon temps d'un même mérite, & je ne vois pas par où *beaucoup* l'emporte ſur luy. Quelle perſecution le *Car* n'a-t-il pas eſſuyée; & s'il n'eût trouvé de la protection parmi les gens polis, n'étoit-il pas banni honteuſement d'une langue à qui il a rendu de ſi longs ſervices, ſans qu'on ſçût quel mot luy ſubſtituer? *Cil* a été dans ſes beaux jours le plus joli mot de la langue Françoiſe, il eſt douleureux pour les Poëtes qu'il ait vieilli. *Douloureux* ne vient pas plus naturellement de *douleur* que de *chaleur* vient *chaleureux* ou *chaloureux*, celuy-cy ſe paſſe, bien que ce fût une richeſſe pour la langue, & qu'il ſe diſe fort juſte où *chaud* ne s'employe qu'improprement. *Valeur* devoit auſſi nous conſerver *valeureux*. *Haine*,

hai-

baineux. *Peine*, *peineux*. *Fruit*, *fructueux*. *Pitié*, *piteux*. *Joye*, *jovial*. *Foy*, *feal*. *Cour*, *courtois*. *Giste*, *gisant*, *Haleine*, *baleiné*, *Vanterie*, *vantart*. *Mensonge*, *mensonger*. *Coûtume*, *coûtumier*. Comme *part* maintient *partial*. *Point*, *pointu* & *pointilleux*. *Ton*, *tonant*. *Son*, *sonore*. *Frein*, *effrené*. *Front*, *effronté*. *Ris*, *ridicule*. *Loy*, *loyal*. *Cœur*, *cordial*. *Bien*, *benin*. *Mal*, *malicieux*. *Heur* se plaçoit où *bonheur* ne sçauroit entrer, il a fait *heureux*, qui est si François, & il a cessé de l'être; si quelques Poëtes s'en sont servis, c'est moins par choix que par la contrainte de la mesure. *Issuë* prospere, & vient d'*issir* qui est aboli. *Fin* subsiste sans consequence pour *finer* qui vient de luy, pendant que *cesse* & *cesser* regnent également. *Verd* ne fait plus *verdoyer*, ny *fete*, *fetoyer*; ny *larme*, *larmoyer*; ny *deüil*, *se douloir*, *se condouloir*; ny *joye*, *s'éjouir*, bien qu'il fasse toûjours *se réjouir*, *se conjouir*; ainsi qu'*orgueil*, *s'enorgueillir*. On a dit *gent*, le corps *gent*; ce mot si facile non seulement est tombé, l'on voit même qu'il a entraîné *gentil* dans sa chûte. On dit *diffamé*, qui dérive de *fame* qui ne s'entend plus. On dit *curieux* dérivé de *cure* qui est hors d'usage. Il y avoit à gagner de dire *si que* pour *de sorte que* ou *de maniere que*. *De moy* au lieu de *pour moy* ou de *quant à moy*; de dire, *je sçay que c'est qu'un mal*, plûtôt que *je sçay ce que c'est qu'un mal*, soit par l'analogie Latine, soit

ſoit par l'avantage qu'il y a ſouvent à avoir un mot de moins à placer dans l'oraiſon. L'uſage a preferé *par conſequent* à *par conſequence*, & *en conſequence* à *en conſequent*, *façons de faire* à *manieres de faire*, & *manieres d'agir* à *façons d'agir* ..... Dans les verbes, *travailler* à *ouvrer*, *être accoûtumé* à *ſouloir*, *convenir* à *duire*, *faire du bruit* à *bruire*, *injurier* à *vilainer*, *piquer* à *poindre*, *faire reſſouvenir* à *ramentevoir* ...... Et dans les noms *penſées* à *penſers*, un ſi beau mot, & dont le vers ſe trouvoit ſi bien, *grandes actions* à *proüeſſes*, *loüanges* à *loz*, *méchanceté* à *mauvaiſtié*, *porte* à *huis*, *navire* à *nef*, *armée* à *oſt*, *monaſtere* à *monſtier*, *prairies* à *prées*. ..... Tous mots qui pouvoient durer enſemble d'une égale beauté, & rendre une langue plus abondante. L'uſage a par l'addition, la ſupreſſion, le changement ou le dérangement de quelques lettres fait *frelater* de *fralater*. *Prouver* de *preuver*. *Profit* de *proufit*. *Froment* de *fourment*. *Profil* de *pourfil*. *Proviſion* de *pourveoir*. *Promener* de *pourmener*, & *promenade* de *pourmenade*. Le même uſage fait ſelon l'occaſion d'*habile*, d'*utile*, de *facile*, de *docile*, de *mobile* & de *fertile*, ſans y rien changer, des genres differens; au contraire de *vil*, *vile*; *ſubtil*, *ſubtile*, ſelon leur terminaiſon maſculins ou feminins. Il a alteré les terminaiſons anciennes. De *ſcel* il a fait *ſceau*, de *mantel*, *manteau*, de *capel*, *chapeau*;

de

de *coutel*, *couteau*; de *hamel*, *hameau*; de *damoisel*, *damoiseau*; de *jouvencel*, *jouvenceau*; & cela sans que l'on voye gueres ce que la langue Françoise gagne à ces differences & à ces changemens. Est-ce donc faire pour le progrés d'une langue que de déferer à l'usage? seroit-il mieux de secoüer le joug de son empire si despotique? faudroit-il dans une langue vivante écouter la seule raison qui prévient les equivoques, suit la racine des mots, & le rapport qu'ils ont avec les langues originaires dont ils sont sortis, si la raison d'ailleurs veut qu'on suive l'usage?

Si nos Ancétres ont mieux écrit que nous, ou si nous l'emportons sur eux par le choix des mots, par le tour & l'expression, par la clarté & la brieveté du discours, c'est une question souvent agitée, toûjours indecise; on ne la terminera point, en comparant, comme l'on fait quelquefois, un froid Ecrivain de l'autre siecle aux plus celebres de celui-cy, ou les vers de Laurent payé pour ne plus écrire, à ceux de MAROT & de DESPORTES. Il faudroit pour prononcer juste sur cette matiere opposer siecle à siecle & excellent ouvrage à excellent ouvrage, par exemple les meilleurs rondeaux de BENSERADE ou de VOITURE à ces deux-cy, qu'une tradition nous a conservez, sans nous en marquer le temps ni l'Auteur.

Bien

Bien à propos s'en vint Ogier en France
Pour le païs de mescreans monder :
Ja n'est besoin de conter sa vaillance,

Puisqu'ennemis n'osoient le regarder.
Or quand il eut tout mis en asseurance,
De voyager il voulut s'enharder,
En Paradis trouva l'eau de jouvance,
Dont il se sçut de vieillesse engarder
Bien à propos.

Puis par cette eau son corps tout decrepite,
Transmué fut par maniere subite
En jeune gars, frais, gracieux & droit.

Grand dommage est que cecy soit sornettes,
Filles connois qui ne sont pas jeunettes,
A qui cette eau de jouvance viendroit
Bien à propos.

De cettuy preux-maints grands clercs ont écrit,
Qu'oncques dangier n'étonna son courage,
Abusé fût par le malin esprit
Qu'il epousa sous feminin visage.

Si piteux cas à la fin découvrit
Sans un seul brin de peur ny de dommage,
Dont grand renom par tout le monde acquit,
Si qu'on tenoit tres-honneste langage
De cettuy preux.

Bien-

Bien-tost aprés fille de Roy s'éprit
De son amour, qui voulentiers s'offrit
Au bon Richard en second mariage.

Donc s'il vaut mieux ou diable ou femme
avoir,
Et qui des deux brüit plus en menage,
Ceulx qui voudront, si le pourront sçavoir
De cettuy preux.

DE LA CHAIRE.

LE discours Chrétien est devenu un spectacle; cette tristesse Evangelique qui en est l'ame ne s'y remarque plus; elle est suppléée par les avantages de la mine, par les inflexions de la voix, par la regularité du geste, par le choix des mots, & par les longues enumerations : on n'écoute plus serieusement la parole sainte; c'est une sorte d'amusement entre mille autres, c'est un jeu où il y a de l'emulation & des parieurs.

• L'Eloquence profane est transposée, pour ainsi dire, du Barreau, où LE MAITRE, PUCELLE & FOURCROY l'ont fait regner, & où elle n'est plus d'usage, à la Chaire où elle ne doit pas étre.

L'on fait assaut de l'eloquence jusqu'au pied de l'Autel, & en la presence des Mysteres:

ſteres: celui qui écoute s'établit Juge de celui qui preche, pour condamner ou pour applaudir; & n'eſt pas plus converti par le diſcours qu'il favoriſe, que par celui auquel il eſt contraire. L'Orateur plaît aux uns, déplaît aux autres, & convient avec tous en une choſe; que comme il ne cherche point à les rendre meilleurs, ils ne penſent pas auſſi à le devenir.

Un apprentif eſt docile, il écoute ſon maître; il profite de ſes leçons, il devient maître: l'homme indocile critique le diſcours du Predicateur, comme le livre du Philoſophe, & il ne devient ni Chrétien, ni raiſonnable.

* Juſqu'à ce qu'il revienne un homme, qui avec un ſtyle nourri des ſaintes Ecritures, explique au peuple la parole divine uniment & familierement, les Orateurs & les Declamateurs ſeront ſuivis.

Mr. Le Tourneur mort il y a quelques années.

* Les citations profanes, les froides alluſions, le mauvais pathetique, les antitheſes, les figures outrées ont fini; les portraits finiront, & feront place à une ſimple explication de l'Evangile, jointe aux mouvemens qui inſpirent la converſion.

* Cet homme que je ſouhaittois impatiemment, & que je ne daignois pas eſperer de nôtre ſiecle, eſt enfin venu; les Courtiſans à force de goût & de connoître les bienſeances lui ont applaudi, ils ont,

chose incroiable ! abandonné la Chapelle du Roi, pour venir entendre avec le peuple la parole de Dieu annoncée par cet homme Apostolique *: la ville n'a pas été de l'avis de la Cour; où il a preché, les Paroissiens ont deserté, jusqu'aux Marguilliers ont disparu, les Pasteurs ont tenu ferme, mais les oüailles se sont dispersées, & les Orateurs voisins en ont grossi leur auditoire. Je devois le prévoir, & ne pas dire qu'un tel homme n'avoit qu'à se montrer pour être suivi, & qu'à parler pour être écouté: ne sçavois-je pas quelle est dans les hommes & en toutes choses la force indomptable de l'habitude : depuis trente années on préte l'oreille aux Rheteurs, aux Declamateurs, aux *Enumerateurs*, on court ceux qui peignent en grand, ou en mignature; il n'y a pas long-temps qu'ils avoient des chûtes ou des transitions ingenieuses, quelquefois méme si vives & si aiguës qu'elles pouvoient passer pour epigrammes, ils les ont adoucies, je l'avouë, & ce ne sont plus que des madrigaux : ils ont toûjours d'une necessité indispensable & geometrique trois sujets admirables de vos attentions ; ils prouveront une telle chose dans la premiere partie de leur discours, cette autre dans la seconde partie, & cette autre encore dans la troisieme; ainsi vous serez convaincu d'abord d'une certaine

* Le P. Seraph. Cap

taine verité & c'est leur premier point, d'une autre verité & c'est leur second point, & puis d'une troisiéme verité & c'est leur troisiéme point; de sorte que la premiere reflexion vous instruira d'un principe des plus fondamentaux de vôtre Religion, la seconde d'un autre principe qui ne l'est pas moins, & la derniere reflexion d'un troisieme & dernier principe le plus important de tous, qui est remis pourtant faute de loisir à une autre fois: enfin pour reprendre & abreger cette division, & former un plan ..... encore dites-vous, & quelles preparations pour un discours de trois quarts d'heure qui leur reste à faire! plus ils cherchent à le digerer & à l'éclaircir, plus ils m'embroüillent : je vous crois sans peine, & c'est l'effet le plus naturel de tout cet amas d'idées qui reviennent à la même chose, dont ils chargent sans pitié la memoire de leurs auditeurs. Il semble à les voir s'opiniâtrer à cet usage, que la grace de la conversion soit attachée à ces énormes partitions: comment neanmoins seroit-on converti par de tels Apôtres, si l'on ne peut qu'à peine les entendre articuler, les suivre & ne les pas perdre de vûë? Je leur demanderois volontiers qu'au milieu de leur course impetueuse ils voulussent plusieurs fois reprendre haleine, souffler un peu, & laisser souffler leurs auditeurs. Vains di-

discours, paroles perduës! le temps des Homelies n'est plus, les Basiles, les Chrysostomes ne le rameneroient pas; on passeroit en d'autres Dioceses pour être hors de la portée de leur voix, & de leurs familieres instructions; le commun des hommes aime les phrases & les periodes, admire ce qu'il n'entend pas, se suppose instruit, content de décider entre un premier & un second point, ou entre le dernier sermon & le penultiéme.

* Il y a moins d'un siecle qu'un livre François étoit un certain nombre de pages Latines, où l'on découvroit quelques lignes ou quelques mots en nôtre langue. Les passages, les traits & les citations n'en étoient pas demeuré là; Ovide & Catulle achevoient de décider des mariages & des testamens, & venoient avec les Pandectes au secours de la veuve & des pupilles: le sacré & le profane ne se quittoient point, ils s'étoient glissez ensemble jusques dans la chaire; S. Cyrille, Horace, S. Cyprien, Lucrece parloient alternativement, les Poëtes étoient de l'avis de S. Augustin & de tous les Peres, on parloit Latin & longtemps devant des femmes & des Marguilliers, on a parlé Grec, il faloit sçavoir prodigieusement pour prêcher si mal. Autre temps, autre usage; le texte est encore Latin, tout le discours est François & d'un beau Fran-

çois,

çois, l'Evangile même n'est pas cité : il faut sçavoir aujourd'huy tres-peu de chose pour bien prêcher.

* L'on a enfin banni la Scolastique de toutes les Chaires des grandes Villes, & on l'a releguée dans les Bourgs & dans les Villages pour l'instruction & pour le salut du Laboureur ou du Vigneron.

* C'est avoir de l'esprit que de plaire au peuple dans un Sermon par un style fleuri, une morale enjoüée, des figures réïterées, des traits brillans & de vives descriptions; mais ce n'est point en avoir assez. Un meilleur esprit neglige ces ornemens étrangers, indignes de servir à l'Evangile: il prêche simplement, fortement, chrétiennement.

L'Abbé Bavyn, les PP. Soanin la Roche & autres.

* L'Orateur fait de si belles images de certains desordres, y fait entrer des circonstances si délicates, met tant d'esprit, de tour & de raffinement dans celuy qui peche; que si je n'ay pas de pente à vouloir ressembler à ses portraits, j'ay besoin du moins que quelque Apôtre avec un style plus Chrétien, me dégoûte des vices dont l'on m'avoit fait une peinture si agréable.

* Un beau Sermon est un discours oratoire qui est dans toutes ses regles purgé de tous ses défauts, conforme aux préceptes de l'Eloquence humaine, & paré de tous les ornemens de la Rhétorique; ceux qui entendent finement n'en perdent pas le

moindre trait, ny une seule pensée; ils suivent sans peine l'Orateur dans toutes les énumerations où il se promene, comme dans toutes les elevations où il se jette: ce n'est une enigme que pour le peuple.

* Le solide & l'admirable discours que celuy qu'on vient d'entendre! les points de religion les plus essentiels, comme les plus pressans motifs de conversion, y ont été traitez; quel grand effet n'a-t-il pas dû faire sur l'esprit & dans l'ame de tous les Auditeurs! les voilà rendus, ils en sont emûs, & touchez au point de resoudre dans leur coeur sur ce Sermon de *Theodore*, qu'il est encore plus beau que le dernier qu'il a prêché.

L'Abbé Flechier à present Evesque de Nismes.

* La morale douce & relâchée tombe avec celuy qui la prêche; elle n'a rien qui réveille & qui pique la curiosité d'un homme du monde, qui craint moins qu'on ne pense une doctrine severe, & qui l'aime même dans celuy qui fait son devoir en l'annonçant: il semble donc qu'il y ait dans l'Eglise comme deux états qui doivent la partager; celuy de dire la verité dans toute son étenduë, sans égards, sans déguisement; celuy de l'écouter avidement, avec goût, avec admiration, avec éloges, & de n'en faire cependant ny pis ny mieux.

L'Abbé De Roquette neveu de L'Evesque D'Authun

* L'on peut faire ce reproche à l'heroïque vertu des grands hommes, qu'elle a corrompu

corrompu l'éloquence, ou du moins amolli le ſtyle de la plûpart des Predicateurs; au lieu de s'unir ſeulement avec les peuples pour benir le Ciel de ſi rares preſens qui en ſont venus; ils ont entré en ſocieté avec les Auteurs & les Poëtes, & devenus comme eux Panegyriſtes, ils ont encheri ſur les Epîtres Dedicatoires, ſur les Stances & ſur les Prologues; ils ont changé la parole ſainte en un tiſſu de loüanges, juſtes à la verité, mais mal placées, intereſſées, que perſonne n'exige d'eux, & qui ne conviennent point à leur caractere; on eſt heureux, ſi à l'occaſion du Heros qu'ils celebrent juſques dans le Sanctuaire, ils diſent un mot de Dieu & du myſtere qu'ils devoient prêcher: il s'en eſt trouvé quelques-uns qui ayant aſſujetti le ſaint Evangile qui doit être commun à tous, à la préſence d'un ſeul Auditeur, ſe ſont vûs déconcertez par des hazards qui le retenoient ailleurs, n'ont pû prononcer devant des Chrétiens, un diſcours Chrétien qui n'étoit pas fait pour eux; & ont été ſuppléez par d'autres Orateurs, qui n'ont eu le temps que de loüer Dieu dans un Sermon précipité.

* *Theodule* a moins reüſſi que quelques-uns de ſes Auditeurs ne l'apprehendoient, ils ſont contens de luy & de ſon diſcours; il a mieux fait à leur gré, que de charmer l'eſprit & les oreilles, qui eſt de flatter leur jalouſie:

 * Le

* Le métier de la parole ressemble en une chose à celuy de la guerre, il y a plus de risque qu'ailleurs, mais la fortune y est plus rapide.

* Si vous étes d'une certaine qualité, & que vous ne vous sentiez point d'autre talent que celuy de faire de froids discours: il n'y a rien de pire pour sa fortune, que d'être entierement ignoré. *Theodat* a été payé de ses mauvaises phrases & de son ennuyeuse monotonie.

* L'on a eu de grands Evêchez par un mérite de chaire, qui presentement ne vaudroit pas à son homme une simple prebende.

* Le nom de ce Panegyriste semble gemir sous le poids des titres dont il est accablé, leur grand nombre remplit de vastes affiches qui sont distribuées dans les maisons, ou que l'on lit par les ruës en caracteres monstrueux, & qu'on ne peut non plus ignorer que la place publique; quand sur une si belle montre l'on a seulement essayé du personnage, & qu'on l'a un peu écouté, l'on reconnoît qu'il manque au dénombrement de ses qualitez, celle de mauvais Predicateur.

* L'oisiveté des femmes & l'habitude qu'ont les hommes de les courir par tout où elles s'assemblent, donnent du nom à de froids Orateurs, & soûtiennent quelque temps ceux qui ont decliné.

* De-

* Devroit-il suffire d'avoir été grand & puissant dans le monde, pour être loüable ou non, & devant le saint Autel, & dans la chaire de la verité loüé & celebré à ses funerailles? n'y a-t-il point d'autre grandeur que celle qui vient de l'autorité & de la naissance? pourquoy n'est-il pas établi de faire publiquement le panegyrique d'un homme qui a excellé pendant sa vie dans la bonté, dans l'équité, dans la douceur, dans la fidelité, dans la pieté? ce qu'on appelle une oraison funnebre n'est aujourd'huy bien reçûë du plus grand nombre des auditeurs, qu'à mesure qu'elle s'éloigne davantage du discours chrêtien; ou, si vous l'aimez mieux ainsi, qu'elle approche de plus d'un éloge profane.

* L'Orateur cherche par ses discours un Evêché, l'Apôtre fait des conversions, il merite de trouver ce que l'autre cherche.

* L'on voit des Clercs revenir de quelques Provinces où ils n'ont pas fait un long séjour, vains des conversions qu'ils ont trouvées toutes faites, comme de celles qu'ils n'ont pû faire, se comparer déja aux VINCENS & aux XAVIERS; & se croire des hommes Apostoliques; de si grands travaux & de si heureuses missions ne seroient pas à leur gré payées d'une Abbaye.

* Tel tout d'un coup & sans y avoir pensé la veille, prend du papier, une plu-

me, dit en soy-même, je vais faire un livre, sans autre talent pour écrire, que le besoin qu'il a de cinquante pistoles; je luy crie inutilement, prenez une scie *Dioscore*, sciez, ou bien tournez, ou faites une jante de rouë, vous aurez vôtre salaire, il n'a point fait l'apprentissage de tous ces métiers: copiez donc, transcrivez, soyez au plus Correcteur d'Imprimerie, n'écrivez point; il veut écrire & faire imprimer; & parce qu'on n'envoye pas à l'Imprimeur un cahier blanc, il le barboüille de ce qui luy plaît, il écriroit volontiers que la Seine coule à Paris, qu'il y a sept jours dans la semaine, ou que le temps est à la pluye; & comme ce discours n'est ny contre la Religion ny contre l'Etat, & qu'il ne fera point d'autre desordre dans le public que de luy gâter le goût & l'accoûtumer aux choses fades & insipides, il passe à l'examen, il est imprimé, & à la honte du siecle comme pour l'humiliation des bons Auteurs, réimprimé. De même un homme dit en son cœur, je prêcheray, & il prêche; le voilà en chaire sans autre talent ny vocation que le besoin d'un Benefice.

Pontier auteur du cabinet des Grands.

* Un Clerc mondain ou irreligieux, s'il monte en chaire, est declamateur.

Il y a au contraire des hommes saints, & dont le seul caractere est efficace pour la persuasion: ils paroissent, & tout un peuple

ple qui doit les écouter est déja ému & comme persuadé par leur présence : le discours qu'ils vont prononcer, fera le reste.

* L'. de MEAUX & le P. BOURDALOÜE me rappellent DEMOSTHENE & CICERON. Tous deux maîtres dans l'Eloquence de la chaire, ont eu le destin des grands modeles. l'un a fait de mauvais censeurs, l'autre de mauvais copistes.

* L'Eloquence de la chaire, en ce qui y entre d'humain & du talent de l'Orateur, est cachée, connuë de peu de personnes & d'une difficile execution; quel art en ce genre pour plaire en persuadant, il faut marcher par des chemins battus, dire ce qui a été dit, & ce que l'on prévoit que vous allez dire; les matieres sont grandes, mais usées & triviales; les principes sûrs, mais dont les Auditeurs penetrent les conclusions d'une seule vûë; il y entre des sujets qui sont sublimes, mais qui peut traiter le sublime? il y a des mysteres que l'on doit expliquer, & qui s'expliquent mieux par une leçon de l'Ecole que par un discours oratoire: la Morale même de la chaire, qui comprend une matiere aussi vaste & aussi diversifiée, que le sont les moeurs des hommes, roule sur les mêmes pivots, retrace les mêmes images, & se prescrit des bornes bien plus étroites que la satyre; aprés l'invective commune contre les honneurs,

les richesses & le plaisir, il ne reste plus à l'Orateur qu'à courir à la fin de son discours & à congedier l'assemblée: si quelquefois on pleure, si on est êmû, aprés avoir fait attention au genie & au caractere de ceux qui font pleurer, peut-être conviendra-t-on que c'est la matiere qui se prêche elle-même, & nôtre interêt le plus capital qui se fait sentir; que c'est moins une veritable eloquence, que la ferme poitrine du Missionnaire, qui nous ébranle & qui cause en nous ces mouvemens. Enfin le Predicateur n'est point soûtenu comme l'Avocat par des faits toûjours nouveaux, par de differens évenemens, par des avantures inoüies; il ne s'exerce point sur les questions douteuses, il ne fait point valoir les violentes conjectures & les présomptions, toutes choses neanmoins qui élevent le genie, lui donnent de la force & de l'étenduë, & qui contraignent bien moins l'éloquence qu'elles ne la fixent & ne la dirigent: il doit au contraire tirer son discours d'une source commune, & où tout le monde puise; & s'il s'écarte de ces lieux communs, il n'est plus populaire, il est abstrait ou declamateur, il ne prêche plus l'Evangile, il n'a besoin que d'une noble simplicité, mais il faut l'atteindre; talent rare, & qui passe les forces du commun des hommes: ce qu'ils ont de genie, d'imagination, d'érudition & de me-

memoire ne leur sert souvent qu'à s'en éloigner.

La fonction de l'Avocat est penible, laborieuse, & suppose dans celuy qui l'exerce, un riche fond & de grandes ressources; il n'est pas seulement chargé comme le Predicateur d'un certain nombre d'oraisons composées avec loïsir recitées de memoire, avec autorité, sans contradicteurs, & qui avec de mediocres changemens luy font honneur plus d'une fois; il prononce de graves plaidoyez devant des Juges qui peuvent luy imposer silence, & contre des adversaires qui l'interrompent, il doit être prêt sur la replique, il parle en un même jour, dans divers Tribunaux, de differentes affaires; sa maison n'est pas pour luy un lieu de repos & de retraite, ny un asyle contre les plaideurs; elle est ouverte à tous ceux qui viennent l'accabler de leurs questions & de leurs doutes; il ne se met pas au lit, on ne l'essuye point, on ne luy prépare point des raffraîchissemens, il ne se fait point dans sa chambre un concours de monde de tous les états & de tous les sexes, pour le feliciter sur l'agréement & sur la politesse de son langage, luy remettre l'esprit sur un endroit où il a couru risque de demeurer court, ou sur un scrupule qu'il a sur le chevet d'avoir plaidé moins vivement qu'à l'ordinaire : il se delasse d'un long discours par de plus

longs écrits, il ne fait que changer de travaux & de fatigues : j'ose dire qu'il est dans son genre, ce qu'étoient dans le leur les premiers hommes Apostoliques.

Quand on a ainsi distingué l'éloquence du Barreau de la fonction de l'Avocat, & l'éloquence de la Chaire du ministere du Predicateur, on croit voir qu'il est plus aisé de prêcher que de plaider, & plus difficile de bien prêcher que de bien plaider.

* Quel avantage n'a pas un discours prononcé sur un ouvrage qui est écrit ! Les hommes sont les duppes de l'action & de la parole, comme de tout l'appareil de l'Auditoire : pour peu de prévention qu'ils ayent en faveur de celuy qui parle, ils l'admirent, & cherchent ensuite à le comprendre ; avant qu'il ait commencé ils s'écrient qu'il va bien faire, ils s'endorment bien-tôt : & le discours fini ils se réveillent pour dire qu'il a bien fait. On se passionne moins pour un Auteur : son ouvrage est lû dans le loisir de la campagne, ou dans le silence du cabinet, il n'y a point de rendez-vous publics pour luy applaudir, encore moins de cabinet pour luy sacrifier tous ses rivaux, & pour l'élever à la Prelature ; on lit son livre, quelque excellent qu'il soit, dans l'esprit de le trouver mediocre ; on le feüillette, on le discute, on le confronte, ce ne sont pas des sons qui se perdent en l'air, & qui s'ou-

s'oublient, ce qui est imprimé demeure imprimé: on l'attend quelquefois plusieurs jours avant l'impression pour le décrier, & le plaisir le plus délicat que l'on en tire, vient de la critique qu'on en fait; on est piqué d'y trouver à chaque page des traits qui doivent plaire, on va même souvent jusqu'à apprehender d'en être diverti; on ne quitte ce livre que parce qu'il est bon. Tout le monde ne se donne pas pour Orateur; les phrases, les figures, le don de la memoire, la robe ou l'engagement de celuy qui préche, ne sont pas des choses qu'on ose ou qu'on veüille toûjours s'approprier; chacun au contraire croit penser bien & écrire encore mieux ce qu'il a pensé; il en est moins favorable à celuy qui pense & qui écrit aussi bien que luy, en un mot le *Sermoneur* est plûtôt Evêque que le plus solide Ecrivain n'est revêtu d'un Prieuré simple, & dans la distribution des graces, de nouvelles sont accordées à celuy-là, pendant que l'Auteur grave se tient heureux d'avoir ses restes.

* S'il arrive que les méchans vous haïssent & vous persecutent, les gens de bien vous conseillent de vous humilier devant Dieu, pour vous mettre en garde contre la vanité qui pourroit vous venir de déplaire à des gens de ce caractere; de même si certains hommes sujets à se récrier sur le medio-

diocre desaprouvent un ouvrage que vous aurez écrit, ou un discours que vous venez de prononcer en public, soit au Barreau, soit dans la Chaire, ou ailleurs, humiliez-vous, on ne peut gueres être exposé à une tentation d'orgüeil plus delicate & plus prochaine.

* Il me semble qu'un Predicateur devroit faire choix dans chaque discours d'une verité unique, mais capitale, terrible ou instructive, la manier à fond & l'épuiser; abandonner toutes ces divisions si recherchées, si retournées, si remaniées & si differentiées, ne point supposer ce qui est faux, je veux dire que le grand ou le beau monde sçait sa Religion & ses devoirs, & ne pas apprehender de faire ou à ces bonnes têtes ou à ces esprits si raffinez des catechismes; ce temps si long que l'on use à composer un long ouvrage, l'employer à se rendre si maître de sa matiere, que le tour & les expressions naissent dans l'action, & coulent de source; se livrer aprés une certaine preparation à son genie & aux mouvemens qu'un grand sujet peut inspirer: qu'il pourroit enfin s'épargner ces prodigieux efforts de mémoire qui ressemblent mieux à une gageure qu'à une affaire serieuse, qui corrompent le geste & défigurent le visage; jetter au contraire par un bel enthousiasme la persuasion dans les esprits & l'allarme dans le

coeur;

cœur; & toucher ses Auditeurs d'une toute autre crainte que celle de le voir demeurer court.

* Que celuy qui n'est pas encore assez parfait pour s'oublier soy-même dans le ministere de la parole sainte, ne se décourage point par les regles austeres qu'on luy prescrit, comme si elles luy ôtoient les moyens de faire montre de son esprit, & de monter aux dignitez où il aspire : quel plus beau talent que celuy de prêcher apostoliquement, & quel autre merite mieux un Evêché ? FENELON en étoit-il indigne ? auroit-il pû échaper au choix du Prince, que par un autre choix ?

DES ESPRITS FORTS.

LES Esprits fort sçavent-ils qu'on les appelle ainsi par ironie ? quelle plus grande foiblesse que d'être incertains quel est le principe de son être, de sa vie, de ses sens, de ses connoissances, & quelle en doit être la fin ? Quel découragement plus grand que de douter si son ame n'est point matiere comme la pierre & le reptile, & si elle n'est point corruptible comme ces viles creatures ? N'y a-t-il pas plus de force & de grandeur à recevoir dans nôtre esprit l'idée d'un Etre superieur à tous les Etres, qui les a tous faits, & à qui tous se doivent rappor-

porter; d'un être souverainement parfait, qui est pur, qui n'a point commencé & qui ne peut finir, dont nôtre ame est l'image, & si j'ose dire; une portion comme esprit, & comme immortelle?

* Le docile & le foible sont susceptibles d'impressions, l'un en reçoit de bonnes, l'autre de mauvaises, c'est à dire que le premier est persuadé & fidele, & que le second est entêté & corrompu, ainsi l'esprit docile admet la vraye religion, & l'esprit foible, ou n'en admet aucune ou en admet une fausse : or l'esprit fort ou n'a point de religion ou se fait une Religion, donc l'esprit fort, c'est l'esprit foible.

* J'appelle mondains, terrestres ou grossiers, ceux dont l'esprit & le cœur sont attachez à une petite portion de ce monde qu'ils habitent, qui est la terre; qui n'estiment rien, qui n'aiment rien au-delà, gens aussi limitez que ce qu'ils appellent leurs possessions ou leur domaine que l'on mesure, dont on compte les arpens, & dont on montre les bornes. Je ne m'étonne pas que des hommes qui s'appuyent sur un atome, chancellent dans les moindres efforts qu'ils font pour sonder la verité; si avec des vûës si courtes ils ne percent point à travers le Ciel & les Astres jusques à Dieu même; si ne s'appercevant point ou de l'excellence de ce qui est esprit, ou de la dignité de l'ame ils res-

ſentent encore moins combien elle eſt difficile à aſſouvir, combien la terre entiere eſt au deſſous d'elle, de quelle neceſſité luy devient un être ſouverainement parfait qui eſt DIEU, & quel beſoin indiſpenſable elle a d'une religion qui le luy indique, & qui luy en eſt une caution ſûre. Je comprends au contraire fort aiſément qu'il eſt naturel à de tels eſprits de tomber dans l'incredulité ou l'indifference, & de faire ſervir Dieu & la religion à la politique ; c'eſt à dire, à l'ordre & à la decoration de ce monde, la ſeule choſe ſelon eux qui merite qu'on y penſe.

* Quelques-uns achevent de ſe corrompre par de longs voyages, & perdent le peu de religion qui leur reſtoit ; ils voyent de jour à autre un nouveau culte, diverſes moeurs, diverſes ceremonies : ils reſſemblent à ceux qui entrent dans les magazins, indéterminez ſur le choix des étoffes qu'ils veulent acheter, le grand nombre de celles qu'on leur montre les rend plus indifferens, elles ont chacune leur agréement & leur bienſéance ; ils ne ſe fixent point, ils ſortent ſans emplette.

* Il y a des hommes qui attendent à être devots & religieux, que tout le monde ſe declare impie & libertin ; ce ſera alors le parti du vulgaire, ils ſçauront s'en dégager ; la ſingularité leur plaît dans une matiere ſi ſerieuſe & ſi profonde, ils ne ſuivent

la

la mode & le train commun que dans les choses de rien & de nulle suite : qui sçait même s'ils n'ont pas déja mis une sorte de bravoure & d'intrepidité à courir tout le risque de l'avenir ; il ne faut pas d'ailleurs que dans une certaine condition, avec une certaine étenduë d'esprit, & de certaines vûës, l'on songe à croire comme les sçavans & le peuple.

* L'on doute de Dieu dans une pleine santé, comme l'on doute que ce soit pecher que d'avoir un commerce avec une personne libre * : quand l'on devient malade, & que l'hydropisie est formée, l'on quitte sa concubine, & l'on croit en Dieu.

*Une fille.

* Il faudroit s'éprouver & s'examiner tres-serieusement, avant que de se declarer esprit fort ou libertin, afin au moins & selon ses principes de finir comme l'on a vécu ; ou si l'on ne se sent pas la force d'aller si loin, se resoudre de vivre comme l'on veut mourir.

* Toute plaisanterie dans un homme mourant est hors de sa place ; si elle roule sur de certains chapitres, elle est funeste. C'est une extréme misere que de donner à ses dépens à ceux que l'on laisse, le plaisir d'un bon mot.

Dans quelque prévention où l'on puisse être sur ce qui doit suivre la mort, c'est une chose bien serieuse que de mourir : ce n'est

point

point alors le badinage qui ſied bien ; mais la conſtance.

* Il y a eu de tout temps de ces gens d'un bel eſprit, & d'une agreable litterature ; eſclaves des Grands dont ils ont épouſé le libertinage & porté le joug toute leur vie contre leurs propres lumieres, & contre leur conſcience. Ces hommes n'ont jamais vécû que pour d'autres hommes, & ils ſemblent les avoir regardez comme leur derniere fin : Ils ont eu honte de ſe ſauver à leurs yeux, de paroître tels qu'ils étoient peut-être dans le cœur, & ils ſe ſont perdus par déference ou par foibleſſe. Y a-t-il donc ſur la terre des Grands aſſez grands & des Puiſſans aſſez puiſſans pour mériter de nous que nous croyions, & que nous vivions à leur gré, ſelon leur goût & leurs caprices ; & que nous pouſſions la complaiſance plus loin, en mourant, non de la maniere qui eſt la plus ſûre pour nous, mais de celle qui leur plaît davantage ?

* J'exigerois de ceux qui vont contre le train commun & les grandes regles, qu'ils ſçûſſent plus que les autres, qu'ils euſſent des raiſons claires, & de ces argumens qui emportent conviction.

* Je voudrois voir un homme ſobre, moderé, chaſte, équitable prononcer qu'il n'y a point de Dieu ; il parleroit du moins ſans interêt, mais cet homme ne ſe trouve point.

* J'aurois une extrême curiosité de voir celuy qui seroit persuadé que Dieu n'est point ; il me diroit du moins la raison invincible qui a sçû le convaincre.

* L'impossibilité où je suis de prouver que Dieu n'est pas, me découvre son existence.

* Dieu condamne & punit ceux qui l'offensent, seul Juge en sa propre cause, ce qui repugne s'il n'est luy-même la Justice & la Verité, c'est à dire s'il n'est Dieu.

* Je sens qu'il y a un Dieu, & je ne sens pas qu'il n'y en ait point, cela me suffit, tout le raisonnement du monde m'est inutile; je conclus que Dieu existe : cette conclusion est dans ma nature; j'en ay reçû les principes trop aisément dans mon enfance, & je les ay conservez depuis trop naturellement dans un âge plus avancé, pour les soupçonner de fausseté : mais il y a des esprits qui se defont de ces principes ; c'est une grande question s'il s'en trouve de tels ; & quand il seroit ainsi, cela prouve seulement, qu'il y a des monstres.

* L'atheïsme n'est point : les Grands qui en sont le plus soupçonnez, sont trop paresseux pour decider en leur esprit que Dieu n'est pas ; leur indolence va jusqu'à les rendre froids & indifferens sur cet article si capital, comme sur la nature de leur ame, & sur les consequences d'une vraie

Religion

Religion : ils ne nient ces choſes, ny ne les accordent ; ils n'y penſent point.

* Nous n'avons que trop de toute nôtre ſanté, de toutes nos forces & de tout nôtre eſprit pour penſer aux hommes ou au plus petit interêt : il ſemble au contraire que la bienſeance & la coûtume exigent de nous, que nous ne penſions à Dieu que dans un état où il ne reſte en nous qu'autant de raiſon qu'il faut pour ne pas dire qu'il n'y en a plus.

* Un Grand croit s'évanoüir, & il meurt ; un autre Grand perit inſenſiblement, & perd chaque jour quelque choſe de ſoi-même avant qu'il ſoit éteint : formidables leçons, mais inutiles ! des circonſtances ſi marquées & ſi ſenſiblement opposées ne ſe relevent point, & ne touchent perſonne ; les hommes n'y font pas plus d'attention qu'à une fleur qui ſe fane, ou à une feüille qui tombe ; ils envient les places qui demeurent vacantes, ou ils s'informent ſi elles ſont remplies, & par qui.

* Les hommes ſont-ils aſſez bons, aſſez fideles, aſſez équitables, pour meriter toute nôtre confiance, & ne nous pas faire deſirer du moins que Dieu exiſtât, à qui nous puiſſions apeller de leurs jugemens, & avoir recours quand nous en ſommes perſecutez ou trahis.

* Si c'eſt le grand & le ſublime de la Religion

Religion qui éblouït, ou qui confond les esprits forts, ils ne sont plus des esprits forts: mais de foibles genies & de petits esprits; si c'est au contraire ce qu'il y a d'humble & de simple qui les rebutte, ils sont à la verité des esprits forts, & plus forts que tant de grands Hommes si éclairez, si élevez, & néanmoins si fideles, que les LEONS, les BASILES les JERÔMES, les AUGUSTINS.

* Un Pere de l'Eglise, un Docteur de l'Eglise, quels noms! quelle tristesse dans leurs écrits! quelle secheresse, quelle froide devotion, & peut être quelle scholastique! disent ceux qui ne les ont jamais lûs: mais plûtôt quel étonnement pour tous ceux qui se sont fait une idée des Peres si éloignée de la verité! s'ils voyoient dans leurs ouvrages plus de tour & de delicatesse, plus de politesse & d'esprit, plus de richesse d'expression & plus de force de raisonnement, des traits plus vifs, & des graces plus naturelles, que l'on n'en remarque dans la plûpart des livres de ce temps, qui sont lûs avec goût, qui donnent du nom & de la vanité à leurs Auteurs. Quel plaisir d'aimer la Religion, & de la voir crûë, soutenuë, expliquée par de si beaux genies & par de solides esprits! sur tout lorsque l'on vient à connoitre, que pour l'étenduë de connoissance, pour la profondeur

& la

& la penetration dans les principes de la pure Philoſophie, pour leur application & leur developpement, pour la juſteſſe des concluſions, pour la dignité du diſcours, pour la beauté de la morale & des ſentimens, il n'y a rien, par exemple, que l'on puiſſe comparer à S. AUGUSTIN, que PLATON & que CICERON.

* L'homme eſt né menteur; la verité eſt ſimple & ingenuë, & il veut du ſpecieux & de l'ornement; elle n'eſt pas à lui, elle vient du Ciel toute faite, pour ainſi dire, & dans toute ſa perfection, & l'homme n'aime que ſon propre ouvrage la fiction & la fable: voïez le peuple, il controuve, il augmente, il charge par groſſiereté & par ſottiſe; demandez même au plus honnête homme s'il eſt toûjours vray dans ſes diſcours, s'il ne ſe ſurprend pas quelquefois dans des déguiſemens où engagent neceſſairement la vanité & la legereté, ſi pour faire un meilleur conte il ne lui échape pas ſouvent d'ajoûter à un fait qu'il recite, une circonſtance qui y manque. Une choſe arrive aujourd'hui, & preſque ſous nos yeux, cent perſonnes qui l'ont vûë, la racontent en cent façons differentes, celui-cy, s'il eſt écouté, la dira encore d'une maniere qui n'a pas été dite, quelle creance donc pourrois-je donner à des faits qui ſont anciens, éloignez de nous par

plusieurs siecles ? quel fondement dois-je faire sur les plus graves Historiens ? que devient l'Histoire ? Cesar a-t-il été massacré au milieu du Senat ? y a-t-il eu un Cesar ? quelle consequence, me dites-vous ! quels doutes ! quelle demande ! Vous riez, vous ne me jugez pas digne d'aucune réponse ; & je crois même que vous avez raison : je suppose neanmoins que le livre qui fait mention de Cesar, ne soit pas un livre profane, écrit de la main des hommes qui sont menteurs, trouvé par hazard dans les Bibliotheques parmi d'autres manuscrits qui contiennent des histoires vrayes ou apocriphes, qu'au contraire il soit inspiré, saint, divin, qu'il porte en soy ces caracteres, qu'il se trouve depuis prés de deux mil ans dans une societé nombreuse qui n'a pas permis qu'on y ait fait pendant tout ce temps la moindre alteration, & qui s'est fait une religion de le conserver dans toute son integrité, qu'il y ait même un engagement religieux & indispensable d'avoir de la foy pour tous les faits contenus dans ce volume où il est parlé de Cesar & de sa Dictature ; avoüez-le, *Lucille*, vous douterez alors qu'il y ait eu un Cesar.

* Toute Musique n'est pas propre à loüer Dieu, & à être entenduë dans le Sanctuaire ; toute Philosophie ne parle pas di-

gne-

gnement de Dieu, de sa puissance, des principes de ses operations, & de ses mysteres: plus cette Philosophie est subtile & ideale, plus elle est vaine & inutile pour expliquer des choses, qui ne demandent des hommes qu'un sens droit pour être connuës jusques à un certain point, & qui au delà sont inexplicables: vouloir rendre raison de Dieu, de ses perfections, & si j'ose ainsi parler, de ses actions, c'est aller plus loin que les anciens Philosophes, que les Apôtres, que les premiers Docteurs, mais ce n'est pas rencontrer si juste; c'est creuser longtems & profondement, sans trouver les sources de la verité: dés qu'on a abandonné les termes de bonté, de misericorde, de justice & de toute-puissance, qui donnent de Dieu de si hautes & de si aimables idées, quelque grand effort d'imagination qu'on puisse faire, il faut recevoir les expressions seches, steriles, vuides de sens, admettre les pensées creuses, écartées des notions communes, ou tout au plus les subtiles & les ingenieuses, & à mesure que l'on acquiert d'ouverture dans une nouvelle Metaphysique, perdre un peu de sa Religion.

* Jusques où les hommes ne se portent-ils point par l'interêt de la Religion, dont ils sont si peu persuadez, & qu'ils pratiquent si mal?

* Cette même Religion que les hommes défendent avec chaleur & avec zele contre ceux qui en ont une toute contraire, ils l'alterent eux-mêmes dans leur esprit par des sentimens particuliers, ils y ajoûtent & ils en retranchent mille choses souvent essentielles selon ce qui leur convient, & ils demeurent fermes & inebranlables dans cette forme qu'ils luy ont donnée. Ainsi, à parler populairement, on peut dire d'une seule nation, qu'elle vit sous un même culte; & qu'elle n'a qu'une seule Religion; mais à parler exactement, il est vray qu'elle en a plusieurs, & que chacun presque y a la sienne.

* Deux sortes de gens fleurissent dans les Cours, & y dominent dans divers temps, les libertins & les hypocrites, ceux-là gayement, ouvertement, sans art & sans dissimulation, ceux-cy finement, par des artifices, par la cabale : cent fois plus épris de la fortune que les premiers, ils en sont jaloux jusqu'à l'excés; ils veulent la gouverner, la posseder seuls, la partager entr'eux & en exclure tout autre; dignitez, charges, postes, benefices, pensions, honneurs, tout leur convient & ne convient qu'à eux, le reste des hommes en est indigne, ils ne comprennent point que sans leur attache on ait l'impudence de les esperer : une troupe de masques entre dans un bal, ont-ils la main, ils

ils danſent, ils ſe font danſer les uns les autres, ils danſent encore, ils danſent toûjours; ils ne rendent la main à perſonne de l'aſſemblée, quelque digne qu'elle ſoit de leur attention; on languit, on ſeche de les voir danſer & de ne danſer point; quelques-uns murmurent, les plus ſages prennent leur party & s'en vont.

* Il y a deux eſpeces de libertins; les libertins, ceux du moins qui croyent l'être, & les hypocrites ou faux devots, c'eſt à dire ceux qui ne veulent pas être crus libertins; les derniers dans ce genre-là ſont les meilleurs.

Ce faux devot ou ne croit pas en Dieu, ou ſe moque de Dieu; parlons de luy obligeamment, il ne croit pas en Dieu.

* Si toute Religion eſt une crainte reſpectueuſe de la Divinité, que penſer de ceux qui oſent la bleſſer dans ſa plus vive image; qui eſt le Prince?

* Si l'on nous aſſuroit que le motif ſecret de l'Ambaſſade des Siamois a été d'exciter le Roy Tres-Chrétien à renoncer au Chriſtianiſme, à permettre l'entrée de ſon Royaume aux *Talapoins*, qui euſſent penetré dans nos maiſons, pour perſuader leur Religion à nos femmes, à nos enfans & à nous-mêmes par leurs livres & par leurs entretiens; qui euſſent élevé des *Pagodes* au milieu des Villes, où ils euſſent placé des figures de métal pour être

adorées ; avec quelles risées & quel étrange mépris n'entendrions nous pas des choses si extravagantes? Nous faisons cependant six mille lieuës de mer pour la conversion des Indes, des Royaumes de Siam, de la Chine & du Japon ; c'est à-dire pour faire tres-serieusement à tous ces peuples des propositions qui doivent leur paroître tres-folles & tres-ridicules : ils supportent neanmoins nos Religieux & nos Prêtres : ils les écoutent quelquefois, leur laissent bâtir leurs Eglises, & faire leurs missions : qui fait cela en eux & en nous ; ne seroit ce point la force de la verité ?

* Il ne convient pas à toute sorte de personnes de lever l'étendard d'aumônier, & d'avoir tous les pauvres d'une Ville assemblez à sa porte, qui y reçoivent leurs portions : qui ne sçait pas au contraire des miseres plus secrettes, qu'il peut entreprendre de soulager, ou immediatement & par ses secours, ou du moins par sa mediation. De même il n'est pas donné à tous de monter en Chaire, & d'y distribuer en Missionnaire ou en Catechiste la parole sainte ; mais qui n'a pas quelquefois sous sa main un libertin à reduire, & à ramener par de douces & insinuantes conversations, à la docilité. Quand on ne seroit pendant sa vie que l'Apôtre d'un seul homme, ce ne seroit pas l'être en vain

sur

ſur la terre, ny luy être un fardeau inutile.

* Il y a deux mondes; l'un où l'on ſéjourne peu, & dont l'on doit ſortir pour n'y plus rentrer; l'autre où l'on doit bien tôt entrer pour n'en jamais ſortir: la faveur, l'autorité, les amis, la haute reputation, les grands biens ſervent pour le premier monde; le mépris de toutes ces choſes ſert pour le ſecond. Il s'agit de choiſir.

* Qui a vécu un ſeul jour, a vécu un ſiecle; même ſoleil, même terre, même monde, mêmes ſenſations, rien ne reſſemble mieux à aujourd'huy que demain: il y auroit quelque curioſité à mourir, c'eſt-à-dire à n'etre plus un corps, mais à être ſeulement eſprit. L'homme cependant impatient de la nouveauté n'eſt point curieux ſur ce ſeul article; né inquiet & qui s'ennuye de tout, il ne s'ennuye point de vivre, il conſentiroit peut-être à vivre toûjours: ce qu'il voit de la mort le frappe plus violemment que ce qu'il en ſçait, la maladie, la douleur, le cadavre le dégoûtent de la connoiſſance d'un autre monde: il faut tout le ſerieux de la Religion pour le reduire.

* Si Dieu avoit donné le choix ou de mourir ou de toûjours vivre: aprés avoir medité profondement ce que c'eſt que de voir nulle fin à la pauvreté, à la dépendan-

ce, à l'ennuy, à la maladie ; ou de n'essayer des richesses, de la grandeur, des plaisirs & de la santé, que pour les voir changer inviolablement, & par la revolution des temps en leurs contraires, & être ainsi le joüet des biens & des maux, l'on ne sçauroit gueres à quoy se resoudre. Le nature nous fixe & nous ôte l'embarras de choisir ; & la mort qu'elle nous rend necessaire, est encore adoucie par la Religion.

* Si ma Religion étoit fausse, je l'avouë, voilà le piege le mieux dressé qu'il soit possible d'imaginer, il étoit inévitable de ne pas donner tout au travers, & de n'y être pas pris : quelle Majesté, quel éclat des mysteres ! quelle suite & quel enchaînement de toute la doctrine ! quelle raison éminente ! quelle candeur, quelle innocence de mœurs ! quelle force invincible & accablante des témoignages rendus successivement & pendant trois siecles entiers par des millions de personnes les plus sages, les plus moderez qui fussent alors sur la terre, & que le sentiment d'une même verité soûtient dans l'exil, dans les fers, contre la vûë de la mort & du dernier supplice ! prenez l'histoire, ouvrez, remontez jusques au commencement du monde, jusques à la veille de sa naissance, y a-t-il eu rien de semblable dans tous les temps ? Dieu même pou-

pouvoit-il jamais mieux rencontrer pour me seduire ; par où échaper ? où aller, où me jetter, je ne dis pas pour trouver rien de meilleur, mais quelque chose qui en approche ? s'il faut perir, c'est par là que je veux perir, il m'est plus doux de nier Dieu, que de l'accorder avec une tromperie si specieuse & si entiere : mais je l'ay approfondi, je ne puis être athée, je suis donc ramené & entraîné dans ma Religion, c'en est fait.

* La Religion est vraye, ou elle est fausse ; si elle n'est qu'une vaine fiction, voilà si l'on veut soixante années perduës pour l'homme de bien, pour le Chartreux ou le Solitaire, ils ne courent pas un autre risque : mais si elle est fondée sur la verité même, c'est alors un épouvantable malheur pour l'homme vicieux ; l'idée seule des maux qu'il se prepare me trouble l'imagination ; la pensée est trop foible pour les concevoir, & les paroles trop vaines pour les exprimer. Certes, en supposant même dans le monde moins de certitude qu'il ne s'en trouve en effet sur la verité de la Religion ; il n'y a point pour l'homme un meilleur parti que la vertu.

* Je ne sçay si ceux qui osent nier Dieu, méritent qu'on s'efforce de le leur prouver, & qu'on les traite plus serieusement que l'on a fait dans ce chapitre ; l'ignorance qui

est leur caractere les rend incapables des principes les plus clairs & des raisonnemens les mieux suivis: je consens neanmoins qu'ils lisent celui que je vais faire, pourvû qu'ils ne se persuadent pas, que c'est tout ce que l'on pourroit dire sur une verité si éclatante.

Il y a quarante ans que je n'ètois point, & qu'il n'étoit pas en moi de pouvoir jamais être, comme il ne depend pas de moi qui suis une fois de n'ètre plus: j'ay donc commencé, & je continuë d'étre par quelque chose qui est hors de moi, qui durera aprés moi, qui est meilleur & plus puissant que moi, si ce quelque chose n'est pas Dieu, qu'on me dise ce que c'est.

Peut être que moi qui existe, n'existe ainsi que par la force d'une nature universelle qui a toûjours été telle que nous la voïons en remontant jusques à l'infinité des temps *: mais cette nature, ou elle est seulement esprit, & c'est Dieu; ou elle est matiere, & ne peut par consequent avoir créé mon esprit; ou elle est un composé de matiere & d'esprit: & alors ce qui est esprit dans la nature, je l'appelle Dieu.

* Objection ou systeme des libertins.

Peut être aussi que ce que j'appelle mon esprit, n'est qu'une portion de matiere qui existe par la force d'une nature universelle qui est aussi matiere, qui a toûjours été, & qui sera toûjours telle que nous la voïons,

voïons, & qui n'est point Dieu *, mais du moins faut il m'accorder que ce que j'appelle mon esprit, quelque chose que ce puisse être, est une chose qui pense, & que s'il est matiere, il est necessairement une matiere qui pense; car l'on ne me persuadera point, qu'il n'y ait pas en moi quelque chose qui pense, pendant que je fais ce raisonnement. Or ce quelque chose qui est en moi, & qui pense, s'il doit son être & sa conservation à une nature universelle, qui a toûjours été & qui sera toûjours, laquelle il reconnoisse comme sa cause, il faut indispensablement que ce soit à une nature universelle, ou qui pense, ou qui soit plus noble & plus parfaite que ce qui pense; & si cette nature ainsi faite est matiere, l'on doit encore conclure que c'est une matiere universelle qui pense, ou qui est plus noble & plus parfaite que ce qui pense.

* Instance des libertins.

Je continuë & je dis; cette matiere telle qu'elle vient d'être supposée, si elle n'est pas un être chimerique, mais réel, n'est pas aussi imperceptible à tous les sens, & si elle ne se découvre pas par elle-même, on la connoît du moins dans le divers arrangement de ses parties, qui constitue les corps, & qui en fait la difference, elle est donc elle-même tous ces differens corps; & comme elle est une matiere qui pense selon la supposition, ou

qui vaut mieux que ce qui pense, il s'ensuit qu'elle est telle du moins selon quelques-uns de ces corps, & par une suite necessaire selon tous ces corps, c'est à dire qu'elle pense dans les pierres, dans les métaux, dans les mers, dans la terre, dans moy-même qui ne suis qu'un corps, comme dans toutes les autres parties qui la composent : c'est donc à l'assemblage de ces parties si terrestres, si grossieres, si corporelles, qui toutes ensemble sont la matiere universelle ou ce monde visible, que je dois ce quelque chose qui est en moi, qui pense, & que j'appelle mon esprit ; ce qui est absurde.

Si au contraire cette nature universelle, quelque chose que ce puisse être, ne peut pas être tous ces corps, ni aucun de ces corps, il suit de là qu'elle n'est point matiere, ni perceptible par aucun des sens: si cependant elle pense, ou si elle est plus parfaite que ce qui pense, je conclus encore qu'elle est esprit, ou un étre meilleur & plus accompli que ce qui est esprit ; si d'ailleurs il ne reste plus à ce qui pense en moi, & que j'apelle mon esprit, que cette nature universelle à laquelle il puisse remonter pour rencontrer sa premiere cause & son unique origine, parce qu'il ne trouve point son principe en soi ; & qu'il le trouve encore moins dans la matiere, ainsi qu'il a été demontré, alors je ne dispute

pute point des noms; mais cette ſource originaire de tout eſprit, qui eſt eſprit elle-même, & qui eſt plus excellente que tout eſprit, je l'appelle Dieu.

En un mot je penſe, donc Dieu exiſte; car ce qui penſe en moi, je ne le dois point à moi-même; parce qu'il n'a pas plus dépendu de moi de me le donner une premiere fois, qu'il dépend encore de moi de me le conſerver un ſeul inſtant, je ne le dois point à un être qui ſoit au deſſous de moi, & qui ſoit matiere, puis qu'il eſt impoſſible que la matiere ſoit au deſſus de ce qui penſe; je le dois donc à un être qui eſt au deſſus de moi, & qui n'eſt point matiere; & c'eſt Dieu.

* De ce qu'une nature univerſelle qui penſe exclut de ſoi generalement tout ce qui eſt matiere, il ſuit neceſſairement, qu'un être particulier qui penſe ne peut pas auſſi admettre en ſoi la moindre matiere: car bien qu'un être univerſel qui penſe renferme dans ſon idée infiniment plus de grandeur, de puiſſance, d'indépendance & de capacité qu'un être particulier qui penſe, il ne renferme pas neanmoins une plus grande excluſion de matiere; puiſque cette excluſion dans l'un & l'autre de ces deux êtres eſt auſſi grande qu'elle peut étre & comme infinie; & qu'il eſt autant impoſſible que ce qui penſe en moi ſoit matiere, qu'il eſt

inconcevable que Dieu ſoit matiere : ainſi comme Dieu eſt eſprit, mon ame auſſi eſt eſprit.

* Je ne ſçais point ſi le chien choiſit : s'il ſe reſſouvient, s'il affectionne, s'il craint, s'il imagine, s'il penſe : quand donc l'on me dit que toutes ces choſes ne ſont en lui ni paſſions, ni ſentiment, mais l'effet naturel & neceſſaire de la diſpoſition de ſa machine preparée par le divers arrangement des parties de la matiere, je puis au moins acquieſcer à cette doctrine : mais je penſe, & je ſuis certain que je penſe ; or quelle proportion y a-t-il de tel ou de tel arrangement des parties de la matiere, c'eſt à dire, d'une étenduë ſelon toutes ſes dimenſions, qui eſt longue, large & profonde, & qui eſt diviſible dans tous ces ſens, avec ce qui penſe ?

* Si tout eſt matiere, & ſi la penſée en moi comme dans tous les autres hommes n'eſt qu'un effet de l'arrangement des parties de la matiere ; qui a mis dans le monde toute autre idée que celle des choſes materielles ? la matiere a-t-elle dans ſon fond une idée auſſi pure, auſſi ſimple, auſſi immaterielle qu'eſt celle de l'eſprit ? comment peut-elle être le principe de ce qui la nie & l'exclut de ſon propre eſtre, comment eſt-elle dans l'homme ce qui penſe, c'eſt à dire, ce qui eſt à l'homme mê-

même une conviction qu'il n'est point matiere?

* Il y a des estres qui durent peu, parce qu'ils sont composez de choses tres-differentes, & qui se nuisent reciproquement: il y en a d'autres qui durent davantage, parce qu'ils sont plus simples, mais ils perissent, parce qu'ils ne laissent pas d'avoir des parties selon lesquelles ils peuvent être divisez. Ce qui pense en moi doit durer beaucoup, parceque c'est un être pur, exempt de tout mélange & de toute composition; & il n'y a pas de raison qu'il doive perir, car qui peut corrompre ou separer un être simple, & qui n'a point de parties?

* L'ame voit la couleur par l'organe de l'oeil, & entend les sons par l'organe de l'oreille; mais elle peut cesser de voir ou d'entendre, quand ces sens ou ces objets luy manquent, sans que pour cela elle cesse d'etre, parce que l'ame n'est point précisément ce qui voit la couleur, ou ce qui entend les sons; elle n'est que ce qui pense: or comment peut-elle cesser d'être telle? Ce n'est point par le defaut d'organe, puis qu'il est prouvé qu'elle n'est point matiere; ny par le défaut d'objet, tant qu'il y aura un Dieu & d'éternelles veritez: elle est donc incorruptible.

* Je ne conçois point qu'une ame de son

ſon eſtre infini, & ſouverainement parfait, doive être aneantie.

* Voyez, *Lucile*, ce morceau de terre plus propre, & plus orné que les autres terres qui luy ſont contiguës; icy ce ſont des compartimens mélés d'eaux plattes & d'eaux jalliſſantes, là des allées en paliſſade qui n'ont pas de fin & qui vous couvrent des vents du Nort; d'un côté c'eſt un bois épais qui défend de tous les Soleils, & d'un autre un beau point de vûë, plus bas une Yvette ou un Lignon qui couloit obſcurément entre les ſaules & les peupliers, eſt devenu un canal qui eſt revétu; ailleurs de longues & fraîches avenuës ſe perdent dans la campagne, & annoncent la maiſon qui eſt entourée d'eaux: vous recrierez-vous quel jeu du hazard! combien de belles choſes ſe ſont rencontrées enſemble inopinément! non ſans doute, vous direz au contraire, cela eſt bien imaginé & bien ordonné, il regne icy un bon goût & beaucoup d'intelligence; je parleray comme vous, & j'ajoûteray que ce doit être la demeure de quelqu'un de ces gens chez qui un NAUTRE va tracer, & prendre des alignemens dés le jour même qu'ils ſont en place: qu'eſt-ce pourtant que cette piece de terre ainſi diſpoſée & où tout l'art d'un ouvrier habile a été employé pour l'embellir? ſi même toute la terre n'eſt qu'un atome ſuſpendu en l'air, & ſi vous écoutez ce que je vais dire.

Vous

Vous étes placé, ô Lucile, quelque part ſur cet atome, il faut donc que vous ſoyez bien petit, car vous n'y occupez pas une grande place ; cependant vous avez des yeux qui ſont deux points imperceptibles, ne laiſſez pas de les ouvrir vers le Ciel ; qu'y appercevez-vous quelquefois, la Lune dans ſon plein ? elle eſt belle alors & fort lumineuſe, quoy que ſa lumiere ne ſoit que la reflexion de celle du Soleil; elle paroît grande comme le Soleil; plus grande que les autres Planettes, & qu'aucune des Etoiles ; mais ne vous laiſſez par tromper par les dehors : il n'y a rien au Ciel de ſi petit que la Lune, ſa ſuperficie eſt treize fois plus petite que celle de la terre, ſa ſolidité quarante-hüit fois, & ſon diametre de ſept cens cinquante lieuës n'eſt que le quart de celuy de la terre : auſſi eſt-il vray qu'il n'y a que ſon voiſinage qui luy donne une ſi grande apparence, puiſqu'elle n'eſt gueres plus éloignée de nous que de trente fois le diametre de la terre, ou que ſa diſtance n'eſt que de cent mille lieues. Elle n'a preſque pas même de chemin à faire en comparaiſon du vaſte tour que le Soleil fait dans les eſpaces du Ciel ; car il eſt certain qu'elle n'acheve par jour que cinq cens quarante mille lieuës, ce n'eſt par heure que vingt-deux mille cinq cens lieuës, & trois cens ſoixante & quinze lieuës dans une minutte :

il

il faut neanmoins pour accomplir cette course, qu'elle aille cinq mille six cent fois plus vite qu'un cheval de poste qui feroit quatre lieuës par heure, qu'elle vole quatre-vingt fois plus legerement que le son, que le bruit, par exemple, du canon & du tonnerre, qui parcourt en une heure deux cens soixante & dix-sept lieuës.

Mais quelle comparaison de la Lune au Soleil pour la grandeur, pour l'éloignement, pour la course! vous verrez qu'il n'y en a aucune. Souvenez vous seulement du diametre de la terre, il est de trois mille lieuës, celuy du Soleil est cent fois plus grand, il est donc de trois cens mille lieuës; si c'est là sa largeur en tout sens, quelle peut-être toute sa superficie! quelle sa solidité! comprenez-vous bien cette étenduë, & qu'un million de terres comme la nôtre ne seroient toutes ensemble pas plus grosses que le Soleil? quel est donc, direz-vous, son éloignement, si l'on en juge par son apparence! vous avez raison, il est prodigieux; il est démontré qu'il ne peut pas y avoir de la terre au Soleil moins de dix mille diametres de la terre; autrement moins de trente millions de lieuës; peut-être y a-t-il quatre fois, six fois, dix fois plus loin, on n'a aucune methode pour déterminer cette distance.

Pour

Pour aider ſeulement vôtre imagination à ſe la repreſenter, ſuppoſons une meule de moulin qui tombe du Soleil ſur la terre, donnons-luy la plus grande vîteſſe qu'elle ſoit capable d'avoir, celle même que n'ont pas les corps tombans de fort haut; ſuppoſons encore qu'elle conſerve toûjours cette même vîteſſe ſans en acquerir, & ſans en perdre; qu'elle parcourt quinze toiſes par chaque ſeconde de temps, c'eſt-à-dire la moitié de l'élevation des plus hautes tours, & ainſi neuf cens toiſes en une minutte, paſſons luy mille toiſes en une minutte pour une plus grande facilité; mille toiſes font une demie lieuë commune, ainſi en deux minuttes, la meule fera une lieuë, & en une heure elle en fera trente, & en un jour elle fera ſept cens vingt lieuës; or elle a trente millions à traverſer avant que d'arriver à terre, il luy faudra donc quatre mille cent ſoixante & ſix jours, qui ſont plus d'onze années pour faire ce voyage: ne vous effrayez pas, Lucile, écoutez-moy; la diſtance de la terre à Saturne eſt au moins decuple de celle de la terre au Soleil, c'eſt vous dire qu'elle ne peut être moindre que de trois cens millions de lieuës, & que cette pierre employeroit plus de cent dix ans pour tomber de Saturne en terre.

Par cette élevation de Saturne élevez vous-

vous-même, si vous le pouvez, vôtre imagination à concevoir quelle doit être l'immensité du chemin qu'il parcourt chaque jour au dessus de nos têtes ; le cercle que Saturne décrit a plus de six cens millions de lieuës de diametre, & par consequent plus de dix-huit cens millions de lieuës de circonference ; un cheval Anglois qui feroit dix lieuës par heure n'auroit à courir que vingt mille cinq cens quarante-huit ans pour faire ce tour.

Je n'ay pas tout dit, ô Lucile, sur le miracle de ce monde visible ; ou, comme vous parlez quelquefois, sur les merveilles du hazard ; que vous admettez seul pour la cause premiere de toutes choses ; il est encore un ouvrier plus admirable que vous ne pensez, connoissez le hazard, laissez-vous instruire de toute la puissance de vôtre Dieu. Sçavez-vous que cette distance de trente millions de lieuës qu'il y a de la terre au Soleil, & celle de trois cens millions de lieuës de la terre à Saturne, sont si peu de chose, comparées à l'éloignement qu'il y a de la terre aux Etoiles, que ce n'est pas même s'énoncer assez juste que de se servir sur le sujet de ces distances, du terme de comparaison ; quelle proportion à la verité de ce qui se mesure, quelque grand qu'il puisse être, avec ce qui ne se mesure pas ? on ne connoit point la hauteur d'une Etoile, elle est,

si j'ose

si j'ose ainsi parler, *immensurable*, il n'y a plus ny angles, ny sinus, ny paralaxes dont on puisse s'aider : si un homme observoit à Paris une étoile fixe, & qu'un autre la regardât du Japon, les deux lignes qui partiroient de leurs yeux pour aboutir jusqu'à cet astre, ne feroient pas un angle, & se confondroient en une seule & même ligne, tant la terre entiere n'est pas espace par raport à cet éloignement ; mais les Etoiles ont cela de commun avec Saturne & avec le Soleil, il faut dire quelque chose de plus : Si deux Observateurs, l'un sur la terre, & l'autre dans le Soleil, observoient en même temps une Etoile, les deux rayons visuels de ces deux Observateurs ne formeroient point d'angle sensible: pour concevoir la chose autrement ; si un homme étoit situé dans une Etoile, nôtre Soleil, nôtre terre, & les trente millions de lieuës qui les separent, luy paroîtroient un même point ; cela est démontré.

On ne sçait pas aussi la distance d'une Etoile d'avec une autre Etoile, quelques voisines qu'elles nous paroissent ; les Pleyades se touchent presque, à en juger par nos yeux ; une Etoile paroît assise sur l'une de celles qui forment la queuë de la grande Ourse, à peine la vûë peut-elle atteindre à discerner la partie du Ciel qui les separe, c'est comme une Etoile qui paroît

paroit double; Si cependant tout l'art des Astronomes est inutile pour en marquer la distance, que doit-on penser de l'éloignement de deux Etoiles; qui en effet paroissent éloignées l'une de l'autre, & à plus forte raison des deux polaires? quelle est donc l'immensité de la ligne qui passe d'un polaire à l'autre? & que sera-ce que le cercle dont cette ligne est le diametre? Mais n'est-ce pas quelque chose de plus que de sonder les abîmes, que de vouloir imaginer la solidité du globe, dont ce cercle n'est qu'une section? Serons-nous encore surpris que ces mêmes Etoiles si démesurées dans leur grandeur ne nous paroissent neanmoins que comme des étincelles? N'admirerons-nous pas plûtôt que d'une hauteur si prodigieuse elles puissent conserver une certaine apparence, & qu'on ne les perde pas toutes de vûë? Il n'est pas aussi imaginable combien il nous en échape: on fixe le nombre des Etoiles, oüy de celles qui sont apparentes; le moïen de compter celles qu'on n'apperçoit point? celles par exemple qui composent la voye de lait, cette trace lumineuse qu'on remarque au Ciel dans une nuit sereine du Nort au Midy, & qui par leur extraordinaire élevation ne pouvant percer jusqu'à nos yeux pour être vûës chacune en particulier, ne font au plus que blanchir cette route des Cieux où elles sont placées.

Me

Me voilà donc ſur la terre comme ſur un grain de ſable qui ne tient à rien, & qui eſt ſuſpendu au milieu des airs : un nombre preſque infini de globes de feu d'une grandeur inexprimable, & qui confond l'imagination, d'une hauteur qui ſurpaſſe nos conceptions, tournent, roulent autour de ce grain de ſable, & traverſent chaque jour depuis plus de ſix mille ans les vaſtes & immenſes eſpaces des Cieux : voulez-vous un autre ſyſteme, & qui ne diminuë rien du merveilleux ? la terre elle-même eſt emportée avec une rapidité inconcevable autour du Soleil le centre de l'Univers : je me les repreſente tous ces globes, ces corps effroïables qui ſont en marche, ils ne s'embaraſſent point l'un l'autre, ils ne ſe choquent point, ils ne ſe dérangent point ; ſi le plus petit d'eux tous venoit à ſe démentir & à rencontrer la terre, que deviendroit la terre ? Tous au contraire ſont en leur place, demeurent dans l'ordre qui leur eſt preſcrit, ſuivent la route qui leur eſt marquée, & ſi paiſiblement à nôtre égard, que perſonne n'a l'oreille aſſez fine pour les entendre marcher, & que le vulgaire ne ſçait pas s'ils ſont au monde. O œconomie merveilleuſe du hazard ! l'intelligence même pourroit elle mieux reüſſir ? Une ſeule choſe, Lucile, me fait de la peine, ces grands corps ſont ſi précis & ſi conſtans dans leurs

mar-

marches, dans leurs revolutions, & dans tous leurs rapports, qu'un petit animal relegué en un coin de cet espace immense, qu'on appelle le monde, aprés les avoir observez, s'est fait une methode infaillible de prédire à quel point de leur course tous ces astres se trouveront d'aujourd'huy en deux, en quatre, en vingt mille ans; voilà mon scrupule, Lucile, si c'est par hazard qu'ils observent des regles si invariables, qu'est-ce que l'ordre? qu'est ce que la regle?

Je vous demanderay même ce que c'est que le hazard: est-il corps, est-il esprit? est-ce un être distingué des autres êtres, qui ait son existence particuliere, qui soit quelque part? ou plûtôt, n'est-ce pas un mode, ou une façon d'être? quand une boule rencontre une pierre, l'on dit, c'est un hazard; mais est-ce autre chose que ces deux corps qui se choquent fortuitement? si par ce hazard ou cette rencontre, la boule ne va plus droit, mais obliquement; si son mouvement n'est plus direct, mais reflechi; si elle ne roule plus sur son axe, mais qu'elle tournoie & qu'elle piroüette, concluray-je que c'est par ce même hazard qu'en general la boule est en mouvement? ne soupçonneray-je pas plus volontiers qu'elle se meut, ou de soy-méme, ou par l'impulsion du bras qui l'a jettée? Et parce que les roués d'une pen-

pendule ſont déterminées l'une par l'autre à un mouvement circulaire d'une telle ou telle vîteſſe, examineray-je moins curieuſement quelle peut être la cauſe de tous ces mouvemens, s'ils ſe font d'eux-mêmes, ou par la force mouvante d'un poids qui les emporte; mais ni ces roues, ni cette boule n'ont pû ſe donner le mouvement d'eux-mêmes, ou ne l'ont point par leur nature, s'ils peuvent le perdre ſans changer de nature; il y a donc apparence qu'ils ſont mûs d'ailleurs, & par une puiſſance qui leur eſt étrangere: & les corps celeſtes s'ils venoient à perdre leur mouvement, changeroient-ils de nature? ſeroient-ils moins des corps? je ne me l'imagine pas ainſi; ils ſe meuvent cependant; & ce n'eſt point d'eux-mêmes & par leur nature: il faudroit donc chercher, ô Lucile, s'il n'y a point hors d'eux un principe qui les fait mouvoir; qui que vous trouviez, je l'appelle Dieu.

Si nous ſuppoſons que ces grands corps ſont ſans mouvement, on ne demanderoit plus à la verité qui les met en mouvement, mais on ſeroit toûjours reçû à demander qui a fait ces corps, comme on peut s'informer qui a fait ces roues ou cette boule; & quand chacun de ces grands corps ſeroit ſuppoſé un amas fortuit d'atomes, qui ſe ſont liez & enchainez enſemble

par la figure & la conformation de leurs parties, je prendrois un de ces atomes, & je dirois, qui a créé cet atome? est-il [illegible], est-il intelligent? a-t-il eu quelque idée de lui-même, avant que de se faire [illegible] moment a- [illegible] n'étoit pas [illegible] de son être [illegible] pourquoi s'est-il [illegible] plus, cet [illegible] est-il éter- [illegible] Dieu de cét [illegible]

[illegible] tourne à la [illegible] pourroient nui- [illegible] pour le [illegible] le temps qu'il [illegible] lui presente le [illegible] route: est-ce [illegible] cristalin, sa retine [illegible]

[illegible] une goutte d'eau, que [illegible] mis tremper à alte- [illegible] presque innombrable de [illegible] le microscope nous [illegible] figure, & qui se meu- [illegible] incroyable comme [illegible] dans une vaste mer; [illegible] animaux est plus petit mille [illegible] & neanmoins c'est un [illegible] qui se nourrit, qui croît, [illegible] des vaisseaux equi-

équivalens aux veines, aux nerfs, aux arteres, & un cerveau pour distribuer les esprits animaux.

Une tache de moisissure de la grandeur d'un grain de sable, paroit dans le microscope comme un amas de plusieurs plantes tres-distinctes, dont les unes ont des fleurs, les autres des fruits, il y en a qui n'ont que des boutons à demi ouverts; il y en a quelques-unes qui sont fanées: de quelle étrange petitesse doivent étre les racines, & les philtres qui separent les alimens de ces petites plantes! & si l'on vient à considerer que ces plantes ont leurs graines ainsi que les chênes & les pins; & que ces petits animaux dont je viens de parler, se multiplient par voye de generation comme les Elephans & les Baleines, où cela ne mene-t-il point? qui a sçu travailler à des ouvrages si délicats, si fins, qui échapent à la vuë des hommes, & qui tiennent de l'infini comme les Cieux, bien que dans l'autre extrémité? ne seroit-ce point celui qui a fait les Cieux, les astres ces masses énormes, épouvantables par leur grandeur, par leur élevation, par la rapidité & l'étenduë de leur course, & qui se joüe de les faire mouvoir?

* Il est de fait que l'homme joüit du Soleil, des Astres, des Cieux, de leurs influences, comme il joüit de l'air qu'il respi

re, & de la terre ſur laquelle il marche, & qui le ſoûtient: & s'il faloit ajoûter à la certitude d'un fait, la convenance ou la vray ſemblance, elle y eſt toute entiere, puiſque les Cieux & tout ce qu'ils contiennent, ne peuvent pas entrer en comparaiſon pour la nobleſſe & la dignité avec le moindre des hommes qui ſont ſur la terre; & que la proportion qui ſe trouve entr'eux & lui, eſt celle de la matiere incapable de ſentiment, qui eſt ſeulement une étenduë ſelon trois dimenſions, à ce qui eſt eſprit, raiſon, ou intelligence: ſi l'on dit que l'homme auroit pû ſe paſſer à moins pour ſa conſervation, je répons que Dieu ne pouvoit moins faire pour étaler ſon pouvoir, ſa bonté & ſa magnificence, puiſque quelque choſe que nous voyions qu'il ait fait, il pouvoit faire infiniment davantage.

Le monde entier s'il eſt fait pour l'homme, eſt litteralement la moindre choſe que Dieu ait fait pour l'homme, la preuve s'en tire du fond de la Religion: ce n'eſt donc ni vanité ni préſomtion à l'homme, de ſe rendre ſur ſes avantages à la force de la verité; ce ſeroit en lui ſtupidité & aveuglement de ne pas ſe laiſſer convaincre par l'enchaînement des preuves, dont la Religion ſe ſert, pour lui faire connoître ſes privileges, ſes reſſources, ſes eſperances, pour lui ap-

apprendre ce qu'il eſt, & ce qu'il peut devenir: mais la lune eſt habitée, il n'eſt pas du moins impoſſible qu'elle le ſoit; que parlez-vous, Lucile, de la lune, & à quel propos? en ſuppoſant Dieu, quelle eſt en effet la choſe impoſſible? vous demandez peut-être ſi nous ſommes les ſeuls dans l'Univers que Dieu ait ſi bien traitez? s'il n'y a point dans la lune, ou d'autres hommes, ou d'autres creatures que Dieu ait auſſi favoriſées? vaine curioſité, frivole demande! La terre, Lucile, eſt habitée, nous l'habitons, & nous ſçavons que nous l'habitons, nous avons nos preuves, nôtre évidence, nos convictions ſur tout ce que nous devons penſer de Dieu & de nous mêmes; que ceux qui peuplent les globes celeſtes, quels qu'ils puiſſent être s'inquietent pour eux-mêmes, ils ont leurs ſoins, & nous les nôtres. Vous avez, Lucile, obſervé la lune, vous avez reconnu ſes taches, ſes abîmes, ſes inégalitez, ſa hauteur, ſon étenduë, ſon cours, ſes éclipſes, tous les Aſtronomes n'ont pas été plus loin: imaginez de nouveaux inſtrumens, obſervez-la avec plus d'exactitude: voïez-vous qu'elle ſoit peuplée, & de quels animaux? reſſemblent-ils aux hommes, ſont-ce des hommes; laiſſez-moi voir aprés vous, & ſi nous ſommes convaincus l'un & l'autre que des hommes habitent la lune, examinons alors

s'ils sont Chrétiens, & si Dieu a partagé ses faveurs entr'eux & nous.

Tout est grand & admirable dans la nature, il ne s'y voit rien qui ne soit marqué au coin de l'ouvrier; ce qui s'y voit quelquefois d'irrégulier & d'imparfait suppose regle & perfection. Homme vain & presomtueux! faites un vermisseau que vous foulez aux pieds; que vous méprisez: vous avez horreur du crapaud, faites un crapaud, s'il est possible: quel excellent maître que celui qui fait des ouvrages, je ne dis pas que les hommes admirent, mais qu'ils craignent! Je ne vous demande pas de vous mettre à vôtre attelier pour faire un homme d'esprit, un homme bien fait; une belle femme, l'entreprise est forte & au dessus de vous; essayez seulement de faire un bossu, un fou, un monstre, je suis content.

Rois, Monarques, Potentats, sacrées Majestez! vous ay-je nommez par tous vos superbes noms? Grands de la terre, tres-hauts, tres-puissans, & peut-être bien-tôt, *tout-puissans Seigneurs!* nous autres hommes nous avons besoin pour nos moissons d'un peu de pluye, de quelque chose de moins, d'un peu de rosée; faites de la rosée, envoïez sur la terre une goutte d'eau.

L'ordre, la decoration, les effets de la nature sont populaires: les causes, les prin-

principes ne le sont point; demandez à une femme comment un bel œil n'a qu'à s'ouvrir pour voir, demandez-le à un homme docte.

* Plusieurs millions d'années, plusieurs centaines de millions d'années, en un mot, tous les temps ne sont qu'un instant, comparez à la durée de Dieu, qui est éternelle: tous les espaces du monde entier ne sont qu'un point, qu'un leger atome, comparez à son immensité: S'il est ainsi, comme je l'avance, car quelle proportion du fini à l'infini? Je demande qu'est ce que le cours de la vie d'un homme, qu'est-ce qu'un grain de poussiere qu'on appelle la terre, qu'est-ce qu'une petite portion de cette terre que l'homme possede, & qu'il habite? Les méchans prosperent pendant qu'ils vivent; quelques méchans, je l'avouë; la vertu est opprimée, & le crime impuni sur la terre, quelquefois, j'en convien; c'est une injustice, point du tout: il faudroit, pour tirer cette conclusion, avoir prouvé qu'absolument les méchans sont heureux, que la vertu ne l'est pas, & que le crime demeure impuni; il faudroit du moins que ce peu de tems où les bons souffrent, & où les méchans prosperent, eût une durée, & que ce que nous appellons prosperité & fortune, ne fût pas une apparence fausse & une ombre vaine qui s'évanoüit; que cette terre,

cet atome, où il paroit que la vertu & le crime rencontrent si rarément ce qui leur est dû, fût le seul endroit de la scene où se doivent passer la punition & les recompenses.

De ce que je pense, je n'infere pas plus clairement que je suis esprit, que je conclus de ce que je fais, ou ne fais point selon qu'il me plaît, que je suis libre: or liberté, c'est choix, autrement une détermination volontaire au bien ou au mal, & ainsi une action bonne ou mauvaise, & ce qu'on appelle vertu ou crime: que le crime absoument soit impuni, il est vray, c'est injustice; qu'il le soit sur la terre, c'est un mystere, supposons pourtant avec l'athée, que c'est injustice; toute injustice est une negation, ou une privation de justice, donc toute injustice suppose justice; toute justice est une conformité à une souveraine raison, je demande en effet, quand il n'a pas été raisonnable que le crime soit puni, à moins qu'on ne dise que c'est quand le triangle avoit moins de trois angles; or toute conformité à la raison est une verité, cette conformité, comme il vient d'être dit, a toûjours été, elle est donc de celles que l'on appelle des éternelles veritez; cette verité d'ailleurs, ou n'est point, ou ne peut être, ou elle est l'objet d'une connoissance, & c'est Dieu.

Les

Les denouëmens qui decouvrent les crimes les plus cachez, & où la précaution des coupables, pour les dérober aux yeux des hommes, a été plus grande, paroissent si simples & si faciles, qu'il semble qu'il n'y ait que Dieu seul qui puisse en être l'auteur, & les faits d'ailleurs que l'on en rapporte, sont en si grand nombre, que s'il plaît à quelques-uns de les attribuer à de purs hazards, il faut donc qu'ils soûtiennent que le hazard de tout temps a passé en coûtume.

* Si vous faites cette supposition, que tous les hommes qui peuplent la terre sans exception, soient chacun dans l'abondance, & que rien ne leur manque, j'infere de là que nul homme qui est sur la terre, n'est dans l'abondance, & que tout luy manque : il n'y a que deux sortes de richesses, & ausquelles les deux autres se reduisent, l'argent & les terres ; si tous sont riches, qui cultivera les terres, & qui foüillera les mines ? ceux qui sont éloignez des mines, ne les foüilleront pas, ni ceux qui habitent des terres incultes & minerales, ne pourront pas en tirer des fruits ; on aura recours au commerce, & on le suppose : mais si les hommes abondent de biens, & que nul ne soit dans le cas de vivre par son travail ; qui transportera d'une region à une autre les lingots, ou les choses échangées ?

qui mettra des vaisseaux en mer, qui se chargera de les conduire? qui entreprendra des caravannes? on manquera alors du necessaire, & des choses utiles; s'il n'y a plus de besoins, il n'y a plus d'arts, plus de sciences, plus d'invention, plus de mécanique. D'ailleurs cette égalité de possessions & de richesses en établit une autre dans les conditions, bannit toute subordination, reduit les hommes à se servir eux-mêmes, & à ne pouvoir être secourus les uns des autres, rend les loix frivoles & inutiles, entraine une anarchie universelle: attire la violence, les injures, les massacres, l'impunité.

Si vous supposez au contraire que tous les hommes sont pauvres, en vain le Soleil se leve pour eux sur l'horizon, en vain il échauffe la terre & la rend feconde; en vain le Ciel verse sur elles ses influences; les fleuves en vain l'arrosent, & répandent dans les diverses contrées la fertilité & l'abondance; inutilement aussi la mer laisse sonder ses abîmes profonds, les rochers & les montagnes s'ouvrent pour laisser fouiller dans leur sein, & en tirer tous les tresors qu'ils y renferment. Mais si vous établissez que de tous les hommes répandus dans le monde, les uns soient riches, & les autres pauvres & indigens, vous faites alors que le besoin rapproche mutuellement les hommes, les lie,

les reconcilie; ceux-cy servent, obeïssent, inventent, travaillent, cultivent, perfectionnent; ceux-là joüissent, nourrissent, secourent, protegent, gouvernent; tout ordre est rétabli, & Dieu se découvre.

* Mettez l'autorité, les plaisirs & l'oysiveté d'un côté: la dépendance, les soins & la misere de l'autre, ou ces choses sont déplacées par la malice des hommes, ou Dieu n'est pas Dieu.

Une certaine inégalité dans les conditions qui entretient l'ordre & la subordination, est l'ouvrage de Dieu, ou suppose une loi divine: une trop grande disproportion, & telle qu'elle se remarque parmy les hommes, est leur ouvrage, ou la loy des plus forts.

Les extrémitez sont vicieuses, & partent de l'homme: toute compensation est juste & vient de Dieu.

*

Si on ne goûte point ces Caracteres, je m'en étonne; & si on les goûte, je m'en étonne de même.

F I N.

DISCOURS

PRONONCÉ

DANS L'ACADEMIE

FRANÇOISE.

[illegible]

[illegible]

[illegible]



PREFACE.

CEUX qui interrogez sur le discours que je fis à l'Academie Françoise le jour que j'eus l'honneur d'y étre reçû, ont dit sechement que j'avois fait des caracteres, croyant le blâmer en ont donné l'idée la plus avantageuse que je pouvois moy-même desirer : car le public ayant approuvé ce genre d'écrire où je me suis appliqué depuis quelques années, c'étoit le prévenir en ma faveur que de faire une telle réponse : il ne restoit plus que de sçavoir si je n'aurois pas dû renoncer aux caracteres dans le discours dont il s'agissoit, & cette question s'évanoüit dés qu'on sçait que l'usage a prévalu qu'un novel Academicien compose celuy qu'il doit prononcer le jour de sa reception, de l'éloge du Roy, de ceux du Cardinal de Richelieu, du Chancelier Seguier, de la personne à qui il succede, & de l'Academie Françoise, de ces cinq éloges il y en a quatre de personnels : or je demande à mes censeurs qu'ils me posent si bien la difference qu'il y a des éloges personnels aux caracteres qui loüent, que je la puisse sentir, & avouer

ma

ma faute; si chargé de faire quelque autre Harangue je rétombe encore dans des peintures, c'est alors qu'on pourra écouter leur critique, & peut être me condamner; je dis peut-être, puisque les caracteres, ou du moins les images des choses & des personnes sont inévitables dans l'oraison, que tout Ecrivain est Peintre, & tout excellent Ecrivain, excellent Peintre.

J'avouë que j'ay ajoûté à ces tableaux qui étoient de commande, les loüanges de chacun des Hommes Illustres qui composent l'Academie Françoise, & ils ont dû me le pardonner, s'ils ont fait attention, qu'autant pour ménager leur pudeur que pour eviter les caracteres, je me suis abstenu de toucher à leurs personnes, pour ne parler que de leurs ouvrages, dont j'ay fait des eloges critiques plus ou moins étendus selon que les sujets qu'ils y ont traites pouvoient l'exiger. J'ay loüé des Academiciens encore vivans, disent quelques-uns, il est vray, mais je les ay loüez tous, qui d'entr'eux auroit une raison de se plaindre? C'est une conduite toute nouvelle, ajoûtent ils; & qui n'avoit point encore eu d'exemple; je veux en convenir, & que j'ay pris soin de m'écarter des lieux communs & des phrases proverbiales usées depuis si long temps pour avoir servi à un nombre infini de pareils discours depuis la naissance de l'Academie Françoise; m'étoit il donc si difficile de faire entrer Rome & Athenes, le Lycée & le Portique dans l'éloge de cette sçavante Compagnie? Etre

au comble de ses voeux de se voir Academicien : protester que ce jour où l'on joüit pour la premiere fois d'un si rare bonheur, est le jour le plus beau de sa vie : douter si cet honneur qu'on vient de recevoir est une chose vraye ou qu'on ait songé ; esperer de puiser desormais à la source des plus pures eaux de l'Eloquence Françoise : n'avoir accepté, n'avoir desiré une telle place que pour profiter des lumieres de tant de personnes si éclairées : promettre que tout indigne de leur choix qu'on se reconnoît, on s'efforcera de s'en rendre digne. *Cent autres formules de pareils complimens sont elles si rares & si peu connuës que je n'eusse pû les trouver, les placer & en mériter des applaudissemens?*

Parce donc que j'ay crû que quoy que l'envie & l'injustice publient de l'Academie Françoise, quoy qu'elles veuillent dire de son âge d'or & de sa decadence, elle n'a jamais depuis son établissement rassemblé un si grand nombre de personnages illustres par toutes sortes de talens & en tout genre d'érudition, qu'il est facile aujourd'huy d'y en remarquer, & que dans cette prévention où je suis je n'ay pas esperé que cette Compagnie pût être une autrefois plus belle à peindre, ny prise dans un jour plus favorable, & que je me suis servi de l'occasion, ay je rien fait qui doive m'attirer les moindres reproches? Ciceron a pû loüer impunément Brutus, Cesar, Pompée, Marcellus, qui étoient vivans, qui étoient

étoient presens, il les a loüez plusieurs fois, il les a loüez seuls, dans le Senat, souvent en presence de leurs ennemis, toûjours devant une compagnie jalouse de leur mérite, & qui avoit bien d'autres délicatesses de politique sur la vertu des grands Hommes, que n'en sçauroit avoir l'Academie Françoise: j'ay loué les Academiciens, je les ay loüez tous, & ce n'a pas été impunément; que me seroit il arrivé si je les avois blâmez tous?

Je viens d'entendre, *a dit Theobalde*, une grande vilaine Harangue qui m'a fait baailler vingt fois, & qui m'a ennuyé à la mort: *Voila ce qu'il à dit, & voilà ensuite ce qu'il a fait, luy & peu d'autres qui ont crû devoir entrer dans les mêmes interêts: Ils partirent pour la Cour le lendemain de la prononciation de ma Harangue, ils allerent de maisons en maisons, ils dirent aux personnes auprés de qui ils ont accés, que je leur avois balbutié la veille un discours où il n'y avoit ny stile, ny sens commun, qui étoit rempli d'extravagances, & une vraye satyre. Revenus à Paris ils se cantonnerent en divers quartiers, où ils répandirent tant de venin contre moy, s'acharnerent si fort à diffamer cette Harangue, soit dans leurs conversations, soit dans les lettres qu'ils écrivirent à leurs amis dans les Provinces, en dirent tant de mal, & le persuaderent si fortement à qui ne l'avoit pas entenduë, qu'ils crurent pouvoir insinuer au public, ou que les Caracteres faits de*

la même main étoient mauvais, ou que s'ils étoint bons, je n'en étois pas l'Auteur, mais qu'une femme de mes amies m'avoit fourni ce qu'il y avoit de plus supportable; ils prononcerent aussi que je n'étois pas capable de faire rien de suivi, pas même la moindre Preface, tant ils estimoient impraticable à un homme même qui est dans l'habitude de penser & d'écrire ce qu'il pense, l'art de lier ses pensées & de faire des transitions.

Ils firent plus; violant les loix de l'Academie Françoise, qui défend aux Academiciens d'écrire ou de faire écrire contre leurs confreres, ils lacherent sur moy deux Auteurs associez à une Gazette. Ils les animerent non pas à publier contre moy une satyre fine & ingenieuse, ouvrage trop au dessous des uns & des autres,* facile à manier, & dont les moindres esprits se trouvent capables, *mais à me dire de ces injures grossieres & personnelles, si difficiles à rencontrer, si penibles à prononcer ou à ecrire, sur tout à des gens à qui je veux croire qu'il reste encore quelque pudeur & quelque soin de leur reputation.*

* Merc. Gal.

Et en verité je ne doute point que le public ne soit enfin étourdi & fatigué d'entendre depuis quelques années de vieux corbeaux croasser autour de ceux qui d'un vol libre & d'une plume legere se sont élevez à quelque gloire par leurs écrits. Ces oiseaux lugubres semblent par leurs cris continuels leur vouloir imputer le de-

cry universel où tombe necessairement tout ce qu'ils exposent au grand jour de l'impression, comme si on étoit cause qu'ils manquent de force & d'haleine, ou qu'on dut estre responsable de cette mediocrité répanduë sur leurs ouvrages : s'il s'imprime un livre de mœurs assez mal digeré pour tomber de soy-même & ne pas exciter leur jalousie, ils le louent volontiers, & plus volontiers encore ils n'en parlent point ; mais s'il est tel que le monde en parle, ils l'attaquent avec furie ; Prose, Vers, tout est sujet à leur censure, tout est en proye à une haine implacable qu'ils ont conçuë contre ce qui ose paroître dans quelque perfection, & avec les signes d'une approbation publique : on ne sçait plus quelle morale leur fournir qui leur agrée, il faudra leur rendre celle de la Serre ou de Desmarets, & s'ils en sont crûs, revenir au Pedagogue Chrétien, & à la Cour Sainte : Il paroit une nouvelle Satyre écrite contre les vices en general, qui d'un vers fort & d'un stile d'airain enfonce ses traits contre l'avarice, l'excés du jeu, la chicanne, la molesse, l'ordure & l'hypocrisie, où personne n'est nommé ny désigné, où nulle femme vertueuse ne peut ny ne doit se reconnoître ; un BOURDALOÜE *en chaire ne fait point de peintures du crime ny plus vives ny plus innocentes, il n'importe*, c'est médisance, c'est calomnie. *Voilà depuis quelque temps leur unique ton, celuy qu'ils employent contre les ouvrages de Mœurs qui réussissent : ils y prennent tout lit-*

teralement, ils les lisent comme une histoire, ils n'y entendent ny la Poësie ny la figure, ainsi ils les condamnent; ils y trouvent des endroits foibles, il y en a dans Homere, dans Pindare, dans Virgile & dans Horace, ou n'y en a t-il point? si ce n'est peut-estre dans leurs écrits. BERNIN *n'a pas manié le marbre, ny traité toutes les figures d'une égale force, mais on ne laisse pas de voir dans ce qu'il a moins heureusement rencontré, de certains traits si achevez tout proche de quelques autres qui le sont moins, qu'ils découvrent aisement l'excellence de l'ouvrier: si c'est un cheval, les crins sont tournez d'une main hardie, ils voltigent & semblent être le jouet du vent; l'œil est ardent, les nazeaux souflent le feu & la vie, un cizeau de maître s'y retrouve en mille endroits, il n'est pas donné à ses copistes ny à ses envieux d'arriver à de telles fautes par leurs chef-d'œuvres, l'on voit bien que c'est quelque chose de manqué par un habile homme, & une faute de* PRAXITELE.

Mais qui sont ceux qui si tendres & si scrupuleux ne peuvent même supporter que sans blesser & sans nommer les vicieux on se declare contre le vice? sont ce des Chartreux & des Solitaires? sont ce les Jesuites hommes pieux & éclairez? sont ce ces hommes religieux qui habitent en France les Cloitres & les Abbayes? Tous au contraire lisent ces sortes d'ouvrages, en particulier & en public à leurs recreations, ils en

inspi-

inspirent la lecture à leurs Pensionnaires, à leurs éleves, ils en dépeuplent les boutiques, ils les conservent dans leurs Bibliotheques; n'ont ils pas les premiers reconnu le plan & l'œconomie du Livre des Caracteres? n'ont ils pas observé que de seize Chapitres qui le composent, il y en a quinze qui s'attachent à decouvrir le faux & le ridicule qui se rencontrent dans les objets des passions & des attachemens humains, ne tendent qu'à ruiner tous les obstacles qui affoiblissent d'abord, & qui éteignent ensuite dans tous les hommes la connoissance de Dieu; qu'ainsi ils ne sont que des préparations au seiziéme & dernier Chapitre, où l'Atheisme est attaqué & peut être confondu, où les preuves de Dieu, une partie du moins de celles que les foibles hommes sont capables de recevoir dans leur esprit, sont apportées, où la providence de Dieu est défenduë contre l'insulte & les plaintes des libertins: qui sont donc ceux qui osent repeter contre un ouvrage si serieux & si utile ce continuel refrain, c'est médisance, c'est calomnie; *il faut les nommer, ce sont des Poëtes, mais quels Poëtes? des Auteurs d'Hymnes sacrez ou des Traducteurs de Pseaumes, des Godeaux ou des Corneilles? Non; mais des faiseurs de Stances & d'élegies amoureuses, de ces beaux esprits qui tournent un Sonnet sur une absence ou sur un retour, qui font une Epigramme sur une belle gorge, un Madrigal sur une jouïssance. Voila ceux qui par délicatesse de conscience ne souf-*

souffrent qu'impatiemment, qu'en ménageant les particuliers avec toutes les précautions que la prudence peut suggerer, j'essaye dans mon Livre des Mœurs de décrier, s'il est possible, tous les vices du cœur & de l'esprit, de rendre l'homme raisonnable & plus proche de devenir Chrêtien. Tels ont été les Theobaldes ou ceux du moins qui travaillent sous eux, & dans leur attelier.

Ils sont encor allez plus loin, car palliant d'une politique zelée le chagrin de ne se sentir pas à leur gré si bien loüez & si long temps que chacun des autres Academiciens, ils ont osé faire des applications délicates & dangereuses de l'endroit de ma Harangue, où m'exposant seul à prendre le parti de toute la Litterature, contre leurs plus irreconciliables ennemis, gens pecunieux, que l'excés d'argent ou qu'une fortune faite par de certaines voyes, jointe à la faveur des Grands qu'elle leur attire necessairement, mene jusqu'à une froide insolence, je leur fais à la verité à tous une vive apostrophe, mais qu'il n'est pas permis de détourner de dessus eux pour la rejetter sur un seul, & sur tout autre.

Ainsi en usent à mon égard, excitez peut-être par les Theobaldes, ceux qui se persuadent qu'un Auteur écrit seulement pour les amuser par la satyre, & point du tout pour les instruire par une saine morale, au lieu de prendre pour eux & de faire servir à la correction de leurs mœurs les divers traits qui sont semez dans un

ou-

ouvrage, s'appliquent à découvrir, s'ils le peuvent, quels de leurs amis ou de leurs ennemis ces traits peuvent regarder, negligent dans un livre tout ce qui n'est que remarques solides ou serieuses reflexions, quoy qu'en si grand nombre qu'elles le composent presque tout entier, pour ne s'arrêter qu'aux peintures ou aux caracteres: & aprés les avoir expliquez à leur maniere, & en avoir crû trouver les originaux, donnent au public de longues listes, ou comme ils les appellent, des clefs, fausses clefs, & qui leur sont aussi inutiles, qu'elles sont injurieuses aux personnes dont les noms s'y voyent déchiffrez, & à l'Ecrivain qui en est la cause, quoy qu'innocente.

J'avois pris la précaution de protester dans une Preface contre toutes ces interpretations, que quelque connoissance que j'ay des hommes m'avoit fait prévoir, jusqu'à hesiter quelque temps si je devois rendre mon livre public, & à balancer entre le desir d'être utile à ma patrie par mes écrits, & la crainte de fournir à quelques uns dequoy exercer leur malignité; mais puisque j'ay eu la foiblesse de publier ces Caracteres, quelle digue éleveray je contre ce déluge d'explications qui inonde la ville & qui bien tôt va gagner la Cour? diray je serieusement, & protesteray-je avec d'horribles sermens que je ne suis ny auteur ny complice de ces clefs qui courent, que je n'en ay donné aucune, que mes

plus familiers amis sçavent que je les leur ay toutes refusées ; que les personnes les plus accreditées de la Cour ont desespéré d'avoir mon secret ? n'est ce pas la même chose que si je me tourmentois beaucoup à soûtenir que je ne suis pas un malhonnête homme, un homme sans pudeur, sans mœurs, sans conscience, tel enfin que les Gazetiers dont je viens de parler ont voulu me representer dans leur libelle diffamatoire.

Mais d'ailleurs comment aurois-je donné ces sortes de clefs, si je n'ay pû moy même les forger telles qu'elles sont, & que je les ay vûës ? Etant presque toutes differentes entr'elles, quel moyen de les faire servir à une même entrée, je veux dire à l'intelligence de mes Remarques ? Nommant des personnes de la Cour & de la Ville à qui je n'ay jamais parlé, que je ne connois point, peuvent elles partir de moy, & être distribuées de ma main ? Aurois je donné celles qui se fabriquent à Romorentin, à Mortaigne & à Belesinne, dont les differentes applications sont à la Baillive, à la femme de l'Assesseur, au President de l'Election, au Prevost de la Maréchaussée, & au Prevost de la Collegiate ? les noms y sont fort bien marquez, mais ils ne m'aident pas davantage à connoître les personnes. Qu'on me permette icy une vanité sur mon Ouvrage ; je suis presque disposé à croire qu'il faut que mes peintures expriment bien l'homme en ge-

 neral,

nerales, puisqu'elles ressemblent à tant de particuliers, & que chacun y croit voir ceux de sa Ville ou de sa Province: J'ay peint à la verité d'aprés nature, mais je n'ay pas toûjours songé à peindre celuy cy ou celle là dans mon Livre des Mœurs; je ne me suis point loüé au public pour faire des portraits qui ne fussent pas croyables, & ne parussent feints ou imaginez; me rendant plus difficile je suis allé plus loin, j'ay pris un trait d'un côté & un trait d'un autre; & de ces divers traits qui pouvoient convenir à une même personne, j'en ay fait des peintures vray-semblables, cherchant moins à réjoüir les lecteurs par le caractere, ou comme le disent les mécontens, par la satyre de quelqu'un, qu'à leur proposer des défauts à éviter, & des modeles à suivre.

Il me semble donc que je dois être moins blâmé, que plaint de ceux qui par hazard verroient leurs noms écrits dans ces insolentes listes que je desavoüe & que je condamne autant qu'elles le méritent: J'ose même attendre d'eux cette justice, que sans s'arrêter à un Auteur Moral qui n'a eu nulle intention de les offenser par son Ouvrage, ils passeront jusqu'aux Interpretes dont la noirceur est inexcusable. Je dis en effet ce que je dis, & nullement ce qu'on assure que j'ay voulu dire, & je reponds encore moins de ce qu'on me fait dire, & que je ne dis point; je nomme nettement les personnes que je veux nommer, toûjours dans la vûë de loüer leur vertu ou leur mérite; j'écris leurs noms en lettres capitales afin qu'on les voye de loin, & que

le

le lecteur ne coure pas risque de les manquer: Si j'avois voulu mettre des noms veritables aux peintures moins obligeantes, je me serois épargné le travail d'emprunter des noms de l'ancienne histoire, d'employer des lettres initiales qui n'ont qu'une signification vaine & incertaine, de trouver enfin mille tours & mille faux fuyans pour dépaïser ceux qui me lisent, & les degoûter des applications. Voila la conduite que j'ay tenuë dans la composition des Caracteres.

Sur ce qui concerne la Harangue qui a paru longue & ennuyeuse au chef des mécontens, je ne sçay en effet pourquoy j'ay tenté de faire de ce remerciement à l'Academie Françoise un discours oratoire qui eût quelque force & quelque étenduë: de zelez Academiciens m'avoient déja frayé ce chemin, mais ils se sont trouvez en petit nombre, & leur zele pour l'honneur & pour la reputation de l'Academie n'a eu que peu d'imitateurs; je pouvois suivre l'exemple de ceux qui postulant une place dans cette Compagnie sans avoir jamais rien écrit, quoy qu'ils sçachent écrire, annoncent dédaigneusement la veille de leur reception, qu'ils n'ont que deux mots à dire, & qu'un moment à parler, quoy que capables de parler long-temps, & de parler bien.

J'ay pensé au contraire, qu'ainsi que nul artisan n'est aggregé à aucune societé, ny n'a ses lettres de Maistrise sans faire son chef d'œuvre, de même & avec encore plus de bienseance un homme associé à un corps qui ne s'est soûtenu,

& ne peut jamais se soûtenir que par l'éloquence, se trouvoit engagé à faire en y entrant un effort en ce genre, qui le fist aux yeux de tous paroître digne du choix dont il venoit de l'honorer : Il me sembloit encore que puisque l'éloquence profane ne paroissoit plus regner au Barreau, d'où elle a été bannie par la necessité de l'expedition, & qu'elle ne devoit plus être admise dans la Chaire où elle n'a été que trop soufferte, le seul asyle qui pouvoit luy rester, étoit l'Academie Françoise; & qu'il n'y avoit rien de plus naturel, ny qui pût rendre cette Compagnie plus celebre, que si au sujet des receptions de nouveaux Academiciens, elle sçavoit quelquefois attirer la Cour & la Ville à ses assemblées par la curiosité d'y entendre des pieces d'Eloquence d'une juste étenduë, faites de main de maitres, & dont la profession est d'exceller dans la science de la parole.

Si je n'ay pas atteint mon but, qui étoit de prononcer un discours éloquent, il me paroit du moins que je me suis disculpé de l'avoir fait trop long de quelques minutes : car si d'ailleurs Paris à qui on l'avoit promis mauvais, satyrique & insensé, s'est plaint qu'on luy avoit manqué de parole; si Marly où la curiosité de l'entendre s'étoit répanduë, n'a point retenti d'applaudissemens que la Cour ait donnez à la critique qu'on en avoit faite; s'il a sçû franchir Chantilly, écüeil des mauvais Ouvrages; si l'Academie Françoise à qui j'avois apellé com-

me au Juge souverain de ces sortes de pieces, étant assemblée extraordinairement, a adopté celle cy, l'a fait imprimer par son Libraire, l'a mise dans ses Archives; si elle n'étoit pas en effet composée d'un stile affecté, dur & interrompu, *ny chargée de louanges fades & outrées, telles qu'on les lit dans* les Prologues d'Operas, *& dans tant* d'Epitres Dedicatoires, *il ne faut plus s'etonner qu'elle ait ennuyé Theobalde. Je vois les temps, le public me permettra de le dire, où ce ne sera pas assez de l'approbation qu'il aura donnée à un ouvrage pour en faire la reputation, & que pour y mettre le dernier sceau, il sera necessaire que de certaines gens le desapprouvent, qu'ils y ayent baaillé.*

*Car voudroient ils presentement qu'ils ont reconnu que cette Harangue a moins mal reussi dans le public qu'ils ne l'avoient esperé qu'ils sçavent que deux Libraires ont plaidé *à qui l'imprimeroit, voudroient ils desavouer leur gout & le jugement qu'ils en ont porté dans les premiers jours qu'elle fut prononcée: me permettroient-ils de publier ou seulement de soupçonner une toute autre raison de l'aspre censure qu'ils en firent, que la persuasion où ils etoient qu'elle la méritoit: on sçait que cet homme d'un nom & d'un merite si distingué avec qui j'eus l'honneur d'etre reçû à l'Academie Françoise, prié, sollicité, persecuté de consentir à l'impression de sa Harangue par ceux mêmes qui vouloient supprimer la mienne, & en éteindre la*

* L'Instance étoit aux Requestes de l'Hôtel.

memoire, leur resista toûjours avec fermeté : Il leur dit, qu'il ne pouvoit ny ne devoit approuver une distinction si odieuse qu'ils vouloient faire entre luy & moy, que la préference qu'ils donnoient à son Discours avec cette affectation & cet empressement qu'ils luy marquoient, bien loin de l'obliger, comme ils pouvoient le croire, luy faisoit au contraire une veritable peine ; que deux Discours également innocens prononcez dans le même jour devoient être imprimez dans le même temps : *Il s'expliqua ensuite obligeamment en public & en particulier sur le violent chagrin qu'il ressentoit de ce que les deux Auteurs de la Gazette que j'ay citez avoient fait servir les louanges qu'il leur avoit plû de luy donner, à un dessein formé de médire de moy, de mon Discours & de mes Caracteres ; & il me fit sur cette satyre injurieuse des explications & des excuses qu'il ne me devoit point. Si donc on vouloit inferer de cette conduite des Theobaldes, qu'ils ont crû faussement avoir besoin de comparaisons & d'une Harangue folle & décriée pour relever celle de mon Collegue, ils doivent répondre pour se laver de ce soupçon qui les deshonore, qu'ils ne sont ny courtisans ny dévoüez à la faveur, ny interessez ny adulateurs ; qu'au contraire ils sont sinceres, & qu'ils ont dit naïvement ce qu'ils pensoient du plan, du stile & des expressions de mon Remerciement à l'Academie Françoise,*

mais

mais on ne manquera pas d'insister & de leur dire que le jugement de la Cour & de la Ville, des Grands & du peuple luy a été favorable; qu'importe, ils repliqueront avec constance que le public a son goût, & qu'ils ont le leur: réponse qui me ferme la bouche & qui termine tout different; il est vray qu'elle m'éloigne de plus en plus de vouloir leur plaire par aucun de mes écrits; car si j'ay un peu de santé avec quelques années de vie, je n'auray plus d'autre ambition que celle de rendre par des soins assidus & par de bons conseils mes ouvrages tels, qu'ils puissent toûjours partager les Theobaldes & le public.





DISCOURS PRONONCÉ DANS L'ACADEMIE FRANÇOISE

Le Lundi quinziéme Juin 1693.

MESSIEURS,

Il seroit difficile d'avoir l'honneur de se trouver au milieu de vous, d'avoir devant les yeux l'Academie Françoise, d'avoir lû l'histoire de son établissement, sans penser d'abord à celui à qui elle en est redevable, & sans se persuader qu'il n'y a rien de plus naturel, & qui doive moins vous déplaire, que d'entamer ce tissu de loüanges qu'exigent le devoir & la coûtume, par quelques traits où ce grand Cardinal soit reconnoissable, & qui en renouvellent la memoire.

Ce

Ce n'eſt point un perſonnage qu'il ſoit facile de rendre ny d'exprimer par de belles paroles, ou par de riches figures, par ces diſcours moins faits pour relever le mérite de celui que l'on veut peindre, que pour montrer tout le feu & toute la vivacité de l'Orateur. Suivez le Regne de Loüis le Juſte, c'eſt la vie du Cardinal de Richelieu, c'eſt ſon éloge, & celui du Prince qui l'a mis en œuvre: Que pourrois-je ajoûter à des faits encore recens & ſi memorables? Ouvrez ſon Teſtament politique, digerez cet ouvrage, c'eſt la peinture de ſon eſprit, ſon ame toute entiere ſ'y developpe; l'on y découvre le ſecret de ſa conduite & de ſes actions, l'on y trouve la ſource & la vrayſemblance de tant & de ſi grands évenemens qui ont parû ſous ſon adminiſtration; l'on y voit ſans peine qu'un homme qui penſe ſi virilement & ſi juſte, a pû agir ſûrement & avec ſuccés, & que celui qui a achevé de ſi grandes choſes, ou n'a jamais écrit, ou a dû écrire comme il a fait.

Genie fort & ſuperieur il a ſçeû tout le fond & tout le myſtére du gouvernement; il a connu le beau & le ſublime du miniſtere; il a reſpecté l'Etranger, ménagé les Couronnes, connu le poids de leur alliance; il a oppoſé des Alliez à des Ennemis; il a veillé aux interêts du dehors, à ceux du dedans, il n'a oublié que

les siens ; une vie laborieuse & languissante, souvent exposée, a été le prix d'une si haute vertu ; dépositaire des tresors de son Maître, comblé de ses bienfaits, ordonnateur, dispensateur de ses Finances, on ne sçauroit dire qu'il est mort riche.

Le croiroit-on, Messieurs, cette ame serieuse, & austere, formidable aux Ennemis de l'Etat, inexorable aux factieux, plongée dans la negociation, occupée tantôt à affoiblir le parti de l'heresie, tantôt à déconcerter une ligue, & tantôt à méditer une conquête, a trouvé le loisir d'être sçavante ; a goûté les belles lettres & ceux qui en faisoient profession. Comparez-vous, si vous l'osez, au grand Richelieu, Hommes dévoüez à la fortune, qui par le succés de vos affaires particulieres, vous jugez dignes que l'on vous confie les affaires publiques ! qui vous donnez pour des genies heureux & pour de bonnes têtes, qui dites que vous ne sçavez rien, que vous n'avez jamais lû, que vous ne lirez point, ou pour marquer l'inutilité des sciences, ou pour paroître ne devoir rien aux autres, mais puiser tout de vôtre fonds ; apprenez que le Cardinal de Richelieu a sçû ; qu'il a lû ; je ne dis pas qu'il n'a point eu d'éloignement pour les gens de lettres, mais qu'il les a aimez, caressez, favorisez ; qu'il leur a ménagé des privileges, qu'il leur destinoit des pensions, qu'il les a réünis à une Com-

Compagnie celebre, qu'il en a fait l'Academie Françoise. Oüy, Hommes riches & ambitieux, contempteurs de la vertu & de toute association qui ne roule pas sur les établissemens & sur l'interêt ! celle-cy est une des pensées de ce grand Ministre, né homme d'Etat, dévoüé à l'Etat, esprit solide, éminent, capable dans ce qu'il faisoit des motifs les plus relevez, & qui tendoient au bien public comme à la gloire de la Monarchie, incapable de concevoir jamais rien qui ne fût digne de lui, du Prince qu'il servoit, de la France à qui il avoit consacré ses meditations & ses veilles.

Il sçavoit quelle est la force & l'utilité de l'éloquence, la puissance de la parole qui aide la raison & la fait valoir, qui insinuë aux hommes la justice & la probité, qui porte dans le cœur du soldat l'intrepidité & l'audace, qui calme les émotions populaires, qui excite à leurs devoirs les Compagnies entieres, ou la multitude : il n'ignoroit pas quels sont les fruits de l'Histoire & de la Poësie, quelle est la necessité de la Grammaire, la base & le fondement des autres sciences, & que pour conduire ces choses à un degré de perfection qui les rendît avantageuses à la Republique, il faloit dresser le plan d'une Compagnie, où la vertu seule fût admise, le mérite placé, l'esprit & le sçavoir rassemblez par des suffrages, n'allons pas plus loin, voilà, Mes-

sieurs, vos principes & vôtre regle, dont je ne suis qu'une exception.

Rappellez en vôtre memoire, la comparaison ne vous sera pas injurieuse, rappellez ce grand & premier Concile, où les Peres qui le composoient, étoient remarquables chacun par quelques membres mutilez, ou par les cicatrices qui leur étoient restées des fureurs de la persecution; ils sembloient tenir de leurs playes le droit de s'asseoir dans cette Assemblée generale de toute l'Eglise: il n'y avoit aucun de vos illustres predecesseurs qu'on ne s'empressât de voir, qu'on ne montrât dans les places, qu'on ne désignât par quelque ouvrage fameux qui luy avoit fait un grand nom, & qui luy donnoit rang dans cette Academie naissante qu'ils avoient comme fondée: tels étoient ces grands artisans de la parole, ces premiers Maîtres de l'Eloquence Françoise, tels vous étes, Messieurs, qui ne cedez ny en sçavoir ny en mérite à nul de ceux qui vous ont précedez.

L'un aussi correct dans sa langue que s'il l'avoit apprise par regles & par principes, aussi élegant dans les langues étrangeres que si elles lui étoient naturelles, en quelque idiome qu'il compose, semble toûjours parler celuy de son païs; il a entrepris, il a fini une penible traduction que le plus bel esprit pourroit avoüer, & que le plus pieux personnage devroit desirer d'avoir faite.

L'autre

L'autre fait revivre Virgile parmi nous, transmet dans nôtre langue les graces & les richesses de la Latine, fait des Romans qui ont une fin, en bannit le prolixe & l'incroyable pour y sustituer le vray-semblable & le naturel.

Un autre plus égal que Marot & plus Poëte que Voiture, a le jeu, le tour & la naïveté de tous les deux, il instruit en badinant, persuade aux hommes la vertu par l'organe des bêtes, éleve les petits sujets jusqu'au sublime, homme unique dans son genre d'écrire, toûjours original, soit qu'il invente, soit qu'il traduise, qui a été au delà de ses modeles, modele lui-même difficile à imiter.

Celui-cy passe Juvenal, atteint Horace, semble créer les pensées d'autrui & se rendre propre tout ce qu'il manie, il a dans ce qu'il emprunte des autres toutes les graces de la nouveauté & tout le mérite de l'invention : ses vers forts & harmonieux, faits de genie, quoy que travaillez avec art, pleins de traits & de poësie, seront lûs encore quand la langue aura vieilli, en seront les derniers débris ; on y remarque une critique sûre, judicieuse, & innocente, s'il est permis du moins de dire de ce qui est mauvais, qu'il est mauvais.

Cet autre vient aprés un homme loüé, applaudi, admiré, dont les vers volent en tous lieux & passent en proverbe, qui prime, qui regne sur la scéne, qui s'est em-

paré de tout le theatre : il ne l'en depossede pas, il est vray, mais il s'y établit avec lui, le monde s'accoûtume à en voir faire la comparaison ; quelques-uns ne souffrent pas que Corneille, le grand Corneille, lui soit préferé, quelques autres qu'il lui soit égalé ; ils en appellent à l'autre siecle, ils attendent la fin de quelques vieillards, qui touchez indifferemment de tout ce qui rappelle leurs premieres années, n'aiment peut-être dans Oedipe que le souvenir de leur jeunesse.

Que dirai-je de ce personnage qui a fait parler si lontems une envieuse critique & qui l'a fait taire ; qu'on admire malgré soi, qui accable par le grand nombre & par l'éminence de ses talens, Orateur, Historien, Theologien, Philosophe, d'une rare érudition, d'une plus rare éloquence, soit dans ses entretiens, soit dans ses écrits, soit dans la chaire ? un défenseur de la Religion, une lumiere de l'Eglise, parlons d'avance le langage de la posterité, un Pere de l'Eglise. Que n'est-il point ? Nommez, Messieurs, une vertu qui ne soit pas la sienne.

Toucherai-je aussi vôtre dernier choix si indigne de vous ? Quelles choses vous furent dites dans la place où je me trouve ! je m'en souviens, & aprés ce que vous avez entendu, comment ose-je parler, comment daignez-vous m'entendre ? avoüons-le, on sent la force & l'ascendant de ce rare esprit, soit qu'il prêche de genie & sans preparation,

tion, soit qu'il prononce un discours étudié & oratoire, soit qu'il explique ses pensées dans la conversation: toûjours maître de l'oreille & du cœur de ceux qui l'écoutent, il ne leur permet pas d'envier ni tant d'élevation, ni tant de facilité, de delicatesse, de politesse; on est assez heureux de l'entendre, de sentir ce qu'il dit, & comme il le dit; on doit être content de soi si l'on emporte ses reflexions, & si l'on en profite. Quelle grande acquisition avez-vous faite en cet homme illustre? à qui m'associez-vous?

Je voudrois, Messieurs, moins pressé par le temps & par les bienseances qui mettent des bornes à ce discours, pouvoir louër chacun de ceux qui composent cette Academie, par des endroits encore plus marquez & par de plus vives expressions. Toutes les sortes de talens que l'on voit répandus parmi les hommes, se trouvent partagez entre vous: Veut-on de diserts Orateurs qui aient semé dans la Chaire toutes les fleurs de l'Eloquence, qui avec une saine morale aient emploïé tous les tours & toutes les finesses de la langue, qui plaisent par un beau choix de paroles, qui fassent aimer ler solemnitez, les Temples, qui y fassent courir, qu'on ne les cherche pas ailleurs, ils sont parmi vous. Admire-t-on une vaste & profonde litterature qui aille foüiller dans les archives de l'antiquité, pour en retirer des choses ensevelies dans

l'oubli,

l'oubli, échapées aux esprits les plus curieux, ignorées des autres hommes, une memoire, une methode, une précision à ne pouvoir dans ces recherches s'égarer d'une seule année, quelquefois d'un seul jour sur tant de siecles; cette doctrine admirable vous la possedez, elle est du moins en quelques-uns de ceux qui forment cette sçavante Assemblée. Si l'on est curieux du don des langues joint au double talent de sçavoir avec exactitude les choses anciennes, & de narrer celles qui sont nouvelles avec autant de simplicité que de verité, des qualitez si rares ne vous manquent pas, & sont reünies en un même sujet: si l'on cherche des hommes habiles, pleins d'esprit & d'experience, qui par le privilege de leurs emplois fassent parler le Prince avec dignité & avec justesse; d'autres qui placent heureusement & avec succés dans les negociations les plus delicates, les talens qu'ils ont de bien parler & de bien écrire; d'autres encore qui prêtent leurs soins & leur vigilance aux affaires publiques, aprés les avoir employez aux Judiciaires, toûjours avec une égale reputation; tous se trouvent au milieu de vous, & je souffre à ne les pas nommer.

Si vous aimez le sçavoir joint à l'éloquence, vous n'attendrez pas longtems, reservez seulement toute vôtre attention pour celui qui parlera aprés moi; que vous manque-

que-t-il enfin, vous avez des Ecrivains habiles en l'une & en l'autre oraiſon, des Poëtes en tout genre de poëſies, ſoit morales, ſoit chrétiennes, ſoit heroïques, ſoit galantes & enjoüées, des imitateurs des anciens, des critiques auſteres; des eſprits fins, delicats, ſubtils, ingenieux, propres à briller dans les converſations & dans les cercles; encore une fois à quels hommes, à quels grands ſujets m'aſſociez-vous?

Mais avec qui daignez-vous aujourd'hui me recevoir, aprés qui vous fais-je ce public remerciement? il ne doit pas neanmoins cet homme ſi loüable & ſi modeſte apprehender que je le loüe, ſi proche de moi, il auroit autant de facilité que de diſpoſition à m'interrompre. Je vous demanderai plus volontiers à qui me faites vous ſucceder? à un homme QUI AVOIT DE LA VERTU.

Quelquefois, Meſſieurs, il arrive que ceux qui vous doivent les loüanges des illuſtres morts dont ils rempliſſent la place, heſitent partagez entre pluſieurs choſes qui meritent également qu'on les releve, vous aviez choiſi en M. l'Abbé de la Chambre un homme ſi pieux, ſi tendre, ſi charitable, ſi loüable par le cœur, qui avoit des mœurs ſi ſages & ſi chrétiennes, qui étoit ſi touché de religion; ſi attaché à ſes devoirs, qu'une de ſes moindres qualitez étoit de bien écrire, de ſolides vertus, qu'on voudroit

droit celebrer, font passer legerement sur son erudition ou sur son éloquence ; on estime encore plus sa vie & sa conduite que ses ouvrages ; je prefererois en effet de prononcer le discours funebre de celui à qui je succede, plûtôt que de me borner à un simple éloge de son esprit. Le merite en lui n'étoit pas une chose acquise, mais un patrimoine, un bien hereditaire ; si du moins il en faut juger par le choix de celui qui avoit livré son coeur, sa confiance, toute sa personne à cette famille qui l'avoit renduë comme vôtre alliée, puis qu'on peut dire qu'il l'avoit adoptée & qu'il l'avoit mise avec l'Academie Françoise sous sa protection.

Je parle du Chancelier Seguier ; on s'en souvient comme de l'un des plus grands Magistrats que la France ait nourri depuis ses commencemens : il a laissé à douter en quoi il excelloit davantage, ou dans les belles lettres, ou dans les affaires, il est vrai du moins, & on en convient, qu'il surpassoit en l'un & en l'autre tous ceux de son temps : homme grave & familier, profond dans les deliberations, quoique doux & facile dans le commerce, il a eu naturellement ce que tant d'autres veulent avoir, & ne se donnent pas, ce qu'on n'a point par l'étude & par l'affectation, par les mots graves, ou sententieux, ce qui est plus rare que la science, & peut-être que la probité, je veux dire de la dignité ;
il

il ne la devoit point à l'éminence de son poste, au contraire, il l'a annobli; il a été grand & accredité sans ministere, & on ne voit pas que ceux qui ont sçû tout réünir en leurs personnes, l'ayent effacé.

Vous le perdîtes il y a quelques années, ce grand Protecteur, vous jettâtes la vûë autour de vous, vous promenâtes vos yeux sur tous ceux qui s'offroient & qui se trouvoient honorez de vous recevoir; mais le sentiment de vôtre perte fut tel, que dans les efforts que vous fîtes pour la reparer, vous osâtes penser à celui qui seul pouvoit vous la faire oublier & la tourner à vôtre gloire; avec quelle bonté, avec quelle humanité ce magnanime Prince vous a-t-il receus! n'en soions pas surpris, c'est son caractere; le même, Messieurs, que l'on voit éclater dans les actions de sa belle vie, mais que les surprenantes revolutions arrivées dans un Roiaume voisin & allié de la France, ont mis dans le plus beau jour qu'il pouvoit jamais recevoir.

Quelle facilité est la nôtre, pour perdre tout d'un coup le sentiment & la memoire des choses dont nous nous sommes vûs le plus fortement imprimez! Souvenons-nous de ces jours tristes que nous avons passez dans l'agitation & dans le trouble, curieux, incertains quelle fortune auroient couru un grand Roi, une grande Reine, le Prince leur fils, famille auguste,

ſte, mais malheureuſe, que la piété & la religion avoient pouſſée juſqu'aux dernieres épreuves de l'adverſité, helas! avoient-ils peri ſur la mer, ou par les mains de leurs ennemis, nous ne le ſçavions pas; on s'interrogeoit, on ſe promettoit reciproquement les premieres nouvelles qui viendroient ſur un évenement ſi lamentable; ce n'étoit plus une affaire publique, mais domeſtique, on n'en dormoit plus, on s'éveilloit les uns les autres pour s'annoncer ce qu'on en avoit appris; & quand ces perſonnes Roiales à qui l'on prenoit tant d'interêt, euſſent pû échaper à la mer ou à leur patrie, étoit-ce aſſez? ne faloit-il pas une Terre Etrangere où ils puſſent aborder, un Roi également bon & puiſſant qui pût & qui voulût les recevoir? Je l'ai vûë cette reception, ſpectacle tendre s'il en fut jamais! on y verſoit des larmes d'admiration & de joye, ce Prince n'a pas plus de grace, lorſqu'à la tête de ſes Camps & de ſes Armées il foudroie une ville qui lui réſiſte, ou qu'il diſſipe les Troupes Ennemies du ſeul bruit de ſon approche.

S'il ſoûtient cette longue guerre, n'en doutons pas, c'eſt pour nous donner une paix heureuſe, c'eſt pour l'avoir à des conditions qui ſoient juſtes & qui faſſent honneur à la nation, qui ôtent pour toûjours à l'Ennemi l'eſperance de nous troubler par de nouvelles hoſtilitez. Que d'autres publient, exaltent ce que ce grand Roi a

exe-

executé, ou par luy-même, ou par ses Capitaines, durant le cours de ces mouvemens dont toute l'Europe est ébranlée, ils ont un sujet vaste & qui les excercera longtems. Que d'autres augurent, s'ils le peuvent, ce qu'il veut achever dans cette Campagne, je ne parle que de son cœur, que de la pureté & de la droiture de ses intentions; elles sont connuës, elles lui échapent, on le felicite sur des titres d'honneur dont il vient de gratifier quelques Grands de son Etat, que dit-il? qu'il ne peut-être content quand tous ne le sont pas, & qu'il lui est impossible que tous le soient comme il le voudroit: il sçait, Messieurs, que la fortune d'un Roi est de prendre des villes, de gagner des batailles, de reculer ses frontieres, d'être craint de ses ennemis; mais que la gloire du Souverain consiste à être aimé de ses peuples, en avoir le cœur, & par le cœur tout ce qu'ils possedent. Provinces éloignées, Provinces voisines, ce Prince humain & bienfaisant, que les Peintres & les Statuaires nous défigurent, vous tend les bras, vous regarde avec des yeux tendres & pleins de douceur; c'est là son attitude: il veut voir vos habitans; vos bergers danser au son d'une flute champêtre sous les saules & les peupliers, y mêler leurs voix rustiques, & chanter les loüanges de celuy qui avec la paix & les fruits de la paix leur aura rendu la joye & la serenité.

C'est pour arriver à ce comble de ses

sou-

souhaits la felicité commune, qu'il se livre aux travaux & aux fatigues d'une guerre penible, qu'il essuye l'inclemence du ciel & des saisons, qu'il expose sa personne, qu'il risque une vie heureuse; voila son secret, & les vûes qui le font agir, on les penetre, on les discerne par les seules qualitez de ceux qui sont en place, & qui l'aident de leurs conseils; je ménage leur modestie, qu'ils me permettent seulement de remarquer, qu'on ne devine point les projets de ce sage Prince; qu'on devine au contraire, qu'on nomme les personnes qu'il va placer & qu'il ne fait que confirmer la voix du peuple dans le choix qu'il fait de ses Ministres: Il ne se décharge pas entierement sur eux du poids de ses affaires, luy-même, si je l'ose dire, il est son principal Ministre; toûjours appliqué à nos besoins, il n'y a pour luy ny temps de relâche ny heures previlegiées; déja la nuit s'avance, les gardes sont relevées aux avenuës de son Palais, les Astres brillent au Ciel & font leur course, toute la nature repose, privée du jour, ensevelie dans les ombres, nous reposons aussi, tandis que ce Roy retiré dans son balustre veille seul sur nous & sur tout l'Etat; tel est, Messieurs, le Protecteur que vous vous étes procuré, celuy de ses peuples.

Vous m'avez admis dans une Compagnie illustrée par une si haute protection: je ne le dissimule pas, j'ay assez estimé cette distin-

distinction pour desirer de l'avoir dans toute sa fleur & dans toute son integrité, je veux dire de la devoir à vôtre seul choix, & j'ay mis vôtre choix à tel prix, que je n'ay pas osé en blesser, pas même en effleurer la liberté par une importune sollicitation: j'avois d'ailleurs une juste défiance de moy-même, je sentois de la repugnance à demander d'être preferé à d'autres qui pouvoient être choisis; j'avois crû entrevoir, Messieurs, une chose que je ne devois avoir aucune peine à croire, que vos inclinations se tournoient ailleurs, sur un sujet digne, sur un homme rempli de vertus, d'esprit & de connoissances, qui étoit tel avant le poste de confiance qu'il occupe, & qui seroit tel encore s'il ne l'occupoit plus: je me sens touché, non de sa déference, je sçais celle que je luy dois, mais de l'amitié qu'il m'a témoignée, jusques à s'oublier en ma faveur. Un pere mene son fils à un spectacle, la foule y est grande, la porte est assiegée, il est haut & robuste, il fend la presse, & comme il est prest d'entrer, il pousse son fils devant luy, qui sans cette précaution ou n'entreroit point, ou entreroit tard. Cette démarche d'avoir supplié quelques-uns de vous, comme il a fait, de détourner vers moy leurs suffrages, qui pouvoient si justement aller à luy, elle est rare, puisque dans ses circonstances elle est unique, & elle ne diminuë rien de ma re-
con-

connoiſſance envers vous, puiſque vos voix ſeules, toûjours libres & arbitraires, donnent une place dans l'Academie Françoiſe.

Vous me l'avez accordée, Meſſieurs, & de ſi bonne grace, avec un conſentement ſi unanime, que je la dois & la veux tenir de vôtre ſeule magnificence! il n'y a ny poſte, ny credit, ny richeſſes, ny titres, ny autorité, ny faveur qui ayent pû vous plier à faire ce choix, je n'ay rien de toutes ces choſes, tout me manque; un ouvrage qui a eu quelque ſuccés par ſa ſingularité, & dont les fauſſes, je dis les fauſſes & malignes applications pouvoient me nuire auprés des perſonnes moins équitables & moins éclairées que vous, a été toute la mediation que j'ai emploiée, & que vous avez reçûë. Quel moyen de me repentir jamais d'avoir écrit.

F I N.

TABLE DES MATIERES PRINCIPALES,

Contenuës au Tome Premier.

De

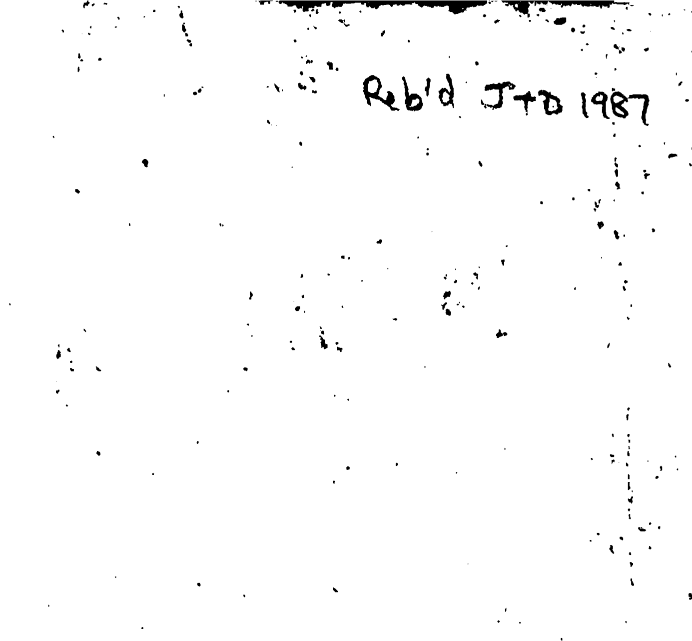


TABLE DES MATIERES PRINCIPALES,

Contenuës au Tome Second.

FIN.

Howes Bookshop
4. 4. 1987
[SLACK]


Reb'd J+D 1987

